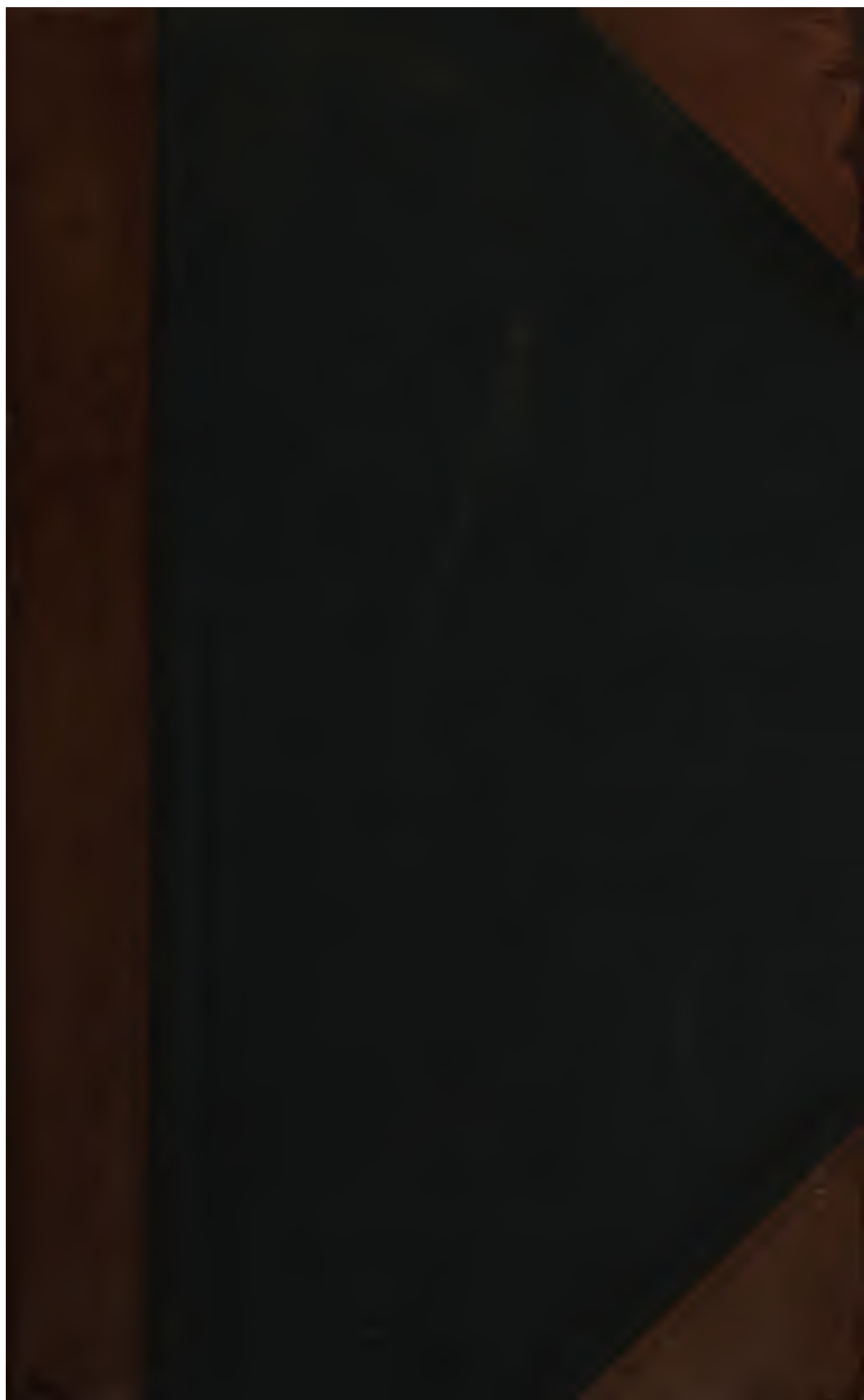




INVASIONS

DES SARRAZINS

EN FRANCE

ET

DE FRANCE EN SAVOIE, EN PIÉMONT ET EN SUISSE.

Ouvrage du même auteur, se trouvant à la même librairie :

Monumens arabes, persans et turcs, du cabinet de M. le duc de Blacas et d'autres cabinets ; considérés et décrits d'après leurs rapports avec les croyances, les mœurs et l'histoire des nations musulmanes.

Paris, 1828, deux vol. in-8°, avec dix planches. Prix : 18 fr.

IMPRIMERIE DE VEUVE DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

INVASIONS
DES SARRAZINS
EN FRANCE

ET

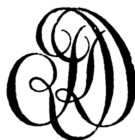
DE FRANCE EN SAVOIE, EN PIÉMONT ET DANS LA SUISSE,

PENDANT LES 8e, 9e ET 10e SIÈCLES DE NOTRE ÈRE,

D'APRÈS LES AUTEURS CHRÉTIENS ET MAHOMÉTANS,

PAR M. REINAUD,

MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES), CONSERVATEUR-ADJOINT DES MANUSCRITS ORIENTAUX DE LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE, ETC.





PARIS,

A LA LIBRAIRIE ORIENTALE DE Ve DONDEY-DUPRÉ,

Rue Vivienne, 2.

1836.

INTRODUCTION.



INTRODUCTION.

Il fut un tems où la France était continuellement exposée aux attaques et aux violences d'un peuple étranger ; et ce peuple, qui déjà avait subjugué l'Espagne et quelques autres contrées voisines, amenait avec lui un nouveau langage, une nouvelle religion et de nouvelles mœurs. Il s'agissait, pour la France et pour les pays de l'Europe qui n'avaient pas encore subi le joug, de savoir s'ils conserveraient tout ce que les hommes ont de plus cher : le culte, la patrie et les institutions.

On s'était plus d'une fois demandé quel était le caractère de ces attaques qui furent accompagnées de l'occupation d'une partie de notre

territoire, d'où elles venaient, quelles en furent les circonstances et les vicissitudes. Les envahisseurs appartenaient-ils à une seule et même nation, à la nation arabe? ou bien remarquait-on dans leurs rangs des hommes de divers pays? Les envahisseurs, qui s'accordaient tous dans le même but, professaient-ils la même religion? ou bien y avait-il parmi eux des juifs, des idolâtres et même des chrétiens? Enfin, quels furent les résultats d'invasions si souvent répétées, et en reste-t-il encore des traces?

Une partie de ces questions avait déjà été plus d'une fois examinée; mais personne, ce nous semble, n'avait essayé de les envisager toutes et d'en tirer des conséquences générales (1). Pour traiter un pareil sujet dans toute son

---

(1) Nous devons cependant faire mention du *Précis historique des guerres des Sarrazins dans les Gaules;* par M. B.... N. C. F., Paris, 1810; et de l'*Histoire générale du moyen-âge;* par M. Desmichels, Paris, 1831, t. II.

étendue, il était indispensable de réunir aux témoignages des écrivains chrétiens occidentaux, ceux des écrivains arabes; aux témoignages des peuples vaincus, ceux des peuples vainqueurs.

Depuis bien des années on avait remarqué l'insuffisance des récits des écrivains de l'Europe chrétienne. L'époque des invasions des Sarrazins en France se lie précisément aux tems les plus désastreux et les plus obscurs de notre histoire. Lorsque ces invasions commencèrent, vers l'an 712 de notre ère, la France était morcelée entre les Francs du Nord, lesquels occupaient la Neustrie, l'Austrasie et la Bourgogne; les Francs du Midi, qui étaient maîtres de l'Aquitaine, depuis la Loire jusqu'aux Pyrénées, et les débris des Visigoths qui avaient conservé une partie du Languedoc et de la Provence. Or, depuis long-tems la faiblesse des souverains et l'ambition des grands avaient mis le désordre dans le gouvernement et dans la société;

une foule d'intérêts divers partageaient les populations. Aussi, ne nous est-il parvenu que des notions très-imparfaites sur cette partie de nos annales. Avec Pepin et Charlemagne, à mesure que l'unité politique se rétablit, l'horizon historique s'étend et s'éclaire d'une lumière nouvelle; mais dès lors les Sarrazins sont repoussés loin de notre territoire. Lorsqu'ensuite, sous les fils de Louis-le-Débonnaire et leurs descendans, les Sarrazins se montrèrent de nouveau en-deçà de nos frontières, l'anarchie et tous les maux qui en sont la suite avaient encore fondu sur notre belle patrie. Aussi, l'horizon historique recommença-t-il à se rembrunir, à tel point que la France, étant alors devenue comme un vaste champ de pillage et de massacre, où les Sarrazins, les Normands et les Hongrois s'étaient donné rendez-vous, on a souvent de la peine à démêler ce qui fut l'ouvrage des uns et ce qui fut l'ouvrage des autres.

Le récit des écrivains arabes sur des tems si éloignés, surtout pour ce qui concerne les in-

vasions des Sarrazins en France, n'est pas toujours plus satisfaisant. Les auteurs arabes, ceux du moins dont les ouvrages nous sont parvenus, ont écrit long-tems après les événemens. Sans doute il y eut dès l'origine, parmi les conquérans, des hommes empressés de transmettre à la postérité des faits si merveilleux, si honorables en général pour la nation arabe. La bibliographie orientale fait mention d'une histoire de Moussa, conquérant de l'Espagne, écrite par son petit-fils (1), et d'un poème sur Tarec, rival de gloire de Moussa, composé également deux générations après lui (2). Mais le récit que ces hommes laissèrent par écrit était sans doute bien imparfait, puisque les auteurs postérieurs ont le plus souvent l'air de parler d'après des traditions orales (3).

---

(1) Casiri, *Bibliotheca arabico-hispana Escurialensis*, t. II, p. 139.

(2) *Ibid.*, p. 36.

(3) Nous ne disons rien de l'*Histoire des deux conquêtes de l'Espagne par les Mores, par Abulcacim-Tarif-Aben-Tarique, l'un de*

Il ne faut pas oublier que les Arabes, à cette époque d'enthousiasme et de gloire, étaient presque uniquement occupés de ce qui pouvait relever l'éclat de leur religion. La seule branche de la littérature qui attirât leurs hommages était la poésie. Aussi, la même disette de monumens se fait-elle sentir pour les exploits et les succès des conquérans de la Syrie, de l'Égypte et du reste de l'Ancien-Monde.

Les récits historiques des Arabes, surtout en ce qui se rapporte à notre sujet, sont postérieurs au neuvième siècle de notre ère, et appartiennent par conséquent à une époque où le souvenir des événemens était en partie effacé. Il y a d'ailleurs des séries considérables de faits dont ils n'ont rien dit.

Les Arabes avaient bien des moyens de con-

---

ceux qui y ont pris part. Cet ouvrage est apocryphe, et il fut composé dans le seizième siècle, par Miguel de Luna, interprète de Philippe II.

naître l'intérieur de la France et des contrées voisines. Ils en occupèrent long-tems une partie; plus tard, les relations qu'ils entretinrent avec ces pays furent presque continuelles. On verra, dans le cours de cet ouvrage, qu'indépendamment des incursions à main armée qu'ils y faisaient, des ambassadeurs se rendaient fréquemment d'une contrée à l'autre. On sait d'ailleurs, par Massoudi, que vers l'an 939 de Jésus-Christ, un évêque de Gironne, en Catalogne, appelé Godmar, ayant été envoyé en députation auprès du khalife de Cordoue, Abdalrahman III, composa, pour Hakam, fils et héritier présomptif du prince, et connu par son zèle éclairé pour tous les genres de lumières, une Histoire de France depuis Clovis jusqu'à son tems (1). La Catalogne, depuis Charle-

(1) Les noms de Godmar et de Gironne, ainsi que le passage entier sont altérés dans la plupart des exemplaires de Massoudi qui se trouvent à la bibliothèque Royale. Nous avons fait usage des divers manuscrits de la Bibliothèque, notamment d'un exemplaire ayant appartenu à feu M. Schulz, et acquis récemment. Voyez

magne, était sous la domination française, et l'évêque de Gironne reconnaissait l'autorité de Louis-d'Outremer ; ainsi on peut croire que cette Histoire de France était exacte. Massoudi déclare avoir vu un exemplaire de cet ouvrage en Égypte ; malheureusement il ne nous est connu que par le peu de mots qu'il en dit.

Une cause qui dut rebuter les écrivains arabes eux-mêmes, ce fut la multitude de noms d'hommes et de lieux qui se présentaient sous leur plume, et qui étaient nouveaux pour leurs lecteurs. Les Arabes, en écrivant, ne sont pas dans l'usage de marquer les voyelles ; quelquefois même, pour les lettres de l'alphabet qui se ressemblent, les copistes omettent les points placés en-dessus ou en-dessous qui doivent servir à les distinguer. Aussi un grand nombre

---

Aussi Déguignes, *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XLV, p. 21 ; M. d'Ohsson, *Des Peuples du Caucase* ; Paris, 1828, p. 123, et le recueil espagnol intitulé *España Sagrada*, t. XLIII, p. 126 et suiv.

des noms propres qui n'ont pas d'analogue dans leur langue, sont-ils méconnaissables pour les nationaux eux-mêmes.

A défaut d'autres témoignages, les monnaies frappées par les vainqueurs auraient pu être de la plus grande utilité. On sait de quel secours, en général, sont ces monumens pour fixer les noms d'hommes et de lieux, ainsi que les dates. Mais jusqu'au dixième siècle, les Sarrazins d'Espagne et de France ne connurent qu'un hôtel des monnaies, celui de Cordoue; et les monnaies antérieures à cette époque, qui nous sont parvenues, renferment seulement quelques passages de l'Alcoran, sans nom de souverain ni de gouverneur de province.

On peut juger par là des nombreuses difficultés que présentent les premiers tems de l'établissement des Sarrazins en Espagne, et à plus forte raison de leur établissement en France. Il existe, au sujet de l'occupation de l'Espagne par les Maures, un ouvrage espa-

gnol publié il y a quelques années et qui renferme des renseignemens précieux. C'est l'*Histoire de la domination des Arabes en Espagne* par Conde (1). L'auteur a eu à sa disposition les manuscrits arabes de la bibliothèque de l'Escurial et de quelques bibliothèques particulières d'Espagne; et bien que certains écrits qui se trouvent à la Bibliothèque royale de Paris lui soient restés inconnus, il a, en général, puisé à des sources plus abondantes qu'il ne serait possible de le faire ailleurs. Malheureusement Conde n'a

---

(1) *Historia de la dominacion de los Árabes en Espana*; Madrid, 1820, 3 vol. in-4°. Il a paru deux traductions françaises, libres et abrégées de cet ouvrage, l'une par M. Audiffret dans la *Continuation de l'art de vérifier les dates*; l'autre par M. de Marlès, et formant un livre à part. Une traduction complète de cet ouvrage avait été préparée par M. d'Avezac qui, à la parfaite connaissance de l'espagnol, joint celle de la géographie et de l'histoire de l'Espagne et de l'Afrique; mais cette traduction est restée inédite. Nous devons encore faire mention d'un ouvrage écrit en allemand; c'est le *Geschichte von Spanien*; par M. Lembke, Hambourg, 1831. Le premier volume, le seul qui ait paru, s'étend jusqu'en 822.

pas eu le tems de mettre la dernière main à son travail. Peut-être aussi manquait-il de la critique nécessaire pour une tâche aussi difficile. On peut citer un autre ouvrage espagnol que Conde paraît n'avoir pas connu, et qui lui aurait été fort utile. C'est un recueil de lettres servant à éclaircir l'histoire de l'Espagne sous les Arabes (1). Cet ouvrage, publié à Madrid en 1796, est destiné à combattre certains passages du douzième volume de l'*Histoire d'Espagne* de Masdeu. L'auteur laisse trop souvent percer l'envie qu'il a de trouver en faute l'écrivain qu'il attaque. D'ailleurs une partie des passages arabes qu'il allégue paraissent altérés. Néanmoins il fait souvent preuve de beaucoup de sagacité; et les questions qu'il

(1) *Cartas para illustrar la historia de la España arabe*, 1 vol. in-4°; par Faustino Borbon, qui avait l'avantage de pouvoir puiser dans les manuscrits arabes de la bibliothèque de l'Escurial.

soulève au sujet des différentes races dont se composaient les armées des conquérans, des diverses religions qu'ils professaient, des déchiremens qui furent la suite presque immédiate d'élémens aussi hétérogènes, auraient mérité de fixer l'attention de Conde.

En nous livrant à ce travail, nous ne nous sommes pas dissimulé les nombreux obstacles qui devaient ralentir notre marche; mais il nous a semblé qu'il était possible d'ajouter à la masse des faits déjà connus. Une autre circonstance nous a encouragé; c'est que, même pour certaines expéditions des Sarrazins sur lesquelles il n'existe d'autres ressources que les témoignages des écrivains chrétiens du pays, nous avons cru pouvoir aller beaucoup plus loin que les Muratori, les dom Bouquet et d'autres érudits non moins éminens.

Voici la marche que nous avons suivie. Au milieu de récits souvent incohérens que l'his-

toire nous a conservés, nous avons tâché de démêler les témoignages contemporains, ou du moins les témoignages les plus rapprochés des événemens. Sous ce rapport, nous devons nous hâter de dire que les récits des écrivains chrétiens de l'époque, quelque défectueux qu'ils soient, nous ont paru, en général, dignes de beaucoup de considération. Quand ces témoignages et ceux des Arabes s'accordent ensemble, nous avons cru y reconnaître le caractère de la vérité; quand ils ne s'accordent pas, nous les avons rapportés les uns et les autres, en indiquant ce qui nous paraissait le plus probable. Nous avons d'ailleurs, autant qu'il nous a été possible, puisé aux sources. Pour les auteurs originaux que nous n'avons pu consulter, nous avons eu soin d'en avertir; c'est ce qui nous est arrivé pour certains événemens que Conde a fait connaître d'après les écrivains arabes. Sans doute, il eût mieux valu pouvoir vérifier ces faits sur les originaux eux-mêmes, qui doivent exister encore en Espagne. Mais Conde a

négligé ordinairement d'indiquer les ouvrages auxquels il faisait des emprunts (1).

A la fin de l'ouvrage, nous parlons des différens peuples qui, mêlés aux Arabes, furent sur le point de soumettre toute l'Europe aux lois de l'Alcoran. Pour le moment, il nous suffit de dire que nous avons désigné ces peuples, tantôt par le nom générique de *Sarrazins*, mot dont l'origine n'est pas bien connue, mais qui s'appliquait alors aux nomades en général; tantôt par celui de *Maures*, parce que c'est par l'Afrique que les Arabes s'introduisirent en Espagne, et que beaucoup de guerriers africains se joignirent à eux. Nous avons eu soin d'ailleurs de distinguer les invasions des Sarrazins de celles des Normands, des Hongrois et des

(1) Une partie des extraits originaux faits par Conde se trouvent aujourd'hui à Paris, et appartiennent à la Société Asiatique; mais nous n'avons dans ces extraits rien trouvé d'important pour notre objet.

autres peuples barbares, qui, après la mort de Charlemagne, fondirent de toutes parts sur les provinces de son vaste empire, et s'en disputèrent les tristes lambeaux.

A l'époque où les Sarrazins traversaient la France, le fer et la flamme à la main, et dévastaient le nord de l'Italie et la Suisse, d'autres bandes, venues des mêmes contrées, régnaient en maîtres dans la Sicile et la partie méridionale de l'Italie. Ces dernières invasions se détachant tout-à-fait des premières, nous avons dû nous borner à indiquer l'influence que des attaques, disséminées sur un si large théâtre, exercèrent quelquefois les unes sur les autres.

Il existe dans les divers pays qui ont été occupés, plus ou moins long-tems, par les Sarrazins, des traditions relatives à cette occupation même. Ici, on montre l'emplacement d'une forteresse d'où ils répandaient la terreur dans les campagnes voisines. Là, est le passage

d'une rivière où ils rançonnaient les habitans du pays. Dans cette vallée est une grotte où ils avaient coutume d'enfermer leur butin. Sur ces montagnes est une suite de tours du haut desquelles leurs bandes formidables, au moyen de signaux particuliers, étaient dans l'usage de concerter leurs mouvemens. Pour celles de ces traditions qui ne reposent sur aucun monument contemporain, nous nous sommes cru dispensé d'en parler. Nous citerons, comme exemple, l'opinion qui a cours au sujet de Castel-Sarrazin, nom d'une ville située sur les bords de la Garonne. Il n'est presque personne, surtout dans le midi de la France, qui n'ait la conviction que cette place a été ainsi appelée parce qu'elle servit jadis de position fortifiée aux Sarrazins; et cependant cette dénomination n'est qu'une altération d'un nom jadis en usage dans le pays (1).

(1) Castel-Sarrazin dérive évidemment de *Castrum Cerrucium*, nom sur lequel on peut consulter le *Gallia Christiana*, t. I, p. 160, et l'*Histoire générale du Languedoc*, par dom Vaissette, t. I, p. 544.

Nous avons également évité de nous appesantir sur certains épisodes, au sujet desquels des écrivains postérieurs n'ont pas craint de donner les détails les plus circonstanciés, et dont les auteurs contemporains n'ont quelquefois pas dit un seul mot. Ces épisodes sont l'ouvrage de quelques esprits amis du merveilleux, notamment des auteurs de romans de chevalerie, ou bien ils reposent sur des opinions évidemment erronées; il nous a semblé qu'il suffisait d'en indiquer l'objet et la source.

A cette occasion nous ne pouvons nous dispenser de dire quelques mots de certains de ces épisodes, qui tiennent directement à notre sujet, et qui, ayant servi de base à une partie des monumens de notre vieille littérature, formèrent long-tems l'opinion générale de nos pères.

Les Sarrazins sont souvent appelés par les écrivains contemporains du nom de *payens*, parce qu'on remarquait dans leurs rangs beau-

coup d'idolâtres, et parce que d'ailleurs, aux yeux du vulgaire ignorant, les disciples de Mahomet rendaient au fondateur de leur religion un culte divin. Plus tard, à l'époque des croisades, lorsque les restes du paganisme furent éteints en Europe, les chrétiens d'Occident, n'ayant plus d'ennemis à combattre que les musulmans, les mots *islamisme* et *paganisme* devinrent synonymes; et on appela indifféremment du nom de payens et de Sarrazins, non seulement les sectateurs de l'Alcoran, mais encore les peuples idolâtres antérieurs à Mahomet, tels que les Francs qui avaient envahi la France, avant Clovis, et même les Grecs et les Romains. Un chapitre de la chronique de Guillaume de Nangis commence ainsi : « Ci commencent les chroniques de tous les rois de France, chrétiens et sarrazins (1). »

Par une idée analogue, dans le roman fran-

---

(1) *Catalogus codicum bibliothecæ Bernensis*, par Sinner, t. II, p. 244.

çais de *Parthenopeus*, dont l'action est censée se passer sous Clovis, plusieurs chefs sarrazins se trouvent en scène (1). Il n'est pas étonnant d'après cela que, dans plus d'un écrit du moyen-âge, les restes imposans de la domination romaine à Orange, à Lyon, à Vienne en Dauphiné, portent le nom d'*ouvrage sarrazin*. Il n'est pas étonnant non plus qu'à la fin le nom sarrazin eût couvert tous les autres noms, et que les véritables sources de notre histoire étant négligées, les longues guerres de Charles-Martel, de Pepin et de Charlemagne contre les peuples de la Germanie, eussent, pour ainsi dire, disparu sous les interminables récits de leurs exploits, la plupart fabuleux, contre les disciples du prophète des Arabes.

---

(1) *Parthenopeus de Blois*, publié par M. Crapelet, Paris, 1834, 2 vol. in-4°. Dans ce poème, t. II, p. 77, l'Espagne musulmane est dépeinte telle qu'elle fut à partir du onzième siècle, c'est-à-dire morcelée entre une foule de principautés. Ainsi ce poème ne remonte pas à une haute antiquité.

Ce ne fut pas la seule source d'erreurs : le grand nom de Charlemagne avait fini par éclipser les noms de ses indignes successeurs, et même ceux de son aïeul Charles-Martel et de son père Pepin. Plusieurs auteurs de romans de chevalerie, et après eux, la plupart des chroniqueurs, mirent sur le compte de ce prince les événemens les plus importans qui l'avaient précédé ou suivi. C'est ainsi que la prétendue chronique de l'archevêque Turpin (1) place sous le règne de Charlemagne l'ensemble des invasions sarrazines en France, à partir de Charles-Martel jusqu'au dixième siècle, et même le mouvement qui, vers la fin du onzième siècle, précipita les guerriers de la France en Espagne, pour secourir les chrétiens de la

(1) *De vita Caroli Magni et Rolandi*, édition de M. Ciampi, Florence, 1822, in-8°. D'après les événemens auxquels il est fait allusion dans cette prétendue chronique, elle a nécessairement été écrite après l'an 1100. M. Ciampi, l'éditeur, qui connaissait imparfaitement les tems et les lieux, a méconnu beaucoup de noms propres.

Péninsule, menacés à la fois par les musulmans du pays et les populations armées de l'Afrique(1). Il en est à peu près de même du *roman* de Philomène (2), qui suppose sous Charlemagne les Sarrazins maîtres de tout le midi de la France, à peu près comme ils l'avaient été un moment sous Charles-Martel, et qui fait honneur à Charlemagne de leur expulsion opérée long-tems avant lui. Il n'est pas besoin d'ajouter que chacun de ces écrivains, en déplaçant ainsi les événemens, a employé dans ses tableaux les couleurs qui étaient propres à son tems.

D'un autre côté, des auteurs qui écrivaient

---

(1) Il s'agit du moment où les Maures d'Espagne, vivement pressés par les chrétiens de Tolède, appelèrent à leur secours Youssouf, fils de Taschefin, fondateur de la ville de Marok et de l'empire des Almoravides.

(2) *Gesta Caroli Magni ad Narbonam et Carcassonam*, édition de M. Ciampi, Florence, 1823, in-8°. Le roman de Philomène, d'abord écrit en provençal, est d'une composition postérieure à celle de la chronique de Turpin.

au moment de la lutte de nos rois avec leurs principaux vassaux, tout en plaçant arbitrairement les événemens dont nous parlons sous les règnes de Pepin et de Charlemagne, nt oattribué l'honneur du triomphe aux aïeux vrais ou supposés des seigneurs de qui ils dépendaient. C'est l'idée qui domine dans le *poème de Guillaume au-court-nez*, ainsi appelé du nom de Guillaume comte de Toulouse, qui en est le principal héros, et à qui le poète attribue le mérite d'avoir chassé les Sarrazins de Nismes, d'Orange et d'autres cités du midi de la France (1). C'était une manière de célébrer la part réelle que les guerriers de ces contrées prirent plus tard, non seulement à l'entière expulsion des mahométans, mais à la conquête successive de l'Espagne sous les Maures.

(1) Le *Poème de Guillaume au-court-nez* est en français, et se compose de près de quatre-vingt mille vers. On le trouve manuscrit à la Bibliothèque royale, fonds de Lavallière, n° 23. Le poème au reste se divise en plusieurs branches ou parties.

On comprend à quel point ces récits, amplifiés dans la suite par les poètes italiens, notamment par l'Arioste, durent égarer les esprits. Voici une autre source de confusion. On sait que les Hongrois, dans la première moitié du dixième siècle, quittant les bords du Danube où était établie leur demeure, franchirent les barrières du Rhin, et mirent presque toute la France à feu et à sang. Leurs brigandages, par le vaste théâtre où ils s'exercèrent autant que par leurs effets désastreux, rappelèrent l'invasion des Vandales, qui, cinq cents ans auparavant, étaient partis des mêmes lieux et avaient, par rapport à la France, suivi presque les mêmes chemins. Or, dans les rangs des Hongrois, se trouvaient plusieurs tribus slaves appelées Venèdes ou Wendes. Il paraît que les écrivains allemands et français, particulièrement les poètes, voulant établir un rapprochement entre les Hongrois et les Vandales, dont le nom désigne encore tout ce que la barbarie peut enfanter de plus monstrueux,

s'attachèrent de préférence au mot *Wandes*, qu'ils écrivirent aussi *Vandres* et *Vandales*, et l'appliquèrent aux Hongrois. Jacques de Guise, écrivain belge du quatorzième siècle (1), parlant des peuples qui, aux huitième, neuvième et dixième siècles, couvrirent la France de ruines, dit que le mot *Vandale*, dans les langues du Nord, est synonyme de *coureur* et de *vagabond;* et que, comme ces peuples, avant de se fixer dans un pays, couraient d'une contrée à l'autre, on les avait tous compris sous cette dénomination (2).

---

(1) *Histoire de Hainaut*, en latin, publiée pour la première fois en entier avec une traduction française, par M. le marquis de Fortia d'Urban, Paris, 1826 et années suiv. 15 vol. in-8°.

(2) Il est certain que, d'après le récit de Jacques de Guise, les Vandales étaient venus en France à travers le Rhin, et que cependant plusieurs faits rapportés par l'auteur appartiennent aux Normands. A la vérité, il raconte deux fois l'invasion des Vandales, une fois sous les règnes de Charles-Martel et de Pépin (voy. t. VIII, p. 263 et suiv.); et une autre fois, sous les règnes de Charles-le-Simple et de Louis d'Outremer (t. IX, p. 220 et suiv.).

Jacques de Guise paraît surtout avoir fait des emprunts au *roman de Garin le Loherain*, poème français composé vers le douzième siècle (1). Dans le *roman de Garin*, l'invasion des Vandales est placée sous Charles-Martel, et les héros du poème sont censés avoir fait plus tard partie des paladins de Charlemagne (2). Mais d'un côté, le poète raconte le martyre de saint Nicaise, évêque de Rheims, et la mort de saint Loup, évêque de Troyes, deux prélats qui vivaient au cinquième siècle; d'un autre côté, les dé-

---

La première fois, il sacrifie au goût des auteurs des romans de chevalerie; la seconde fois il est guidé par l'ordre réel des événemens. Du reste, sans vouloir garantir l'étymologie que Jacques de Guise donne du mot *vandale*, nous ferons observer que le verbe allemand *wandeln* signifie *marcher*.

(1) Le *Roman de Garin le Loherain*, publié pour la première fois par M. Paulin Paris; Paris, 1833. Il a été publié une *Analyse critique et littéraire* de ce poème, par M. Leroux de Lincy; Paris, Techener, 1835, in-8°.

(2) Comparez le *Roman de Garin*, t. I, p. 49 et suiv., et la chronique de Turpin, p. 26, 81 et 83.

tails du poème appartiennent au dixième siècle, et même aux siècles postérieurs. En effet, au moment où se passe l'action, Paris obéissait à un duc particulier, et le roi de France s'était retiré à Laon. Le pays situé entre la Champagne et l'Alsace, et d'où le principal héros du poème a reçu son surnom de *Loherain*, portait déjà le nom de *Lotharingia* ou de Lorraine, mot dérivé du nom de Lothaire, petit-fils de Charlemagne. De plus, il existait des ducs particuliers de Metz et d'autres villes; ajoutez à cela que, dans le poème, les Vandales sont quelquefois nommés Hongres ou Hongrois. Enfin, les Sarrazins étaient alors maîtres de la Maurienne, appelée aujourd'hui Savoie (1).

---

(1) Ces observations s'appliquent à un passage d'une vieille compilation française intitulée *La Fleur des histoires*, sur laquelle on peut consulter le catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Berne, t II, p. 189; ainsi qu'à un passage d'un poème français inédit, intitulé *Renard le contrefait*, dont M. Robert, conservateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève, prépare la publication.

Maintenant, il se présente une question. Les Sarrazins furent-ils entièrement étrangers aux invasions du peuple appelé du nom de Vandales? et s'ils n'y furent pas étrangers, quelle est la part qu'on doit leur attribuer? De cette question, dépend la fixation des limites entre lesquelles les courses des Sarrazins eurent lieu. Plusieurs passages de martyrologes et de légendes de saints, à la vérité, d'une origine postérieure au huitième siècle, font mention, à ce même siècle, d'églises détruites et de saints personnages mis à mort par les Vandales. Or, sous les règnes de Charles-Martel, de Pepin et de Charlemagne, les contrées situées entre le Rhin, les Pyrénées, les Alpes et la mer, n'eurent à souffrir des incursions d'aucun autre peuple étranger que les Sarrazins. D'un autre côté, les Vandales, dans le *roman de Garin*, la chronique de Jacques de Guise et le *roman du Renard le contrefait*, sont plus d'une fois appelés *Sarrazins*. Enfin, les véritables Sarrazins, notamment les Sarrazins d'Afrique, sont

quelquefois appelés *Vandales*, sans doute par allusion aux Vandales qui avaient été conduits en Afrique par Genseric (1).

La question fut examinée, il y a cent cinquante ans, par le P. Lecointe, dans son histoire ecclésiastique de France (2). Ce savant oratorien n'hésita pas à voir des Sarrazins dans les Vandales, et son opinion fut adoptée par dom Mabillon, le P. Pagi, dom Vaissette, dom Bouquet, en un mot par les hommes les plus érudits. Mais, c'est dans les derniers tems seulement, qu'on s'est occupé de mettre en lumière les monumens de nôtre vieille littérature, où les invasions des Vandales sont décrites avec le plus de détail et de suite. Ces

(1) Voyez la *vie de saint Nicolas*, publiée par M. Monmerqué dans la collection de la *Société des bibliophiles Français*. Paris, 1834, p. 258.

(2) *Annales ecclesiastici Francorum*, t. IV, p. 728 et suiv.

ouvrages supposent que les Vandales envahirent non seulement le midi et le centre de la France, où les Sarrazins ont réellement pénétré, mais encore les environs de Paris, la Lorraine, la Flandre et les divers pays riverains du Rhin, qui n'ont jamais vu flotter l'étendard du prophète. C'est le cas de dire que ce qui prouve trop, ne prouve quelquefois rien.

Nous le répétons : aucun des témoignages relatifs à l'invasion d'un peuple vandale en France, au huitième siècle, n'est contemporain. Tous ces témoignages sont postérieurs au dixième siècle. Là, où les Vandales sont appelés Sarrazins, le mot *sarrazin* ne peut-il pas être synonyme de *payen*. Déjà, dom Mabillon (1) et dom Vaissette (2) avaient remarqué que certains faits, relatifs aux prétendus Van-

---

(1) *Acta sanctorum ordinis sancti Benedicti*, sæc. III, part. II, p. 534, et *Annales benedictini*, t. II, p. 90.

(2) *Histoire générale du Languedoc*, t. I, notes, p. 638 et suiv.

dales du huitième siècle, appartenaient à une autre époque (1).

En vain dira-t-on que ces faits ont été admis dans les grandes chroniques de Saint-Denis, qui jouirent de la plus haute estime chez nos pères. Les chroniques de Saint-Denis n'ont commencé à être mises par écrit, que vers le milieu du douzième siècle; et pour les événemens antérieurs, le rédacteur s'est borné à reproduire les récits qui avaient cours de son tems. N'a-t-il pas également adopté les contes absurdes de la chronique de Turpin?

Tout cela vient à l'appui de ce qu'on savait déjà. C'est que, pendant long-tems, les véritables sources de notre histoire restèrent délais-

(1) Voyez ci-après, p. 31; voyez aussi, au sujet de la prise de l'abbaye de Luxeuil par les Vandales, les *Mémoires historiques sur la ville de Poligny*, par Chevalier; Lons-le-Saulnier, 1767, t. I, p. 45 et 66.

sées, et que jusqu'au dix-septième siècle, c'est-à-dire jusqu'au rétablissement des études historiques, le roman de Garin et les ouvrages analogues furent presque les seules autorités consultées. C'est là ce qui explique la confusion qui avait passé des romans dans les chroniques, et des chroniques dans beaucoup de légendes de saints.

Maintenant, revenons à notre ouvrage. Il ne s'agit pas ici de ces sujets qui ne forment qu'un objet de curiosité ou qui n'intéressent que de petites localités. Pendant plus ou moins long-tems, une grande partie de la France fut en proie aux funestes effets des invasions des Sarrazins. Plus tard, ces effets se firent sentir en Savoie, en Piémont et en Suisse ; et les barbares occupèrent les lieux les mieux fortifiés du centre de l'Europe, depuis le golfe de Saint-Tropès jusqu'au lac de Constance, depuis le Rhône et le mont Jura jusqu'aux plaines du Mont-Ferrat et de la Lombardie. Sans doute le souvenir

des ravages faits par les Sarrazins ne fut pas étranger aux guerres des croisades, à ce mouvement général, qui précipita l'Europe chrétienne sur l'Asie et l'Afrique, et qui mit pendant plusieurs siècles en présence l'Évangile et l'Alcoran. D'ailleurs, dans toutes les contrées occupées par les Sarrazins, et même au-delà, le nom sarrazin est resté présent à tous les esprits, et il se mêle encore aux diverses traditions de l'antiquité et du moyen-âge.

Les faits sont disposés dans un ordre chronologique. Si quelques événemens ont échappé à nos recherches, il sera facile de les insérer à leur place; s'il y en a qui ne soient pas présentés sous leur véritable jour, on pourra leur restituer leur vrai caractère. A cet égard, nous invoquons le zèle et les lumières des personnes que de si grands événemens ne trouveront pas indifférentes, et qui, à portée des lieux mêmes où les faits se passèrent, auront à leur disposition des documens inconnus. L'é-

crit que nous publions, et qui, bien qu'assez court, nous a coûté de longues recherches, peut être considéré comme le cadre où viendront successivement prendre place les divers épisodes du sujet que nous traitons. La longue distance qui nous sépare de ces tems éloignés ne permet pas d'espérer qu'on parvienne à remplir toutes les lacunes qui existent encore; mais sans doute il se présentera de nouveaux faits. Dans tous les cas, si on jugeait que cet écrit a jeté quelque lumière sur la partie la plus obscure et la plus difficile de nos annales, nous nous croirons suffisamment dédommagé de toutes nos peines.

L'ouvrage est divisé en quatre parties. Dans la première, il est parlé des invasions des Sarrazins, venant surtout d'Espagne, à travers les Pyrénées, jusqu'à leur expulsion de Narbonne et de tout le Languedoc par Pepin-le-Bref, en 759. La deuxième partie est consacrée aux invasions des Sarrazins venant par terre et par

mer, jusqu'à leur établissement sur les côtes de Provence, vers l'an 889. La troisième fait voir comment les mahométans pénétrèrent par la Provence en Dauphiné, en Savoie, en Piémont et dans la Suisse. Nous montrons, dans la quatrième, quel fut le caractère général de ces invasions, et quelles en furent les suites.

PREMIÈRE PARTIE.

INVASIONS
DES SARRAZINS
EN FRANCE
ET
DE FRANCE EN SAVOIE, EN PIÉMONT ET EN SUISSE.

PREMIÈRE PARTIE.

PREMIÈRES INVASIONS DES SARRAZINS EN FRANCE JUSQU'A LEUR EXPULSION DE NARBONNE ET DE TOUT LE LANGUEDOC, EN 759.

Un auteur arabe, racontant la conquête de l'Espagne par ses compatriotes, rapporte d'abord ces paroles, qu'il place dans la bouche de Mahomet : « Les royaumes du monde se sont présentés devant moi, et mes yeux ont franchi la distance de l'Orient et de l'Occident. Tout ce que j'ai vu fera partie de la domination de mon peuple (1). »

(1) *Description géographique et historique de l'Espagne*, en arabe,

rapports de langage ne contribuèrent pas peu à hâter les succès des Arabes ; et, bien que les Berbers continuassent en général à professer la religion qu'ils avaient suivie jusque-là, ils furent d'un immense secours aux vainqueurs pour les nouvelles conquêtes qu'ils étaient sur le point d'entreprendre. En effet, les uns et les autres étaient habitués à la vie nomade, à une vie dure et sauvage, qui se prêtait admirablement à une guerre d'enthousiasme et de triomphes.

Dès que la puissance des vainqueurs en Afrique commença à être affermie, ils songèrent à traverser le petit détroit qui sépare cette partie du monde de l'Europe. On était alors dans l'année 710. Celui qui gouvernait l'Afrique au nom du khalife s'appelait Moussa, fils de Nossayr. Né dans les dernières années du règne du khalife Omar, Moussa avait pour ainsi dire sucé avec le lait les idées de prosélytisme et de guerre qui caractérisaient l'islamisme. Il était alors âgé de près de quatre-vingts ans ; mais il avait encore toute l'ardeur d'un jeune guerrier. Quant à l'Espagne, elle était au pouvoir des Goths, et le prince qui régnait s'appelait Rodéric. La monarchie des Goths, qui comprenait dans ses limites le Roussillon et une partie du Languedoc et de la Provence, renfermait des villes florissantes, des armées nombreuses. Mais l'esprit

de faction s'était emparé de chacun, et la corruption générale avait énervé les courages. Il était facile de voir qu'un royaume, en apparence très-puissant, succomberait devant un petit nombre d'enthousiastes et de sectaires, excités par la soif du butin et qui se croyaient envoyés de Dieu même.

Moussa fit faire une première tentative par quelques Berbers, qui, débarquant au lieu où fut bâti plus tard Tharifa (1), parcoururent les côtes de l'Andalousie, enlevant les troupeaux et pillant les villes ouvertes. Comme les Berbers ne rencontrèrent pas de résistance, Moussa, l'année suivante (711), fit partir une nouvelle expédition beaucoup plus nombreuse. Celle-ci, composée de douze mille hommes, presque tous Berbers, était commandée par son affranchi Tharec, fils de Zyad, le même qui donna son nom au rocher de Gibraltar, près duquel il débarqua (2). Pour les musulmans pieux, la guerre qu'on allait entreprendre devait accroître le nombre des fidèles, et ils s'assuraient à eux-mêmes le paradis; pour ceux qui ne

(1) Ce lieu fut ainsi appelé parce que le détachement des Berbers avait pour chef Tharif.

(2) *Gibraltar* est l'altération de *Gibel-Tharec* ou montagne de Tharec. C'est par erreur que Conde n'a fait qu'un personnage de Tharif et de Tharec. Voy. Novayry, man. arab. de la Biblioth. roy., anc. fonds, n° 702, fol. 9.

visaient qu'à la gloire, aux richesses ou aux plaisirs, ils entraient dans un pays riche et fertile, où ils trouveraient tout ce qui excite ordinairement les désirs des hommes.

La petite armée de Tharec suffit pour renverser l'armée des Goths. Le roi fut vaincu, et sa tête envoyée comme trophée à la cour de Damas. En moins d'un an, Tharec s'empara de Cordoue, de Malaga et de Tolède. Un écrivain arabe rapporte que, pour inspirer plus de terreur, il avait fait tuer quelques-uns de ses captifs, et après les avoir fait cuire, les avait donnés à manger à ses soldats (1). Une des principales causes de ces succès sans exemple, ce fut l'appui que les vainqueurs trouvèrent dans les juifs, alors très-nombreux en Espagne. Les juifs étaient impatiens de se venger des vexations auxquelles ils étaient en butte de la part des chrétiens; et d'ailleurs ils voyaient des frères dans une partie des conquérans.

A la nouvelle de progrès si glorieux, Moussa

(1) *Histoire de la Conquête de l'Espagne par les Musulmans*, par Ibn-Alcouthya; manuscrits arabes de la Biblioth. roy., anc. fonds, nº 706, fol. 4. Ibn-Alcouthya écrivait dans la dernière moitié du dixième siècle de notre ère. Son nom signifie *fils de la Gothe*, et il fut ainsi appelé parce qu'il descendait des anciens maîtres de l'Espagne. On trouve dans le même volume une chronique des premiers siècles de la domination des Maures en Espagne, par un écrivain de la même époque qui cite quelquefois pour garant le témoignage des anciens du pays.

éprouva le désir d'en partager l'honneur. Il accourut du fond de l'Afrique avec une autre armée composée d'Arabes et de Berbers, comptant d'autant plus sur le succès, qu'on remarquait dans ses rangs un des compagnons du prophète, âgé de près de cent ans, et plusieurs enfans des compagnons de Mahomet. Moussa porta ses pas d'un autre côté que son lieutenant, et subjugua successivement Mérida, Saragosse et d'autres cités. Puis se disposant à s'éloigner encore plus du centre de ses forces, il prit avec lui une troupe d'élite armée à la légère. Les fantassins, du reste en petit nombre, ne portaient que leurs armes. Les cavaliers, qui formaient la meilleure portion de l'armée, et qui étaient montés en partie sur les chevaux des vaincus, n'avaient avec leurs armes qu'un petit sac pour les provisions et une écuelle en cuivre. Chaque escadron et chaque bataillon reçut un nombre déterminé de mulets pour le transport des bagages.

Suivant les auteurs arabes, Moussa porta ses courses jusqu'en France. A Narbonne, il trouva dans une église sept statues équestres en argent; et, à Carcassonne, l'église de Sainte-Marie offrit à son avidité sept colonnes d'argent de grandeur colossale (1). Les Arabes donnent à la France le surnom de *grande*

(1) Maccary, n° 704, fol. 73 recto.

terre, désignant par là toute la contrée située entre les Pyrénées, les Alpes, l'Océan, l'Elbe et l'empire grec, vaste contrée, qui en effet répond à la France du tems de Charles-Martel, de Pépin, et surtout de Charlemagne, et où, suivant la remarque des auteurs arabes, il se parlait un grand nombre de langues.

Ce qui étonnait le plus les chrétiens, c'était de voir leurs ennemis presque partout en même tems. Quand un pays se soumettait de lui-même, les vainqueurs respectaient les propriétés et le culte établi. Seulement ils s'emparaient d'une partie des églises qu'ils convertissaient en mosquées, et prenaient les richesses des églises, les terres vacantes, et les biens dont les propriétaires s'étaient expatriés : ils s'emparaient également des armes et des chevaux qui leur étaient si utiles dans cette carrière de guerres et d'aventures continuelles ; enfin ils imposaient aux habitans un tribut qui variait suivant les circonstances, et ils se faisaient donner des otages comme un garant de fidélité. Pour les pays qui ne s'étaient soumis qu'à la force, ils étaient exposés à toute la violence de la conquête, et le tribut qui leur était imposé s'élevait au double des autres (1). Quelquefois les vainqueurs jugeaient né-

(1) Il sera parlé, dans la dernière partie, des impôts établis par les Sarazins en France, et de leur système d'administration.

cessaire de laisser une garnison ; et cette garnison se composait en partie de juifs espagnols dont la haine pour les chrétiens était un gage assuré de dévouement.

Les auteurs arabes ajoutent que le projet de Moussa était de s'en retourner à Damas auprès du khalife son maître, à travers l'Allemagne, le détroit de Constantinople et l'Asie-Mineure, menaçant de ne faire de la mer Méditerranée qu'un grand lac qui aurait servi de voie de communication aux diverses provinces de cet immense empire (1).

Quant aux auteurs chrétiens, ils ne font aucune mention de l'entrée de Moussa en France, et il est probable que cette invasion se borna à quelques légères incursions. Mais il est certain que la chrétienté courait en ce moment le plus grand danger, et l'on frémit à l'idée de ce qui aurait pu arriver, si la discorde ne s'était mise de bonne heure parmi les vainqueurs.

Moussa, dès l'origine de la conquête de l'Espagne, avait vu avec un vif sentiment de jalousie la gloire dont se couvrait son lieutenant Tharec. D'ailleurs il aurait voulu s'approprier la meilleure partie du butin, se réservant de satisfaire, par le don

(1) Maccary, n° 704, fol. 62 verso et 73 recto.

de quelques objets précieux, au précepte de l'Alcoran qui attribue au souverain le cinquième des richesses prises sur l'ennemi. Tharec, au contraire, qui désirait exécuter le précepte dans toute sa rigueur, mettait fidèlement le cinquième du butin à part, et distribuait le reste aux soldats. La querelle en vint au point que le khalife crut devoir appeler les deux rivaux devant son tribunal.

La conquête de l'Espagne et d'une partie du Languedoc s'était faite en moins de deux ans. Moussa choisit pour le remplacer dans les pays subjugués son fils Abd-elazyz, qui fixa sa résidence à Séville, et il le mit sous la surveillance d'un autre de ses fils, à qui il avait donné le gouvernement de l'Afrique. Celui-ci résidait à Cayroan, ville située à quelques journées de Tunis, dans l'intérieur des terres.

Comme Moussa n'avait pas à sa disposition de flotte qui pût le conduire en Syrie, il prit la voie de terre. Traversant le détroit de Gibraltar, il longea la côte d'Afrique jusqu'en Egypte. Il était suivi des otages, au nombre de trente mille, qu'il s'était fait livrer par les peuples vaincus. Parmi ces otages, on remarquait quatre cents personnes choisies dans les familles les plus illustres, et qui, au rapport des auteurs arabes, avaient le droit de porter une ceinture et une couronne d'or. Quant au

butin, il était immense. Une partie était portée sur des chars, une autre à dos d'animaux (1).

Le débat entre Moussa et son lieutenant n'était pas encore réglé, lorsque le khalife Valid mourut. On était alors en 715. Soliman, frère et successeur de Valid, qui s'était laissé prévenir contre Moussa, accueillit fort mal le vieux guerrier; et non content de le soumettre à une amende très-forte pour laquelle le vainqueur de l'Espagne fut obligé de recourir à la générosité de ses amis, il déclara une guerre implacable à ses enfans. Abd-alazyz, gouverneur de l'Espagne, après s'être distingué par sa bravoure, se faisait chérir par sa justice et sa douceur envers les vaincus. Mais Abd-alazyz, à l'exemple de plusieurs d'entre ses compagnons, s'était empressé d'épouser une femme du pays. Celle dont il fit choix était la veuve même de Roderic. Ses égards pour son épouse et le soin qu'il avait de ménager les peuples confiés à sa garde, fournirent à ses ennemis un prétexte pour l'accuser d'aspirer au trône. Il fut mis à mort, et sa tête ayant été envoyée dans du camphre à Damas, le khalife ne craignit pas de la montrer à Moussa, que tant d'ingratitude n'avait pas encore fait renoncer à ses projets d'ambition. A ce spectacle, le père,

(1) Maccary, n° 704, fol. 63 recto. — Ibn-Alcouthya, fol. 4 verso.

saisi d'horreur, maudit le jour où il avait sacrifié son repos et son sang pour des maîtres aussi barbares, et alla mourir dans son pays, aux environs de Médine. Quant à Tharec, il finit ses jours dans l'obscurité.

Ces événemens jetèrent quelque trouble parmi les conquérans, et leurs progrès durent s'en ressentir. D'ailleurs l'attention du khalife et des Sarrazins d'Asie et d'Afrique était alors portée vers Constantinople, qui était assiégée par une armée de cent vingt mille guerriers et une flotte de dix-huit cent voiles, venue des ports de Syrie et d'Egypte. Cependant les auteurs arabes (1) font mention de quelques nouvelles incursions faites en Languedoc sous le gouvernement d'Alhaor, en 718. Les vainqueurs, d'après leur récit, s'avancèrent jusqu'à Nîmes sans rencontrer d'obstacle, et repassèrent les Pyrénées emmenant captifs un grand nombre de femmes et d'enfans. L'usage était alors

(1) Ils sont suivis en cela par Isidore, évêque de Béja, écrivain contemporain, et par Roderic Ximenès, archevêque de Tolède. Le récit d'Isidore, tel qu'on le lit dans les éditions ordinaires, étant déparé par un grand nombre de fautes, nous le citerons d'après le fragment revu sur plusieurs manuscrits, et inséré dans les *cartas para illustrar la Historia de la Espana arabe*, p. xx et suiv. Quant à Roderic Ximenès, qui écrivait dans le treizième siècle, principalement d'après les auteurs arabes, sa relation se trouve à la suite de la chronique arabe d'Elmacin, publiée en arabe et en latin, par Erpenius, Leyde, 1625, in-f°.

dans les armées chrétiennes et mahométanes, et c'est encore l'usage des mahométans de nos jours, que chaque guerrier eût sa part des objets pris sur l'ennemi; et les captifs, par la facilité que les vainqueurs avaient de les employer à leur usage personnel ou de les vendre, formaient en général la portion la plus précieuse du butin.

Les provinces méridionales de la France se trouvaient hors d'état d'opposer une résistance efficace. On était au tems des *rois fainéans*; le Languedoc, appelé *Gothie*, à cause du long séjour des Goths, et *Septimanie* à cause de ses sept principales villes, Narbonne, Nîmes, Agde, Beziers, Lodève, Carcassonne et Maguelone, se trouvait en partie dans la limite des pays échus à Eudes, duc d'Aquitaine. Mais Eudes, qui se glorifiait d'être issu du sang de Clovis, et qui par conséquent était parent des princes du nord de la France (1), voyait avec ombrage l'ascendant que les maires du palais prenaient dans cette partie de l'empire; et toute sa politique consistait à empêcher ces ministres ambitieux de supplanter leurs maîtres. De leur côté, les maires du palais ne songeaient qu'à accroître leur autorité; et d'ailleurs

(1) Nous suivons ici l'opinion que le savant don Vaissette a émise dans son *Histoire générale du Languedoc*, et qui a été adoptée par les auteurs de l'*Art de vérifier les Dates*.

occupés à maintenir la domination des Francs qui s'étendait alors fort loin en Allemagne, ils voyaient avec quelque indifférence les progrès des Sarrazins dans le midi.

Au milieu de ces circonstances, le Languedoc et la Provence, jusque-là au pouvoir des Goths, se trouvaient pour ainsi dire abandonnés à eux-mêmes. La masse de la population, issue des anciens Gaulois et des colons romains, portait encore le nom des antiques maîtres du monde; mais la classe dominante appartenait aux Goths. Les deux races conservaient entre elles une ligne de démarcation, et avaient chacune leurs lois et leurs usages. Il s'était même formé divers partis qui voulaient s'arroger toute l'autorité.

Ce qui défendait le mieux le midi de la France, c'était le désordre qui n'avait pas tardé à se mettre parmi les vainqueurs. On a vu que le gouvernement de l'Espagne relevait du gouvernement de l'Afrique, lequel relevait à son tour du khalifat de Damas. Il était impossible qu'une autorité ainsi partagée, et dont le siége se trouvait dans plusieurs contrées à la fois, maintînt dans le devoir des hommes élevés au milieu du tumulte des armes. La division éclata entre les différens peuples qui avaient pris part à la conquête, entre les Arabes et les Berbers, entre les musulmans et ceux qui ne l'étaient pas. Comme les terres enlevées aux chrétiens avaient été la proie de quel-

ques hommes puissans, les guerriers se plaignirent de n'avoir pas été récompensés dignement de leurs services, et se portèrent plus d'une fois à des violences sanglantes.

Une autre circonstance fort heureuse pour la France, ce fut la résistance que quelques chrétiens d'Espagne commencèrent dès lors à opposer aux oppresseurs de leur patrie. Une poignée de guerriers, fidèles à leur culte et à leur pays, se réfugièrent dans les montagnes des Asturies, de la Galice et de la Navarre, et là, sous la conduite de Pélage, entreprirent une lutte qui ne devait finir qu'à l'entière expulsion des disciples du prophète (1).

Le nouveau khalife de Damas, Omar, fils d'Abdalazyz, s'étant fait instruire de l'état des choses, choisit, pour remédier à ces maux, Alsamah, qui s'était fait remarquer en Espagne par son zèle et ses talens. Alsamah, également célèbre comme administrateur et comme guerrier, était chargé de rétablir l'ordre dans les finances et de donner satisfaction aux troupes. En effet, des terres considé-

(1) Les efforts que les chrétiens firent de bonne heure dans les montagnes du nord de l'Espagne, pour se soustraire au joug, sont mentionnés par les auteurs arabes, comme ils le sont par les chrétiens. C'est donc à tort que Conde n'a pas jugé convenable d'en parler, d'autant plus que son silence a donné lieu à quelques personnes de croire que ce récit était sans fondement.

rables, provenant des dernières conquêtes, leur furent distribuées, et le reste des biens fut confié à des hommes intègres qui devaient en verser le revenu dans le trésor public. Alsamah avait de plus ordre de faire un recensement exact des pays subjugués, et d'en indiquer la population respective et les ressources (1).

Le khalife, qui était très-pieux, et qui s'effrayait du grand nombre de personnes restées fidèles à leur ancienne religion, aurait voulu qu'on forçât tous les chrétiens de l'Espagne et de la Septimanie à quitter leur patrie, et à venir dans le centre de l'empire, où leur présence n'inspirerait pas les mêmes craintes. Alsamah rassura le prince, en disant que le nombre des nouveaux musulmans s'accroissait chaque jour,

(1) Voici en quels termes s'exprime Isidore de Beja, écrivain contemporain, p. L : « Zama ulteriorem vel citeriorem Hiberiam proprio stylo ad vectigalia inferenda describit. Prædia et manualia, vel quidquid illud est quod olim prædabiliter indivisum redemptabat in Hispanià gens omnis arabica, sorte sociis dividendo (partem reliquit militibus dividendam), partem ex omni re mobili et immobili fisco associat. » Le passage correspondant de Roderic Ximenès est ainsi conçu : « Zama proprio stylo descripsit vectigalia Hispanorum; et quod prius indivisum ab Arabibus habebatur, ipse partem reliquit militibus dividendam, partem fisco de mobilibus et immobilibus assignavit, et Galliam narbonensem divisione simili ordinavit. » Roderic Ximenès, *Historia Arabum*, p. 10. Voy. aussi Conde, p. 70 et 75. Conde attribue au successeur d'Alsamah ce qui est dit d'Alsamah lui-même. Nous avons déjà dit qu'il sera question dans la suite des impôts établis par les Sarrazins en Espagne et en France.

et que bientôt l'Espagne ne reconnaîtrait plus d'autres lois que celle de Mahomet. Les auteurs arabes, de qui nous empruntons ce récit, et qui écrivaient à une époque où les chrétiens, descendus de leurs montagnes, avaient commencé à se répandre dans les provinces méridionales de l'Espagne, déplorent la faiblesse d'Alsamah, et regrettent que la pensée du khalife n'eût pas été mise à exécution (1).

Enfin Alsamah avait ordre de ranimer parmi les guerriers le zèle contre les chrétiens un peu refroidi, depuis que tant d'ambitions étaient parvenues à se satisfaire. Il devait présenter la guerre sacrée comme l'action la plus agréable à Dieu, comme la source de toutes les faveurs célestes en cette vie et en l'autre.

Dès que l'ordre eut été rétabli, Alsamah résolut de signaler son ardeur par quelque exploit éclatant. Il aurait pu tourner ses efforts contre les chrétiens retranchés dans les montagnes du nord de l'Espagne, et les accabler avant qu'ils eussent le tems de s'y fortifier; il préféra se porter en France, se flattant d'exécuter ce que n'avait pu accomplir Moussa. On était alors en 721, sous le règne du khalife Yezyd : onze ans s'étaient écoulés depuis la

(1) Ibn-Alcouthya, fol. 5 verso, et 59 verso. — Maccary, n° 705 fol. 3 verso.

première entrée des Arabes en Espagne. C'est à ce moment que les chroniqueurs français commencent à parler des bandes sarrazines et de leur chef, qu'ils appellent Zama. D'après leur récit, les Sarrazins venaient accompagnés de leurs femmes et de leurs enfans, dans l'intention d'occuper le pays. En effet, il arrivait continuellement en Espagne des familles pauvres d'Arabie, de Syrie, d'Égypte et d'Afrique, et les chefs comptaient sur les conquêtes futures pour satisfaire des besoins si nombreux (1).

Alsamah, à l'exemple de ses prédécesseurs, s'avança dans le Languedoc, et forma le siége de Narbonne, qui sans doute avait été fortifiée dans l'intervalle. La ville ayant été obligée d'ouvrir ses portes, les hommes furent passés au fil de l'épée, les femmes et les enfans emmenés en esclavage. Narbonne, par sa situation près de la mer et au milieu de marais, offrait un accès facile aux navires qui venaient d'Espagne, et était en état, du côté de terre, d'opposer une longue résistance. Alsamah résolut d'en faire la place d'armes des musulmans en France, et il en augmenta les fortifications. Il fit de plus occuper les villes voisines; puis il mar-

---

(1) Comparez la chronique de l'abbaye de Moissac, dans le recueil des *Historiens des Gaules*, par dom Bouquet, t. II, pag. 654; Paul, diacre, *De Gestis Langobardorum*, dans le recueil de Muratori, intitulé: *Rerum italicarum Scriptores*, t. I, part. 1re, pag. 505.

cha du côté de Toulouse. Cette ville était alors la capitale de l'Aquitaine. Eudes, craignant pour sa capitale, accourut avec toutes les troupes qu'il put rassembler. Les Sarrazins avaient commencé le siége de la ville, et ils mettaient en usage les machines qu'ils avaient apportées. De plus, avec leurs frondes, ils cherchaient à repousser les habitans de dessus les remparts ; la ville était sur le point de se rendre lorsque Eudes arriva. Au rapport des auteurs arabes, telle était la multitude des chrétiens, que la poussière soulevée par leurs pas obscurcissait la lumière du jour. Alsamah, pour rassurer les siens, leur rappela ces paroles de l'Alcoran : « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? » Les deux armées, ajoutent les Arabes, s'avancèrent l'une contre l'autre avec l'impétuosité de torrens qui se précipitent du haut des montagnes, ou comme deux montagnes qui cherchent à se rencontrer. La lutte fut terrible et le succès long-tems incertain. Alsamah se montrait partout ; semblable à un lion que l'ardeur anime, il excitait les siens de la voix et du geste, et on reconnaissait son passage aux longues traces de sang que laissait son épée ; mais pendant qu'il se trouvait au plus épais de la mêlée, une lance l'atteignit et le renversa de cheval. Les Sarrazins l'ayant vu tomber, le désordre se mit dans leurs rangs, et ils se retirèrent laissant le champ de bataille couvert de leurs

morts. Cette bataille se donna au mois de mai de l'année 721, et il y périt un grand nombre d'illustres Sarrazins, notamment de ceux qui avaient eu part aux conquêtes précédentes (1). Abd-alrahman, appelé par nos vieilles chroniques Abdérame, prit le commandement des troupes, et les ramena en Espagne.

Ce succès rendit le courage aux chrétiens du Languedoc et des Pyrénées, qui se hâtèrent de secouer le joug. Malheureusement les Sarrazins restaient maîtres de Narbonne, et de cette place avancée, ils avaient la facilité de faire des courses dans les contrées voisines. Des secours leur ayant été envoyés d'Espagne, ils reprirent l'offensive, et mirent presque tout le Languedoc à feu et à sang.

A cette époque, le clergé était tout-puissant, et les églises et les monastères passaient pour receler de grandes richesses. Les Sarrazins devaient d'ailleurs décharger de préférence leur fureur sur ces asiles de la piété, comme sur des lieux d'où partait le plus souvent le signal de la résistance. D'un autre côté, les courts récits qui nous sont parvenus sur cette déplorable partie de notre histoire sont

(1) Comparez Conde, *Historia*, t. I, p. 71, Isidore de Beja, p. L; Anastase le bibliothécaire, *Vie du pape Grégoire II*, dans le grand recueil de Muratori, t. III, part. 1re, p. 155, et la chronique de Moissac, recueil des *Historiens de France*, t. II, p. 654.

en général l'ouvrage des moines et des ecclésiastiques. Il n'est donc pas étonnant que les églises et les couvens figurent presque exclusivement dans les récits lamentables qu'ils nous ont transmis de cette époque.

Les auteurs chrétiens contemporains parlent de la destruction du monastère de Jaucels, près de Béziers, de celui de Saint-Bausile, près de Nîmes, du couvent de Saint-Gilles, près d'Arles, là où a été bâtie plus tard une ville du même nom, de la riche abbaye de Psalmodie, aux environs d'Aiguemortes. Ce dernier monastère était, dit-on, ainsi appelé, parce que les moines s'étaient imposé pour règle de chanter jour et nuit et à tour de rôle les louanges du Seigneur. L'arrivée des Sarrazins fut si précipitée, que, dans ces divers couvens, les moines eurent à peine le tems de se retirer ailleurs, et d'emporter avec eux les reliques des saints (1). Les barbares avaient soin de briser les cloches des églises ou plutôt les instrumens analogues avec lesquels on était alors dans l'usage d'appeler les fidèles à la prière (2).

Sans doute les Sarrazins rencontrèrent de la part des habitans quelque résistance, ou bien les incursions étaient l'ouvrage de quelques bandes isolées.

(1) Voy. l'*Histoire de Nîmes*, par Menard, t. 1, p. 98 et suiv.

(2) Novayry, manuscrits arabes, n° 702, fol. 10.

Il est certain qu'en général les Sarrazins n'avaient pas exercé les mêmes violences dans les pays qui s'étaient soumis de plein gré.

En 724, le nouveau gouverneur d'Espagne, Ambissa, franchit lui-même avec une nombreuse armée les Pyrénées, et résolut de pousser la guerre avec vigueur. Carcassonne fut prise et livrée à toute la fureur du soldat. Nîmes ouvrit ses portes, et des otages choisis parmi ses habitans furent envoyés à Barcelonne pour y répondre de leur fidélité (1). Les conquêtes d'Ambissa, suivant Isidore de Beja, furent plutôt l'ouvrage de l'adresse que de la force ; et telle fut l'importance de ces conquêtes, que sous le gouvernement d'Ambissa l'argent enlevé de la Gaule fut le double de ce qui en avait été retiré les années précédentes (2). Le cours de ces dévastations fut un moment ralenti par la mort d'Ambissa, qui fut tué dans une de ses expéditions, en 725 ; son lieutenant,

(1) Chronique de Moissac, recueil des *Historiens des Gaules*, t. II, pag. 654.

(2) Voici les propres expressions d'Isidore de Beja, qui ne sont rien moins que claires : « Ambiza cum gente Francorum pugnas meditando et per directos satrapas insequendo, infeliciter certat. Furtivis vero obreptionibus per lacertorum cuneos nonnullas civitates demutilando stimulat : sicque vectigalia christianis duplicata exagitans, fascibus honorum apud Hispanias valdè triumphat. » *Cartas*, pag. LII. Quelques auteurs ont induit de ce passage qu'Ambiza avait doublé le taux des impôts que payaient les chrétiens de France ; cette explication nous paraît manquer d'exactitude.

Hodeyra, fut obligé de ramener l'armée sur la frontière; mais bientôt la guerre reprit avec une nouvelle fureur, et de grands secours étant venus d'Espagne, les chefs, enhardis par le peu de résistance qu'ils rencontraient, ne craignirent pas d'envoyer des détachemens dans toutes les directions. Le vent de l'islamisme, dit un auteur arabe, commença dès-lors à souffler de tous les côtés contre les chrétiens. La Septimanie jusqu'au Rhône, l'Albigeois, le Rouergue, le Gévaudan, le Velay, furent traversés dans tous les sens par les barbares, et livrés aux plus horribles ravages. Ce que le fer épargnait était livré aux flammes. Plusieurs d'entre les vainqueurs eux-mêmes furent indignés de tant d'atrocités. Les barbares ne conservaient que les objets précieux qu'ils pouvaient emporter, ou les armes, les chevaux, et ce qui, en épuisant le pays, devait accroître leurs forces.

Parmi les lieux qui eurent le plus à souffrir de ces dévastations, on cite le diocèse de Rhodès. Les barbares s'étaient établis dans un château-fort, que les uns croient répondre à celui de Roqueprive; et les autres à celui de Balaguier (1). Aidés par des hommes du pays, ils parcouraient impunément tous

(1) Voy. les *Essais historiques sur le Rouergue*, par M. le baron de Gaujal, Limoges, 1824, 2 vol. in-8°, t. 1, p. 170. M. de Gaujal

les environs. Il nous reste à ce sujet le témoignage d'un poète qui écrivait au commencement du neuvième siècle, et ce témoignage est trop important pour que nous ne l'insérions pas ici. Il y est parlé d'un jeune homme appelé Datus ou Dadon, qui, à l'approche des Sarrazins, avait pris les armes, et qui, laissant sa mère seule, s'était retiré à quelque distance avec les guerriers du pays. Pendant son absence, les barbares envahirent sa maison, et après avoir tout dévasté, ils se retirèrent emmenant sa mère et le reste du butin dans leur château-fort. A cette nouvelle, Dadon accourt avec quelques-uns de ses compagnons; il était monté sur un cheval, et armé de pied en cap. Ici nous allons laisser parler le poète.

« Dadon et ses amis étaient disposés à forcer l'entrée du château; mais de même que le cruel épervier, après avoir enlevé le timide oiseau qui s'était aventuré dans les airs, se retire avec sa proie et laisse les compagnons de sa victime faire retentir le ciel de leurs gémissemens, de même les Maures, tranquilles à l'abri de leurs remparts, se rient des menaces de Dadon et de ses efforts. A la

nous apprend dans une note manuscrite qu'il existe sur le plateau du Larzac, près de Sainte-Eulalie, les débris d'un troisième fort appelé *Castel-Sarrazin*, où sans doute les Sarrazins prirent position.

fin, cependant, un d'entre eux adresse la parole à Dadon, et, d'un ton railleur, lui demande ce qui l'a amené. « Si, ajoute-t-il, si tu veux que nous te » rendions ta mère, donne-nous le cheval sur le» quel tu es monté; sinon ta mère va être égorgée » sous tes yeux. » Dadon, irrité, répond qu'on peut faire de sa mère ce qu'on voudra; que jamais il ne cèdera son cheval. Là-dessus le barbare amène la mère de Dadon sur le rempart, et lui coupant la tête, il la jette au fils en disant : « Voilà ta mère! » A ce spectacle, Dadon recule d'horreur. Il pleure, il gémit, il court çà et là en criant vengeance; mais comment forcer l'entrée de la forteresse? » A la fin, il s'éloigne, et, disant adieu au monde, il se retire dans une solitude sur les bords du Dourdon, dans le lieu où s'éleva plus tard le monastère de Conques (1).

(1) Le poème d'*Ermoldus Nigellus*, publié d'abord par Muratori, l'a été plus tard par dom Bouquet, recueil des *Historiens des Gaules*, t. VI; et par M. Pertz, *Monumenta germanicæ historiæ*, t. II, p. 466 et suiv. Le témoignage d'Ermoldus Nigellus, relatif à Dadon, et qui commence au vers 207, est confirmé par un capitulaire de Louis-le-Débonnaire, en faveur de l'abbaye de Conques, en date de l'année 819. Voy. le *Gallia Christiana*, t. I, p. 236. A la vérité ni le poète ni le diplôme n'indiquent l'année où les Sarrazins envahirent le Rouergue; mais d'une part on sait que Dadon mourut vers la fin du huitième siècle; de l'autre le poète donne à Dadon l'épithète de *Juvenis*, ce qui nous ramène vers l'an 730. Le monastère de Conques a subsisté jusqu'à la révolution.

Un autre fait, en l'absence de témoignages plus nombreux, servira encore à faire connaître le caractère des épouvantables invasions auxquelles une grande partie de la France fut alors en proie ; c'est ce qui arriva au monastère du *Monastier*, dans le Velay. Les Sarrazins avaient envahi les diocèses du Puy et de Clermont, et dévasté l'église de Brioude (1). Les barbares, approchant du Monastier, saint Théofroi, autrement appelé saint Chaffre, abbé du monastère, assembla ses moines, et les exhorta à se retirer dans les bois des environs avec ce que le couvent renfermait de plus précieux, et à y rester jusqu'à ce que des tems meilleurs leur permissent de reprendre leurs anciennes occupations ; pour lui, il déclara qu'il était décidé à subir les traitemens que les barbares voudraient lui faire éprouver, heureux si par ses exhortations il pouvait les ramener dans la bonne voie ; plus heureux encore si, par sa mort, il obtenait la palme du martyre. A ces mots, les moines se mirent à fondre en larmes, demandant qu'il s'enfuît avec eux dans la forêt, ou qu'il leur permît de mourir avec lui ; mais le saint persista dans sa résolution, et, pour ce qui les concernait, il leur représenta qu'il était plus conforme à la volonté divine de se dérober à un danger qu'on pouvait évi-

(1) *Gallia Christiana*, t. II, p. 468.

ter, lorsque surtout on avait l'espoir de se rendre plus tard utile à la religion. Là-dessus il leur cita l'exemple de saint Paul, qui, étant poursuivi à Damas par les juifs, ses ennemis, se fit descendre la nuit dans une corbeille hors des murs de la ville; ainsi que celui de saint Pierre, qui, en butte aux fureurs de Néron, eut également pris la fuite, si Dieu lui-même n'était venu à sa rencontre pour arrêter ses pas. Pour ce qui le regardait personnellement, il fit voir qu'il était quelquefois du devoir d'un pasteur de se dévouer pour le salut de son troupeau; que peut-être il aurait le bonheur d'ouvrir les yeux des barbares à la vérité, et que s'il était mis à mort, son sang désarmerait la colère céleste, irritée sans doute par les péchés des hommes.

A la fin les moines se résignèrent, et leur départ fut fixé pour le lendemain. Après qu'ils eurent entendu la messe, l'abbé leur fit une nouvelle exhortation; ensuite ils se chargèrent des objets les plus précieux du convent, et s'éloignèrent. Deux d'entre eux seulement restèrent secrètement, et allèrent se placer au haut d'une montagne qui domine le monastère, afin d'être témoins de ce qui arriverait.

Les barbares ne tardèrent pas à se présenter. Comme l'abbé s'était retiré dans un coin, occupé à prier Dieu, ils ne firent aucune attention à lui, et se mirent à visiter le monastère, espérant faire un

riche butin. Leur projet était de s'emparer des moines les plus jeunes et les plus vigoureux, et de les vendre en Espagne comme esclaves. Quand ils reconnurent que les moines étaient partis, et que les objets les plus précieux avaient été enlevés, ils entrèrent en fureur, et l'abbé s'étant enfin offert à leurs yeux, ils l'accablèrent de coups.

Ce jour-là était pour les barbares un jour de fête, où ils avaient coutume d'offrir un sacrifice à Dieu. Le chroniqueur d'après lequel nous parlons ne dit pas en quoi consistait ce sacrifice. Il paraît seulement qu'il consistait en libations; d'où on pourrait induire que la bande sarrazine qui envahit le Velay n'était pas mahométane, mais se composait de Berbers, dont plusieurs étaient encore plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie. Quoi qu'il en soit, les barbares s'étant retirés à l'écart pour s'acquitter de leurs devoirs religieux, le saint, qui s'en aperçut, crut que c'était une occasion favorable pour les faire rentrer en eux-mêmes. Là-dessus, il s'approcha d'eux, et leur représenta qu'au lieu de se prostituer ainsi au culte des démons, ils feraient bien mieux de réserver leurs hommages pour l'auteur de toutes choses, pour celui qui a créé les élémens et tout ce qui existe. Mais cette exhortation ne fit que redoubler la fureur des barbares; ils tournèrent leur rage contre lui, et l'homme qui célé-

brait le sacrifice, saisissant un gros caillou, le lui jeta à la tête, et le fit tomber par terre presque sans vie. Les Sarrazins se disposaient même à mettre le feu au monastère, et à n'y pas laisser pierre sur pierre, lorsqu'on annonça l'approche de troupes chrétiennes, ou plutôt, si on en croit l'auteur d'après lequel nous parlons, lorsque le Seigneur, justement irrité d'un tel attentat, suscita une horrible tempête, accompagnée de grêle et de tonnerre, qui força les barbares à prendre la fuite. Le saint mourut quelques jours après; mais les moines purent revenir en toute sûreté (1).

C'est probablement à la même époque, bien que les écrivains arabes ne s'expriment pas clairement, et que les auteurs chrétiens varient entre eux, qu'il faut placer l'invasion des Sarrazins en Dauphiné, à Lyon et dans la Bourgogne. Un écrivain mahométan s'exprime ainsi : « Dieu avait jeté la terreur dans le cœur des infidèles. Si quelqu'un d'eux se présentait, c'était pour demander merci. Les musulmans prirent du pays, accordèrent des sauvegardes, s'enfoncèrent, s'élevèrent, jusqu'à ce qu'ils

(1) L'église célèbre la fête du saint le 19 octobre. Pour sa vie, on peut consulter Mabillon, *Acta sanctorum ordinis sancti Benedicti*, sec. III, part. 1, p. 476 et suiv. Le Monastier, autrement appelé Saint-Chaffre, s'est conservé jusqu'à la révolution.

arrivèrent à la vallée du Rhône. Là, s'éloignant des côtes, ils s'avancèrent dans l'intérieur des terres (1). »

On ne connaît les lieux où pénétrèrent les Sarrazins que par les souvenirs des dégâts qu'ils y commirent. Aux environs de Vienne, sur les bords du Rhône, les églises et les couvens n'offrirent plus que des ruines. Lyon, que les arabes appellent *Loudoun*, eut à déplorer la dévastation de ses principales églises (2) ; Mâcon et Châlons-sur-Saône furent saccagées (3) ; Beaune fut en proie à d'horribles ravages ; Autun vit ses églises de Saint-Nazaire et de Saint-Jean livrées aux flammes ; le monastère de Saint-Martin, auprès de la ville, fut abattu (4) ; à Saulieu, l'abbaye de Saint-Andoche fut pillée (5) ; près de Dijon, les Sarrazins abattirent le monastère de Bèze (6).

Ces diverses incursions des Sarrazins, qui, suivant l'opinion commune, se seraient étendues beau-

(1) Maccary, n° 704, fol. 72 recto.

(2) *Gallia Christiana*, t. IV, p. 51.

(3) *Ibid.* t. IV, p. 860 et 1042.

(4) Voy. la chronique de Moissac, recueil des *Historiens des Gaules*, t. II, p. 655. Il existe sur ce même sujet une charte de Charles-le-Chauve de l'année 844. Voy. l'*Histoire de Bourgogne*, par dom Plancher, t. I, preuves, p. VII, et le *Gallia Christiana*, t. IV, p. 450.

(5) *Histoire de Bourgogne*, à l'endroit cité.

(6) *Spicilège* de d'Acheri, édit. in-f°, t. II, p. 411.

coup plus loin (1), étaient faites sans un plan arrêté d'avance; néanmoins elles ne rencontrèrent

---

(1) On a cru jusqu'à ce jour que les Sarrazins avaient envoyé des détachemens d'un côté sur les bords de la Loire, auprès de Nevers, et de l'autre en Franche-Comté. D'après cette opinion, le monastère de Saint-Colomban, à Nevers, aurait été détruit. A Besançon, le clergé et la plus grande partie des moines auraient été mis à mort. Cette opinion n'a rien d'invraisemblable, surtout par rapport à la Franche-Comté, où plusieurs localités rappellent encore le nom Sarrazin. On a ajouté que l'abbaye de Luxeuil au pied des Vosges, avait été renversée, et les religieux, dirigés par saint Mellin, passés au fil de l'épée. Voy. le P. Lecointe, *Annales ecclesiastici Francorum*, t. IV, p. 728 et suiv., et 795 et suiv. Voyez aussi Mabillon, *Annales Benedictini*, t. II, p. 88, et *Acta Sanctorum ordinis Sancti Benedicti*, t. III, part. 1re, p. 527 et suiv.

D'après cette même opinion, les Sarrazins n'auraient rencontré d'obstacle sérieux que devant Sens. Cette ville avait alors pour évêque un ancien comte de Tonnerre, Ebbes ou Ebbon, que ses vertus ont fait ranger au nombre des saints. Voy. le recueil des *Bollandistes*, au 27 août. Aux approches des barbares, Ebbes s'occupa lui-même de préparer les moyens de défense. En vain les Sarrazins eurent recours aux machines employées à cette époque. L'évêque fit lancer du haut des murs des traits enflammés qui mirent le feu aux machines; en même tems il fit une sortie à la tête des habitans, et obligea les assaillans à prendre la fuite.

Mais aucun des témoignages sur lesquels se fonde cette opinion n'est contemporain, et dans aucun le mot *sarrazin* ni aucun des mots qui s'appliquaient alors aux disciples de Mahomet n'est prononcé. Il y est simplement question des *Wandes*, *Vandales* ou *Gandales*; et comme ces mots servirent plus tard à désigner les Hongrois qui, à l'exemple des anciens Vandales, dans la première moitié du dixième siècle, vinrent en France à travers l'Allemagne et dévastèrent successivement l'Alsace, la Lorraine, la Franche-Comté, la Bourgogne, la Champagne et presque tout le reste de la France, et que d'un autre côté pendant long-tems les auteurs de romans de chevalerie, et à leur exemple les chroniqueurs, se mirent sur le pied de placer sous les règnes de Charles-Martel, de Pepin et de Charlemagne, les principaux événemens de notre histoire antérieurs et postérieurs

qu'une faible résistance, ce qui montre l'état déplorable où se trouvait la France, et l'absence de tout gouvernement tutélaire. Mais si on les compare à ce qui s'était passé quelques années auparavant en Espagne, elles font voir que nulle part, si on excepte quelques individus sans religion et sans patrie, les envahisseurs ne trouvèrent de la sympathie, que nulle part une portion notable de la population ne fit cause commune avec eux. Dans les villes mêmes telles que Narbonne, Carcassonne, où les Sarrazins s'établirent d'une manière fixe, la masse resta fidèle aux lois de l'Évangile.

Pendant tout ce tems, il n'est rien dit d'Eudes, duc d'Aquitaine, ni de Charles-Martel, qui était alors maire du palais du royaume d'Austrasie. Eudes n'étant pas, comme dans les années précédentes, attaqué au centre de ses états, hésitait à armer de nouveau un aussi formidable ennemi contre lui. Quant à Charles, il était occupé à soumettre les Frisons, les Bavarois et les Saxons, qui menaçaient

---

de plusieurs siècles, il nous paraît que les ravages commis par les Vandales et attribués par les bénédictins et les savans les plus éminens aux Sarrazins, doivent s'appliquer du moins en partie soit aux Hongrois, soit aux véritables Vandales. Ce qui explique comment des savans aussi respectables ont pu faire cette confusion, c'est que les écrits où les ravages d'un peuple quelconque appelé Wande ou Vandale sont racontés avec le plus de détail et de suite, tels que le *Roman de Garin le Loherain*, et l'*Histoire de Hainaut*, par Jacques de Guyse, n'ont été publiés que dans ces dernières années. Voy. ce que nous avons déjà dit à ce sujet dans l'introduction,

sans cesse de passer le Rhin et de s'établir au siége même de sa puissance. Voilà sans doute le motif qui l'empêcha de se venger de la tentative faite par les Sarrazins contre la Bourgogne, province qui reconnaissait son autorité. D'ailleurs Eudes et Charles, quoique ayant fait la paix, s'observaient mutuellement avec jalousie, et il était facile de voir que l'un serait obligé de céder à l'autre. Les auteurs arabes, qui ne savaient rien de cette funeste politique, et qui avaient appris à connaître la vigueur avec laquelle Charles-Martel, qu'ils nomment *Karlé* (1), repoussait les injures, éprouvaient le besoin de s'expliquer cette apparente inaction, et ils font le récit suivant :

« Plusieurs seigneurs français étant allés se plaindre à Charles de l'excès des maux occasionés par les musulmans, et parlant de la honte qui devait rejaillir sur le pays, si on laissait ainsi des hommes armés à la légère, et en général dénués de tout appareil militaire, braver des guerriers munis de cuirasses et armés de tout ce que la guerre peut offrir de plus terrible, Charles répondit : « Laissez-les faire; ils sont au moment de leur plus grande audace; ils sont comme un torrent qui renverse tout sur son passage. L'enthousiasme leur

---

(1) قارله.

tient lieu de cuirasse, et le courage de place forte. Mais quand leurs mains seront remplies de butin, quand ils auront pris du goût pour les belles demeures, que l'ambition se sera emparée des chefs, et que la division aura pénétré dans leurs rangs, nous irons à eux, et nous en viendrons à bout sans peine (1). »

En 730, le gouvernement de l'Espagne fut déféré à Abd-alrahman, le même qui, à la mort d'Alsamah devant Toulouse, avait ramené l'armée musulmane en Espagne. Dans l'intervalle, il avait exercé le commandement d'une partie de la Péninsule du côté des Pyrénées. Homme sévère et juste, Abd-alrahman se faisait chérir des troupes par le désintéressement avec lequel il leur abandonnait le butin fait sur l'ennemi. De plus, il était l'objet de la vénération des pieux musulmans, parce qu'il avait eu l'avantage de vivre dans l'intimité d'un des fils d'Omar, deuxième khalife, ce qui l'avait mis à même de s'instruire d'une foule de particularités relatives au prophète (2).

Abd-alrahman était impatient de venger les échecs partiels essuyés les années précédentes par les armes musulmanes en France. Il voulait subju-

---

(1) Maccary, n° 704, fol. 72 verso.
(2) Maccary, n° 705, fol. 3 verso.

guer cette contrée tout entière, et une fois cet obstacle surmonté, il se flattait de pouvoir joindre l'Italie, l'Allemagne et l'empire grec aux autres conquêtes déjà si vastes, faites par les champions de l'Alcoran. Comme l'enthousiasme religieux était encore dans sa force, que d'ailleurs l'Espagne et le midi de la France, par la douceur du climat et la fertilité du sol, offraient les habitations les plus attrayantes, il arrivait continuellement des guerriers et des aventuriers de tous les pays, particulièrement des chaînes de l'Atlas et des lieux sablonneux de l'Afrique et de l'Arabie. A mesure que ces hommes arrivaient, on les façonnait au maniement des armes. En attendant que les préparatifs fussent terminés, Abd-alrahman, dont la résidence ordinaire était Cordoue, devenue le siége du gouvernement, visita les diverses provinces de l'Espagne, pour faire droit aux réclamations qui s'élevaient de toutes parts. Les cayds ou gouverneurs de place, qui avaient prévariqué, furent destitués et remplacés par des hommes probes. Musulmans et chrétiens, tous furent traités, sinon de la même manière, du moins d'après les lois et les conventions jurées. Abd-alrahman restitua aux chrétiens les églises qu'on leur avait injustement enlevées; mais il fit abattre celles que la vénalité de certains gouverneurs leur avait laissé construire. En effet, il a de tout tems été de

la politique musulmane de ne pas laisser bâtir de nouveaux temples pour un autre culte que le leur; souvent même elle n'a pas permis de réparer les anciens.

Sans doute, dans l'intervalle, les Sarrazins, maîtres de Narbonne, de Carcassonne et du reste de la Septimanie, continuèrent à faire des courses dans les contrées voisines. Une circonstance singulière dut néanmoins préserver pendant quelque tems une partie des provinces chrétiennes. Celui qui commandait pour les musulmans dans la Cerdagne et dans le voisinage des Pyrénées était, suivant Isidore de Beja et Roderic Ximenès, un de ces guerriers d'Afrique qui, unissant leurs efforts à ceux des Arabes, avaient puissamment contribué à la conquête de l'Espagne. Ce gouverneur, appelé Munuza, s'était d'abord montré impitoyable envers les chrétiens du pays, et avait fait brûler vif un évêque appelé Anambadus. Dans les querelles qui s'élevèrent entre les Berbers et les Arabes, il prit naturellement parti pour ses compatriotes, qu'il regardait comme victimes de la plus horrible injustice. Il fit même alliance avec Eudes, duc d'Aquitaine, qui, pour se l'attacher, lui donna en mariage sa fille, appelée par quelques auteurs Lampegie, et célèbre par sa beauté (1).

(1) Isidore de Beja, p. LVI, et Roderic Ximenès, p. 12.

Conde, sans doute d'après quelque écrivain arabe, raconte cet événement un peu autrement. Munuza, qu'il confond avec un personnage d'origine arabe, appelé Osman fils d'Abou-Nassa, lequel avait à deux reprises différentes exercé le gouvernement de l'Espagne, était en rivalité de puissance avec Abd-alrahman, et se croyait plus de titres que lui au poste de gouverneur. Dans une de ses courses, il fit Lampegie prisonnière. Épris de sa beauté, il l'épousa, et s'unit d'intérêt avec Eudes. Aussi, quand Abd-alrahman manifesta l'intention de pénétrer de nouveau les armes à la main jusqu'au cœur de la France, Munuza se crut obligé d'opposer les liens qui l'unissaient à Eudes; et comme Abd-alrahman refusait de reconnaître un traité qu'il n'avait pas lui-même dicté, disant qu'il ne pouvait pas exister entre les musulmans et les chrétiens d'autre intermédiaire que le glaive, Munuza se hâta d'instruire son beau-père de ce qui se passait, afin qu'il eût le tems de se mettre sur la défensive (1).

Quoi qu'il en soit, Abd-alrahman, informé des relations qui existaient entre son lieutenant et les

(1) Conde, *Historia*, t. 1, p. 83. Un auteur chrétien, le continuateur de Frédegaire, rapporte qu'Eudes avait non seulement fait alliance avec les Sarrazins, mais qu'il les appela en France. Ce récit, qui a été adopté par plusieurs écrivains anciens et modernes, paraît sans fondement. En effet, comme le remarque le P. Pagi, critique des *Annales de Baro-*

chrétiens, résolut de le prévenir, de peur qu'il ne devînt plus tard un obstacle à ses projets. Des troupes choisies s'avancèrent vers les Pyrénées et attaquèrent Munuza au moment où il s'y attendait le moins. Vivement pressé, et hors d'état de résister, il s'enfuit dans les montagnes, accompagné de Lampegie. Ses ennemis se mirent à sa poursuite sans lui laisser le tems de se reconnaître; enfin, poursuivi de rocher en rocher, couvert de blessures, souffrant de la soif et de la faim, et ne pouvant compter sur l'appui des chrétiens, qu'il avait si cruellement offensés, il se précipita du haut d'une roche. Aussitôt on lui coupa la tête, qui fut envoyée à Damas. On fit également partir pour Damas Lampegie, qui fut admise dans le sérail du khalife. L'événement qu'on vient de lire se passa à Puycerda ou dans les environs (1).

A la même époque, si on en croit Roderic Ximenès, les troupes sarrazines du Languedoc firent une tentative contre la ville d'Arles. La ville était alors très-florissante, et elle opposa une vive résistance.

---

nius, an. 732, n° 1, le continuateur de Frédegaire écrivait sous l'influence de Childebrand, frère de Charles-Martel; et comme après la bataille de Poitiers, de nouvelles discussions d'intérêt s'élevèrent entre Eudes et Charles, il ne serait pas étonnant que les partisans eux-mêmes de Charles eussent donné naissance à un bruit pareil.

(1) Isidore de Beja, p. LVI; et Roderic Ximenès, p. 12.

Roderic parle d'un sanglant combat qui fut livré sur les bords du Rhône, et où un grand nombre de chrétiens perdirent la vie. Plusieurs furent emportés par les eaux du Rhône; les autres furent recueillis respectueusement et enterrés dans l'Aliscamp, nom de l'antique cimetière d'Arles, où encore du tems de Roderic, c'est-à-dire au commencement du treizième siècle, les fidèles allaient visiter dévotement leurs tombeaux (1). La ville d'Arles n'est pas positivement nommée par les auteurs arabes. Ils font néanmoins mention d'une ville qui est peut-être cette illustre cité. « Parmi les lieux, dit un d'entre eux, où les musulmans portèrent leurs armes, était une ville

(1) L'Aliscamp existe encore aujourd'hui; mais il a été dépouillé de la plupart de ses anciens monumens. Voy. la *Statistique du département des Bouches-du-Rhône*, t. II, p. 438. Si on en croyait la chronique attribuée à Turpin, le fait dont parle Roderic se serait passé sous Charlemagne, et ce qui est dit des chrétiens enterrés dans l'Aliscamp se rapporterait à une partie des guerriers français tués à Roncevaux. Voy. l'édition de cette chronique, par M. Ciampi, p. 83. D'un autre côté il existe un vieux poème français intitulé *Poème de Guillaume au court nez*, qui, supposant les Sarrazins maîtres sous Charlemagne de tout le midi de la France, fait livrer auprès d'Arles une grande bataille, où beaucoup de chrétiens furent tués. La partie du poème où il est question de cette bataille, porte le nom de *Bataille d'Aleschans*. Il y est dit que les chrétiens étaient commandés par les enfans et petits-enfans d'Aimeri de Narbonne. Guillaume, fils d'Aimeri, y courut plusieurs fois risque de perdre la vie; son neveu, Vivien, resta parmi les morts. Ce récit, qui nous a été indiqué par M. Paulin Paris, se trouve à la Bibliothèque du Roi, manuscrits de la Vallière, n° 23.

située en plaine, dans une vaste solitude, et célèbre par ses monumens. » Un autre auteur ajoute que cette ville était bâtie sur un fleuve, sur le plus grand fleuve du pays, à deux parasanges ou trois lieues de la mer. Les navires pouvaient y venir de la mer. Les deux rives communiquaient l'une à l'autre par un pont de construction antique, si vaste et si solide, qu'on avait pratiqué dessus des marchés. Les environs étaient couverts de moulins et coupés par des chaussées (1).

L'attaque faite devant Arles n'avait probablement

---

(1) Voy. Maccary, manuscrits arabes de la Biblioth. roy., n° 704, fol. 73, et le n° 596, fol. 37. A l'égard du pont d'Arles, c'était peut-être le pont dont il est parlé dans ces vers d'Ausonne :

Præcipitis Rhodani sic intercisa fluentis,
Ut mediam facias navali ponte plateam.
Per quem Romani commercia suscipis orbis.
Voy. Ausone, *Ordo nobilium urbium*, VIII.

Il existe à Arles un grand nombre de traditions relatives à l'occupation du pays par les Sarrazins. M. Anibert, avocat d'Arles, publia, en 1779, une dissertation dans laquelle il prétendit que la montagne de Cordes, située aux environs de la ville, avait été ainsi appelée, parce que les Sarrazins, dont la capitale était Cordoue, s'y étaient établis, pour inquiéter de là tout le voisinage. On a également disputé au sujet de l'amphithéâtre d'Arles, et quelques personnes ont supposé que ce monument, étant contre l'ordinaire surmonté de tours, dont deux subsistent encore, ces tours avaient été élevées à l'époque où la ville, menacée par les Sarrazins, avait besoin de nouveaux moyens de défense. Ces questions n'étant pas encore éclaircies, et faute de témoignages contemporains, ne devant probablement l'être jamais, nous nous bornons à les indiquer.

pour objet que de détourner l'attention des chrétiens. Les préparatifs auxquels Abd-alrahman travaillait depuis deux ans étant terminés, l'armée se dirigea vers les Pyrénées. Les auteurs varient sur l'époque où cette expédition eut lieu. On se trouvait probablement au printems de l'année 732. L'armée était nombreuse et pleine d'enthousiasme. Il paraît qu'Abd-alrahman prit sa route à travers l'Aragon et la Navarre, et qu'il entra en France par les vallées du Bigorre et du Béarn (1). C'est d'ailleurs ce qu'indiquent les traces des dévastations qui se commirent sur son passage. Partout les églises étaient brûlées, les monastères détruits, les hommes passés au fil de l'épée. Les abbayes de Saint-Savin, près de Tarbe, et de Saint-Sever-de-Rustan, en Bigorre, furent rasées; Aire, Bazas, Oleron, Bearn se couvrirent de ruines (2). L'abbaye de Sainte-Croix, près de Bordeaux, fut livrée aux flammes (3).

(1) Isidore de Beja s'exprime ainsi : « Tunc Abderraman multitudine sui exercitus repletam prospiciens terram, montana Vaccæorum dissecans, et fretosa ut plana percalcans, terras Francorum intus experditat. » D'un autre côté on lit dans la chronique de l'*Abbaye de Moissac* : « Abderaman cum exercitu magno per Pampelonam et montes Pyreneos transiens, Burdigalem civitatem obsidet. »

(2) *Gallia Christiana*, t. I, p. 1149, 1192, 1244, 1247, 1261 et 1286. Bearn est une ancienne ville épiscopale dont le siége porta plus tard le nom de Lescar.

(3) *Gallia Christiana*, t. II, p. 858.

Bordeaux n'opposa qu'une légère résistance. En vain Eudes, qui avait eu le tems d'assembler toutes ses forces, essaya-t-il d'arrêter les Sarrazins au passage de la Dordogne; il fut battu, et le nombre des chrétiens tués fut si grand que, suivant l'expression d'Isidore de Beja, Dieu seul put s'en faire une idée. Eudes n'étant plus en état de tenir la campagne, alla invoquer l'appui de Charles-Martel, dont les états étaient à la veille d'être envahis, et qui déjà avait appelé ses vieilles bandes des bords du Danube, de l'Elbe et de l'Océan. Rien ne pouvait satisfaire la rage des barbares. Aux environs de Libourne, ils détruisirent le monastère de Saint-Emilien; à Poitiers, ils brûlèrent l'église de Saint-Hilaire (1).

Les auteurs arabes parlent d'un comte de la contrée qui, ayant osé soutenir la présence des Sarrazins, fut vaincu, pris et décapité. Les vainqueurs firent dans sa capitale un riche butin, dans lequel on remarquait des topazes, des hyacinthes et des émeraudes. Tel était leur enthousiasme et leur impétuosité, que leurs propres auteurs les comparent à une tempête qui renverse tout, à un glaive pour qui rien n'est sacré (2).

---

(1) *Gallia Christiana*, t. II, p. 881, et recueil de dom Bouquet, t. II, p. 454, 684, etc.

(2) Conde, *Historia*, t. I, p. 86.

Les Sarrazins se disposaient à faire subir un sort semblable à la ville de Tours, où ils étaient attirés par le riche trésor de l'abbaye de Saint-Martin, lorsqu'on annonça l'arrivée de Charles-Martel sur les bords de la Loire. Aussitôt les deux armées se préparèrent à en venir aux mains. Jamais de plus grands intérêts ne furent en présence. Pour les chrétiens, il s'agissait de sauver leur religion, leurs institutions, leurs propriétés, leur vie même. Pour les musulmans, outre l'intime persuasion où ils étaient qu'ils défendaient la cause même de Dieu, ils avaient à conserver le riche butin dont ils s'étaient emparés; ils voyaient de plus que la victoire seule pouvait leur assurer une retraite honorable.

Un auteur arabe rapporte qu'aux approches de Charles, Abd-alrahman fut effrayé du relâchement qui, par suite des immenses richesses que ses soldats traînaient après eux, s'était introduit dans leurs rangs, et qu'il eut un instant l'idée de les engager à abandonner une partie de leur butin. Il craignait qu'au moment de l'action, ces biens acquis au prix de tant de fatigues et d'excès ne devinssent un embarras. Néanmoins il ne voulut pas, dans un moment si critique, mécontenter ses troupes, et s'en reposa sur leur bravoure et sur sa fortune; et cette faiblesse, ajoute l'auteur, eut bientôt les suites les plus fatales.

Le même auteur raconte qu'en présence même de Charles, les musulmans se précipitèrent sur la ville de Tours, et que, semblables à des tigres furieux, ils s'y gorgèrent de sang et de pillage; ce qui sans doute, ajoute-t-il, irrita Dieu contre eux, et occasiona leur prochain désastre (1). Les auteurs chrétiens, dont, il est vrai, le récit est extrêmement défectueux, ne font aucune mention de la prise de Tours, et supposent que le trésor de Saint-Martin resta intact; d'où l'on peut induire que les faubourgs seuls furent un instant livrés à la merci des barbares.

Enfin, après huit jours passés à s'observer réciproquement, et après quelques légères escarmouches, les deux armées se disposèrent à une action générale. La relation arabe déjà citée donne à entendre que la bataille s'engagea aux environs de Tours; et c'est l'opinion qu'a suivie Roderic Ximenès, qui écrivait surtout d'après le récit des Arabes (2). D'un autre côté, la plupart des chroniques françaises, notamment celle de l'abbaye de Moissac, rédigée à l'époque même de l'événement, affirment que le combat eut lieu près de Poitiers, ou même dans un faubourg de Poitiers. On pour-

---

(1) Conde, *Historia*, t. 1, p. 87.

(2) Comparez Conde, *Historia*, t. 1, p. 87, l'auteur des *Cartas*, p. CLXI, Isidore de Beja, p. LVIII, et Roderic Ximenès, p. 13.

rait concilier ces deux opinions en disant que la première rencontre des deux armées se fit aux portes de Tours, où déjà les faubourgs avaient été livrés au pillage; que, dans l'engagement qui eut lieu aux environs de cette ville, les Sarrazins perdirent du terrain, mais que leur ruine se consomma sous les murs de Poitiers (1).

On était alors, suivant quelques auteurs, au mois d'octobre de l'année 732. Ce furent les Sarrazins qui commencèrent l'action par une charge de toute leur cavalerie. Les Français étaient soutenus par le souvenir de leurs victoires passées et par la présence de Charles-Martel, qui se portait partout où le danger était le plus pressant. Vainement les Sarrazins, par la légèreté de leurs mouvemens,

---

(1) Une ancienne tradition qui a cours à Tours place le théâtre de la bataille dans les environs, au lieu nommé Saint-Martin-le-Bel (*Sanctus Martinus à Bello*, et non, comme l'ont écrit quelques auteurs, *Sanctus Martinus à Betto*). M. Chalmel, auteur d'une *Nouvelle Histoire de Tours*, publiée en 1828, 4 vol. in-8°, et d'une dissertation relative à la bataille, qui déjà avait paru dans ses *Tablettes chronologiques*, Tours, 1818, veut que la bataille se soit livrée à environ trois lieues de la ville, dans une grande plaine appelée les *Landes de Charlemagne*, et qui, suivant lui, devrait se nommer les *Landes de Charles-Martel*. M. Chalmel cite à ce même sujet, dans son histoire de Tours, une relation arabe de la bataille, écrite par un musulman qui y était présent, et cette relation, ajoute-t-il, lui a été envoyée traduite en français par une main inconnue. Comme cette relation ne se trouve ni dans les manuscrits arabes de la Bibliothèque royale, ni dans les traductions espagnoles de Conde, tout porte à croire qu'elle est supposée.

chrétiens, résolut de le prévenir, de peur qu'il ne devînt plus tard un obstacle à ses projets. Des troupes choisies s'avancèrent vers les Pyrénées et attaquèrent Munuza au moment où il s'y attendait le moins. Vivement pressé, et hors d'état de résister, il s'enfuit dans les montagnes, accompagné de Lampegie. Ses ennemis se mirent à sa poursuite sans lui laisser le tems de se reconnaître; enfin, poursuivi de rocher en rocher, couvert de blessures, souffrant de la soif et de la faim, et ne pouvant compter sur l'appui des chrétiens, qu'il avait si cruellement offensés, il se précipita du haut d'une roche. Aussitôt on lui coupa la tête, qui fut envoyée à Damas. On fit également partir pour Damas Lampegie, qui fut admise dans le sérail du khalife. L'événement qu'on vient de lire se passa à Puycerda ou dans les environs (1).

A la même époque, si on en croit Roderic Ximenès, les troupes sarrazines du Languedoc firent une tentative contre la ville d'Arles. La ville était alors très-florissante, et elle opposa une vive résistance.

---

nius, an. 732, n° 1, le continuateur de Frédegaire écrivait sous l'influence de Childebrand, frère de Charles-Martel; et comme après la bataille de Poitiers, de nouvelles discussions d'intérêt s'élevèrent entre Eudes et Charles, il ne serait pas étonnant que les partisans eux-mêmes de Charles eussent donné naissance à un bruit pareil.

(1) Isidore de Beja, p. LVI; et Roderic Ximenès, p. 12.

La nuit étant venue, Charles se disposa à recommencer le combat le lendemain; mais les Sarrazins, qui s'étaient avancés en France dans l'intention de la subjuguer, et qui se voyaient désormais hors d'état de faire une conquête aussi difficile, jugèrent inutile d'en venir de nouveau aux mains. Profitant des ténèbres de la nuit, ils reprirent en toute hâte le chemin des Pyrénées. Telle était leur précipitation, qu'ils ne se donnèrent pas la peine d'abattre leurs tentes ni d'emporter le butin qu'ils avaient fait.

Le lendemain, Charles se présenta avec son armée, pour tenter de nouveau la fortune des armes. Instruit de ce qui s'était passé, il fit occuper le camp ennemi, et distribua à ses soldats les richesses qui y étaient amoncelées. Mais il négligea de poursuivre les barbares, soit qu'il craignît que cette retraite subite ne cachât quelque piége, soit que, voyant ses états dorénavant à l'abri de tout danger, il dédaignât de terrasser ses ennemis vaincus. Il est certain qu'immédiatement après la bataille il repassa la Loire, et se dirigea vers le nord, fier de l'éclatant triomphe qu'il venait de remporter, et joignant à son nom de Charles, déjà illustré par tant de victoires, le titre de martel ou de marteau, à cause de la part qu'il avait, suivant son usage, prise en personne au succès obtenu à cette occasion, et parce

que, suivant la chronique de Saint-Denis, « comme » li martiaus debrise et froisse le fer et l'acier, et » tous les autres métaux, aussi froissait-il et brisait- » il par la bataille tous ses ennemis et toutes autres » nations (1). »

Tel fut le résultat des immenses efforts qui avaient été faits pendant plusieurs années par le gouvernement arabe d'Espagne. On ne peut pas admettre le récit de certains chroniqueurs chrétiens, qui font monter le nombre des Sarrazins tués dans le combat à trois cent soixante et quinze mille hommes. Tous les Sarrazins ne périrent pas dans la bataille : où donc trouver une armée de quatre ou cinq cent mille hommes, à une époque de guerres intestines et de désordres, comme celle où l'on était alors? Et supposé que cette armée eût existé, comment aurait-elle pu se nourrir et s'entretenir dans un pays tel que l'Aquitaine, qui avait été dévasté plusieurs fois, soit à la suite des précédentes invasions des Sarrazins, soit dans le cours des guerres sanglantes qui avaient eu lieu entre Charles et Eudes? Mais on ne saurait nier que l'armée d'Abd-alrahman ne fût la plus nombreuse et la mieux aguerrie de toutes celles que les musulmans dirigè-

(1) Recueil des *Historiens des Gaules*, par dom Bouquet, t. III, p. 310.

rent contre notre belle patrie ; et rien ne le prouve mieux que les efforts faits par la France tout entière, et que la place que ce grand événement n'a pas cessé d'occuper dans la mémoire des hommes.

Les écrivains arabes, qui n'avaient qu'une idée confuse du théâtre de cette guerre, et pour lesquels il n'existait pas, non plus que pour les chrétiens, de relation détaillée de cette expédition, n'ont pu donner de notions précises sur la marche de leurs troupes. Ils se contentent d'appeler le lieu où se livra la principale bataille *Pavé des Martyrs* (1). En effet, un très-grand nombre de disciples de Mahomet y perdirent la vie. Ils ajoutent qu'on y entend encore le bruit que les anges du ciel font dans un lieu si saint, pour y inviter les fidèles à la prière.

Les débris de l'armée sarrazine s'étaient dirigés vers les Pyrénées, détruisant tout sur leur passage. Un de leurs détachemens traversa la Marche, près de Guéret (2), ainsi que le Limousin, où il détruisit l'abbaye de Solignac (3). Peut-être est-ce à cette retraite désespérée des Sarrazins qu'il faut attribuer une partie des ravages dont nous avons parlé

---

(1) بلاط الشهداء Maccary, n° 704, fol. 63 recto, et n° 705, fol. 3 verso.

(2) Voy. les *Bollandistes*, 6 octobre, *Vie de saint Pardou*, abbé de Waract.

(3) *Gallia Christiana*, t. II, p. 566.

à l'occasion de leur entrée en France. Un auteur arabe suppose qu'ils furent poursuivis l'épée dans les reins par les chrétiens, jusque sous les murs de Narbonne (1). Il serait possible qu'Eudes, non content de rentrer dans ses états, eût cherché à se venger des violences qui y avaient été commises par les barbares.

La nouvelle du désastre éprouvé par les armes musulmanes en France produisit en Espagne un effet bien différent sur les chrétiens et les musulmans. Les chrétiens des Pyrénées et des provinces septentrionales de l'Espagne crurent voir dans cet événement une marque de la protection du ciel, et ils se hâtèrent de prendre les armes pour assurer leur indépendance (2). Les musulmans, au contraire, que leurs succès précédens avaient enflés d'orgueil, tombèrent dans l'abattement et la tristesse. Ceux d'entre eux qui nourrissaient des sentimens pieux, profitèrent de l'occasion pour s'élever contre la corruption qui s'était introduite dans

(1) Maccary, n° 704, fol. 72 recto. Maccary veut peut-être parler de ce qui eût lieu cinq ans plus tard, lorsque Charles-Martel pénétra en Languedoc.

(2) On lit dans les *Essais historiques sur le Bigorre*, de M. d'Avezac, t. 1, p. 118, qu'un détachement de l'armée musulmane s'étant réfugié dans le Bigorre, les chrétiens du pays, conduits par un prêtre de Tarbes, saint Missolin, prirent les armes et taillèrent les Sarrazins en pièces. Le fait en lui-même n'a rien d'invraisemblable; mais M. d'Avezac a reconnu plus tard que saint Missolin est antérieur de plusieurs siècles aux invasions sarrazines. Voy. Grégoire de Tours, édit. de Ruinart, *de gloria confessorum*, p. 934 et 1402.

les rangs des disciples du prophète. En effet, l'amour du luxe et des plaisirs avait pénétré chez des hommes occupés jusque-là de la gloire de l'islamisme, et chacun ne songeait qu'à satisfaire ses passions.

Le lieutenant d'Abd-alrahman à Cordoue s'était hâté de mander ce malheureux événement au gouverneur d'Afrique et au khalife de Damas. Un nouveau gouverneur fut envoyé d'Afrique avec des renforts. Ce gouverneur se nommait Abd-almalek. Il avait ordre du khalife de ne rien négliger pour venger le sang musulman, si abondamment répandu. Abd-almalek marcha sans s'arrêter, vers les Pyrénées, et voyant ces guerriers, naguères si superbes, en proie à une sombre terreur, il chercha à ranimer leur courage : « Les plus beaux jours qui luisent pour les vrais croyans, leur dit-il, ce sont les jours de combat, les jours consacrés à la guerre sainte : c'est là l'échelle du paradis. Le prophète ne s'appelait-il pas le Fils de l'Épée ? Ne se vantait-il pas d'aspirer au repos, à l'ombre des drapeaux pris sur les ennemis de l'islamisme ? La victoire, la défaite et la mort sont dans les mains de Dieu ; il les distribue comme il lui plaît. Tel qui fut vaincu hier, triomphe aujourd'hui. » Ces paroles ne produisirent pas tout l'effet que les bons musulmans en attendaient.

On a vu que les chrétiens des provinces septentrionales de l'Espagne avaient tous repris les armes. Un auteur arabe parle même d'une expédition partie de France à travers les Pyrénées, et à la suite de laquelle les Français se seraient emparés de Pampelune et de Gironne (1). En effet, les chrétiens du nord de l'Espagne et ceux du midi de la France obéissaient à la même foi; ils s'attribuaient même une origine commune, et ils se rappelaient encore l'époque où une nombreuse colonie, partie des bords de l'Èbre, vint s'établir en Gascogne (2).

Abd-almalek dirigea ses premiers efforts contre la Catalogne, l'Aragon et la Navarre; ensuite il pénétra dans le Languedoc, et mit les villes occupées par les Sarrazins en état de défense. Il ne tarda même pas à reprendre l'offensive. Les invasions des Sarrazins en France n'avaient pas pu se faire sans relâcher tous les liens de la société. Le désordre fut surtout sensible en Septimanie et en Provence. Ces deux provinces, depuis la chute du gouvernement des Goths d'Espagne, se trouvant privées de toute espèce de gouvernement, quelques hommes ambitieux du pays avaient profité des cir-

(1) Comparez l'auteur des *Cartas*, p. CLXV, et *Gallia Christiana*, t. XII, p. 270.

(2) Voy. l'article *Basques*, de M. Walckenaer, dans l'*Encyclopédie des Gens du Monde*, t. III, p. 117.

constances pour se créer des principautés. Sous le titre de comtes et de ducs, ils s'étaient rendus maîtres des villes principales; et ils avaient chacun leurs partisans et leurs intérêts. Pour que l'ordre fût rétabli, il fallait que ces chefs se missent sous la dépendance soit du duc d'Aquitaine, soit de Charles-Martel, et ils redoutaient également l'un et l'autre. Ils firent donc un appel aux Sarrazins de Narbonne, et s'allièrent avec eux. Parmi ces chefs, on remarquait Mauronte, auquel nos vieilles chroniques donnent le titre de duc de Marseille, et dont l'autorité s'étendait sur presque toute la Provence.

Pendant ce tems, Charles-Martel était occupé à faire reconnaître son autorité en Bourgogne et dans le Lyonnais, deux provinces qui ne se trouvaient que tout nouvellement comprises dans la dépendance du royaume d'Austrasie, et où d'ailleurs l'invasion récente des Sarrazins avait introduit les plus grands désordres. Il confia les postes les plus importans du pays à ses *leudes* ou fidèles, et se fit rendre hommage par toutes les personnes notables. Ensuite il marcha contre les Frisons, qui avaient de nouveau pris les armes. Il est à déplorer que la position où se trouvait Charles ne lui permit pas de tourner tous ses efforts contre les Sarrazins. Parvenu par la violence à la place éminente de maire du

palais, et ayant à se défendre à la fois contre les ennemis du dehors et du dedans, il avait été obligé de tout sacrifier pour s'assurer le dévouement de ses soldats. Faute d'autres moyens, il abandonnait à ses guerriers les biens des églises et des monastères, et il s'était aliéné le clergé, alors très-puissant. De plus, il existait une ligne de démarcation entre les habitans d'une partie du midi de la France, Goths ou Romains, et les habitans du nord, Francs ou Bourguignons. Voilà comment Charles rencontra en général si peu de sympathie parmi les populations mêmes qui lui devaient leur délivrance.

En 734, le gouverneur sarrazin de Narbonne, Youssouf, d'accord avec Mauronte, passe le Rhône avec des forces considérables, et s'empare, sans coup férir, d'Arles, où il fait saccager les couvens des Saints-Apôtres et de la Vierge et détruire le tombeau de Saint-Césaire (1). Ensuite il s'avance au cœur de la Provence, et s'empare, après un long siége, de la ville de Fretta, aujourd'hui Saint-Remi. Il se dirige de là vers Avignon. En vain les guerriers de cette ville essayèrent de lui disputer le passage de la Durance; les Sarrazins surmontèrent tous les obstacles (2). Avignon se bornait alors au rocher où

---

(1) *Gallia Christiana*, t. 1, p. 537, 544, 600 et 620.

(2) Voici en quels termes s'exprime la chronique de l'*Abbaye de Moissac* : « Jusseph... Rhodanum fluvium transiit; Arelate civitate

fut bâti plus tard le palais des papes ; c'est le lieu que les auteurs arabes paraissent désigner par le nom de *Roche d'Anyoun*. Une partie de la Provence se trouva en proie aux ravages des barbares, et cette occupation dura près de quatre ans (1).

Eudes étant mort en 735, Charles-Martel accourut en Aquitaine, et se fit rendre hommage par ses deux fils.

Sur ces entrefaites, Abd-almalek, satisfait de la tournure que les affaires des Sarrazins avaient prise en France, était retourné dans les montagnes des Pyrénées pour achever de dompter les habitans, qui

---

pace ingreditur, thesauroque civitatis invadit, et per quatuor annos totam Arelatensem provinciam depopulat. » Voy. le recueil des *Historiens de France*, t. II, p. 655. On lit également dans la continuation de Frédegaire, *ibid.*, t. II, p. 456, ces mots : « Denuo rebellante gente validissima Ismahelitarum, irrumpenteque Rhodanum fluvium, insidiantibus infidelibus hominibus sub dolo et fraude mauronto, Avenionem urbem munitissimam ac montuosam Saraceni ingrediuntur, illisque rebellantibus ea regione vastata. » Le siége de Fretta ne nous est connu que par un roman provençal écrit long-tems après l'événement. Voy. l'*Histoire de Provence*, par Papon, t. I, p. 85. Mais une armée sarrazine a dû stationner auprès de la ville actuelle de Saint-Remy ; car on trouve des monnaies arabes du tems dans le pays. Voy. la *Description de quelques médailles inédites de Massilia*, par M. de Lagoy, Aix, 1834, in-4°, p. 23. A l'égard du combat livré sur les bords de la Durance, on peut citer à l'appui l'inscription latine qu'on lisait jadis dans une chapelle aux environs de Bonpas, et qui était ainsi conçue : « Sepultura nobilium avenionensium, qui occubuerunt in bello contra Saracenos. » Voy. Bouche, *Histoire de Provence*, Aix, 1664, 2 vol. in-fol., t. I, p. 700.

(1) Maccary, n° 704, fol. 72.

continuaient à opposer de la résistance. Mais s'étant laissé surprendre pendant la saison des pluies au milieu des montagnes, il essuya une défaite complète. A cette nouvelle, le khalife donna le gouvernement de l'Espagne à Ocba, et il ne resta à Abdalmalek que le commandement des provinces situées dans le voisinage des Pyrénées.

Les auteurs arabes représentent Ocba comme un homme plein de zèle pour l'islamisme. Ayant eu le choix entre plusieurs provinces, il préféra l'Espagne, uniquement par la facilité que ce gouvernement lui procurerait de se signaler contre les chrétiens. Quand il faisait un prisonnier, il ne manquait jamais de le solliciter de se faire musulman. Sous son gouvernement, les Sarrazins du Languedoc établirent des positions fortifiées dans tous les lieux susceptibles de défense jusqu'aux rives du Rhône (1). Ces positions, appelées par les Arabes *rebath* (2), étaient garnies de troupes, et les musulmans pouvaient observer de là tout ce qui se passait chez les chrétiens.

C'est sans doute à cette époque que les Sarrazins renouvelèrent leurs incursions dans le Dauphiné. Saint-Paul-Trois-Châteaux et Donzère se couvri-

(1) Maccary, n° 704, fol. 63 verso, n° 705, fol. 4 verso, et Ibn-Alcouthya, fol. 61.

(2) رباط.

rent de ruines (1); Valence fut occupée, et toutes les églises voisines de Vienne, sur l'une et l'autre rive du Rhône, qui avaient échappé aux dévastations précédentes, furent réduites en cendres. Les barbares essayèrent même de se venger sur les provinces de Charles-Martel de la défaite que ce grand capitaine leur avait fait essuyer quelques années auparavant. Leurs détachemens, occupant de nouveau Lyon, envahirent la Bourgogne.

Charles-Martel ne pouvait laisser de tels attentats impunis. En 737, se voyant tranquille du côté du nord et de l'Orient, il fit partir pour Lyon une armée commandée par son frère Childebrand, qui l'avait puissamment secondé dans toutes ses guerres. En même tems, il écrivit à Luitprand, roi des Lombards, en Italie, pour réclamer son secours (2). Il paraît que les Sarrazins de Provence, favorisés par Mauronte, s'étaient établis jusque dans les montagnes du Dauphiné et du Piémont, et que, sans le concours d'une armée venue des bords du Pô, il eût été impossible aux chrétiens d'éloigner les Barbares. Childebrand chassa les Sarrazins devant lui, et descendant le Rhône, commença le siége d'Avignon. Cette ville était alors très-forte, et Childebrand fut

(1) *Gallia Christiana*, t. 1, p. 703 et 737.

(2) Paul Diacre, dans le grand recueil de Muratori, t. 1, p. 508.

obligé de recourir aux machines en usage dans ce tems-là. Bientôt Charles lui-même s'avança avec une nouvelle armée. En même tems Luitprand attaqua les Sarrazins du côté de l'Italie (1). La ville d'Avignon fut prise d'assaut, et les Sarrazins qui la défendaient furent passés au fil de l'épée (2). Charles se hâta de traverser le Rhône, et s'avança jusqu'à Narbonne. Celui qui commandait dans cette célèbre cité se nommait, suivant nos vieilles chroniques, Athima. Les passages des Pyrénées étant interceptés par la population chrétienne en armes, l'Espagne et la Septimanie ne communiquaient entre elles que par mer. A la nouvelle du danger qui menaçait Narbonne, Ocba envoya par eau une armée commandée par Amor (3). Cette armée débarqua à quelque distance de la ville, du côté du midi. Aussitôt Char-

(1) L'épitaphe de Luitprand, à Pavie, était en vers latins et renfermait ces mots :

.....Deinceps tremuere feroces
Usque Saraceni, quos dispulit impiger, ipso,
Cum premerent Gallos, Carolo poscente juvari.
Voy. Sigonius, *de Regno Italiæ*, ann. 743.

(2) Voici en quels termes le continuateur de Frédégaire rend compte de la prise d'Avignon : « Carolus urbem aggreditur, muros circumdat in modum Hierico cum strepitu hostium et sonitu tubarum, cùm machinis et restium funibus super muros et ædium mænia irruunt, urbem succendunt, hostes capiunt, interficientes trucidant. » Voy. le recueil des *Historiens des Gaules*, t. II, p. 456.

(3) Isidore de Beja, p. LX.

les marcha à sa rencontre avec une partie de ses forces. L'action eut lieu un dimanche, sur les bords de la rivière de Berre, dans la vallée de Corbière, à quelques lieues de Narbonne. L'armée musulmane était postée sur un lieu élevé, et l'émir qui la commandait, fier du nombre de ses soldats, avait négligé de prendre aucune précaution. Charles ne lui laissa pas le tems de se reconnaître, et l'attaqua avec la plus grande impétuosité. La défaite des Sarrazins fut complète; leur chef lui-même resta parmi les morts. En vain ceux qui avaient échappé au carnage essayèrent de regagner leurs vaisseaux à travers les étangs qui avoisinent la cité. Les Francs, montant sur des barques, les poursuivirent à coup de traits, et bien peu parvinrent à se sauver dans la ville (1).

Malgré ce brillant succès, la garnison de Narbonne continua à se défendre, et Charles, dont le caractère ne s'accommodait pas des lenteurs d'un siége, qui d'ailleurs était appelé d'un autre côté par le caractère indomptable des Frisons et des Saxons qu'il avait si souvent vaincus, renonça à prendre une ville dont tout concourait alors à rendre l'accès difficile. Mais en s'éloignant, il résolut de désarmer la population chrétienne du pays dont les disposi-

(1) Comparez la continuation de Frédegaire, tom. II du recueil des *Historiens de France*, p. 456, la chronique de Moissac, *ibid.*, p. 656, et Maccary, manuscrits arabes, n° 704, fol. 72, recto.

tions lui étaient suspectes, et de mettre les Sarrazins dans l'impossibilité de s'établir d'une manière solide ailleurs qu'à Narbonne. Il fit raser les fortifications de Béziers, d'Agde et d'autres cités considérables. Nîmes, chose déplorable, Nîmes vit ses magnifiques portes renversées, et une partie de son amphithéâtre qui, par ses dimensions et sa solidité, aurait pu servir de boulevart aux barbares, livrée aux flammes. Le même traitement fut fait à Maguelone, ville qui, à une époque où Montpellier n'existait pas encore, présentait un aspect imposant, et qui d'ailleurs, par la commodité de son port, offrait un lieu de retraite aux navires sarrazins venus d'Espagne et d'Afrique. Telle était la défiance de Charles, qu'il emmena avec lui, outre un grand nombre de prisonniers sarrazins, plusieurs otages choisis parmi les chrétiens du pays (1).

Il est certain que l'autorité de Charles fut vue de très mauvais œil, dans le midi de la France. Les populations qui se glorifiaient d'avoir conservé une partie des institutions et de la civilisation romaines, regardaient comme des barbares les

(1) Comparez le chroniqueur de Moissac et le continuateur de Frédegaire. L'histoire se tait au sujet de Carcassonne. Il est probable que cette ville, alors bâtie au haut du rocher où se voit encore la cathédrale et défendue par le cours de l'Aude, ne tarda pas à retomber au pouvoir des chrétiens.

hommes du nord, encore empreints de la rudesse germanique. Le clergé surtout, tant dans le nord que dans le midi, ne pardonnait pas à Charles la manière arbitraire dont il disposait des biens ecclésiastiques. Les Sarrazins, dans leurs invasions, avaient dévasté la plupart des églises et des couvens, et avaient aliéné les biens affectés à ces établissemens. Charles, en chassant les Sarrazins, ne rétablit pas le clergé dans ses possessions; mais il distribua les terres et les maisons à ses hommes d'armes. Au grand scandale des personnes pieuses, la plupart des siéges épiscopaux et des monastères restèrent vacans, faute de moyens d'entretien. L'histoire fait mention de Wilicarius, évêque de Vienne, qui, après l'expulsion des Sarrazins, essaya de reprendre possession de son siége. Mais, trouvant tous les biens des églises au pouvoir des laïques, il se retira dans le Valais, où on le nomma abbé du monastère de Saint-Maurice (1). Ces abus ne furent réformés que peu à peu et quelques années après, sous Pépin et sous Charlemagne.

Dans un autre tems, le clergé, menacé dans son existence, aurait fait un appel au zèle des fidèles; mais à en juger par le peu de témoignages qui nous restent de cette époque reculée, les ecclé-

---

(2) Charvet, *Histoire de la sainte église de Vienne*, p. 147.

siastiques en général se bornèrent à représenter les fléaux sous lesquels la chrétienté gémissait, comme une juste punition de Dieu, pour la corruption des hommes, et à exhorter les pécheurs à revenir au sentier de la vertu (1). Il y eut pourtant des ecclésiastiques qui, entraînés par leur humeur belliqueuse, s'attachèrent à la personne de Charles, et l'accompagnèrent dans ses guerres contre les ennemis de la foi. Tel fut Hainmarus, évêque d'Auxerre, dont les vastes propriétés s'étendaient sur une grande partie de la Bourgogne, et qui, dédaignant de s'assujétir au service des autels, laissa à un autre l'administration de son diocèse, et alla signaler la vigueur de son bras du côté des Pyrénées (2).

Après le départ de Charles, Mauronte qui avait pris la fuite, se montra de nouveau en Provence, et renoua ses relations avec les Sarrazins. Charles l'ayant appris, résolut de purger tout-à-fait cette contrée des germes de troubles qui la désolaient depuis si long-tems. En 739, il reparut dans le

---

(1) Voy. la *Lettre de saint Boniface*, archevêque de Mayenee, à Ethelbaldus, roi de Mercie, en Angleterre, vers l'an 745, recueil de Ferrarius, 1605, in-4°, p. 76. Voy. aussi différens passages des capitulaires de Charlemagne, édition de Baluze, t. I, p. 413, 526, 1056 et 1227.

(2) *Gallia Christiana*, t. XII, p. 270.

pays avec son frère Childebrand. Mauronte fut chassé de toutes les positions qu'il occupait. Les côtes de la mer où les hommes turbulens auraient pu se cacher, furent visitées avec le plus grand soin. Charles fit occuper Marseille par une partie de ses troupes, et les Sarrazins de Narbonne n'osèrent plus s'avancer au-delà du Rhône (1).

On manque de renseignemens certains sur la manière dont les Sarrazins s'étaient conduits dans l'intérieur de la Provence. Il est probable que, par considération pour Mauronte, qui les avait appelés et qui aspirait à être maître du pays, ils ne se livrèrent pas aux mêmes violences qu'en d'autres contrées (2).

Malheureusement, il se forma alors pour la Provence et le Languedoc une autre source de calamités, qui, pendant plusieurs siècles, ne laissèrent presque pas de repos aux côtes du midi de la France. Nous voulons parler des descentes que les Sarrazins d'Espagne et d'Afrique commencèrent à faire par mer.

---

(1) Continuation de Frédegaire, recueil des *Historiens des Gaules*, t. II, p. 457.

(2) Les détails qu'on lit dans la vie de saint Porcaire, et qui sont relatifs aux dévastations commises par les Sarrazins dans l'intérieur de la Provence, nous paraissent devoir se rapporter à l'occupation du pays par les barbares, postérieurement à l'an 889. Voy. le recueil des *Bollandistes*, 12 août, p. 737. Il en est de même des autres récits du même genre. Il sera question plus tard de ces mêmes récits.

Les Arabes, à l'époque de leur plus grand enthousiasme guerrier, n'avaient pas songé à profiter de la voie que leur offrait la mer, pour aller porter la guerre chez les ennemis de leur foi. De tout tems les nomades de l'Arabie ont eu de l'éloignement pour l'élément humide. Habitués à la vie indépendante du désert, ils croiraient faire outrage à leur liberté, s'ils consentaient à s'enfermer dans un frêle bâtiment. Aussi, toutes les tentatives qui, dans l'antiquité, furent faites pour établir des flottes sur la mer Rouge et le golfe Persique, furent-elles l'ouvrage des Phéniciens et d'autres peuples étrangers. Cette répugnance pour la mer était partagée par Mahomet, et telle est encore la manière de voir de beaucoup de ses disciples. Les musulmans, façonnés en général à l'esprit de fatalisme, ne peuvent voir sans pitié les mouvemens continuels que se donnent certains hommes pour accroître leur fortune ou pour satisfaire leur curiosité; et quelques docteurs sont allés jusqu'à dire que, dès l'instant qu'un homme s'est décidé plusieurs fois à se mettre en mer, il peut être considéré comme étant privé de son bon sens, et comme n'étant plus recevable à faire admettre son témoignage en justice (1).

---

(1) Voy. nos *Extraits d'auteurs arabes relatifs aux guerres des Croisades*, Paris, 1829, p. 370 et 476.

Cependant quand les Arabes eurent conquis la Syrie, l'Égypte et l'Afrique, et que l'étendard des nomades flotta dans les ports de Tyr, de Sidon, d'Alexandrie et de Carthage, ils eurent une marine à leur disposition; et il était naturel que les renégats et les aventuriers de tous les pays leur donnassent l'idée de se livrer à des expéditions maritimes. Dès l'année 648, quinze ans après la mort du prophète, le gouverneur de Syrie, Moavia, fit faire une descente dans l'île de Chypre. Une autre expédition fut faite, en 669, dans l'île de Sicile; et depuis ce moment les provinces maritimes de l'empire grec, sans excepter Constantinople, dans les guerres des empereurs avec les musulmans, eurent autant à souffrir des attaques faites par mer que des attaques faites par terre.

Dans l'origine les navires sarrazins furent montés en général par des renégats et des aventuriers de toutes les religions. Mais bientôt les musulmans prirent part à ces expéditions, sources inépuisables de richesses; et comme la plupart d'entre eux, tout en faisant du butin, croyaient faire une action agréable à Dieu, plus l'entreprise leur présentait de danger, plus elle leur parut méritoire. On a vu que le prophète n'avait jamais songé à ce moyen d'étendre sa religion. Néanmoins les personnes pieuses qui avaient besoin d'être excitées, ne tardèrent pas à pouvoir

invoquer en faveur de leur zèle nouveau plusieurs témoignages propres à redoubler leur enthousiasme. On commença à raconter que le prophète s'étant un jour endormi dans la maison d'un de ses compagnons d'armes, avait vu dans son sommeil quelques-uns des siens faisant des courses sur mer pour le triomphe de l'islamisme, et que, dans la joie qu'il eut de les voir entourés de captifs, il s'éveilla en sursaut, célébrant la gloire d'une telle entreprise. Aussi quelques années après, lorsque Moavia fit son expédition contre l'île de Chypre, Omm-Heram, veuve de ce compagnon du prophète, voulut avoir part aux mérites d'une tentative si sainte; et comme Omm-Heram mourut dans le cours de l'expédition, les musulmans lui élevèrent un tombeau, où dans la suite ils allaient implorer la miséricorde de Dieu, lorsque la terre manquait d'eau.

On rapportait encore qu'en 716, lorsque la grande flotte qui alla assiéger Constantinople partit d'Alexandrie, un des fils du khalife Omar, qui se trouvait alors dans le port, demanda à l'amiral ce qu'il pensait des péchés dont la plupart des hommes de l'équipage devaient avoir l'ame chargée; l'amiral ayant répondu qu'à l'exemple de chacun de nous, ils devaient avoir leurs péchés pendus au cou: « Non pas pour ces hommes-ci, s'écria le fils d'Omar; j'en

jure par celui qui tient mon ame dans ses mains, ils ont laissé leurs péchés sur le rivage. »

D'après le récit des docteurs musulmans, Mahomet aurait dit que la guerre sacrée faite par mer a dix fois plus de mérite que la guerre faite par terre, et que ceux qui devaient venir après lui étant privés de la faveur de combattre sous ses yeux, jouiraient des mêmes avantages s'ils se livraient aux expéditions maritimes. Mahomet aurait encore dit que le musulman qui meurt en combattant sur terre éprouve l'effet d'une piqûre de fourmi, tandis que celui qui meurt sur mer reçoit la même sensation que l'homme à qui, au moment d'une soif ardente, on présente de l'eau fraîche mêlée avec du miel. C'est par une suite de la même idée qu'on fait dire à Ayescha, femme chérie du prophète, que, si elle avait été homme, elle se serait vouée à la guerre sacrée sur mer (1).

Les premières expéditions maritimes faites par les musulmans partirent des ports de Syrie et d'Égypte, et furent surtout dirigées contre les provinces de

(1) Pour tous les détails qu'on vient de lire, voyez le traité arabe destiné à exciter les musulmans à faire la guerre aux peuples d'une autre religion que la leur, et intitulé : *les Routes de l'empressement vers les rendez-vous des Amans, et le Guide de la Passion vers le séjour de la Paix*. Cet ouvrage a été imprimé au Caire, l'an 1242 de l'hégire (1826 de J.-C.). Voy. la notice que nous en avons donnée, dans le *Nouveau Journal Asiatique*, t. VIII, p. 337, et t. IX, p. 189.

l'empire grec, presque en guerre continuelle avec les khalifes. Lorsque la ville de Carthage tomba au pouvoir des Arabes, il ne paraît pas que les vainqueurs songeassent d'abord aux avantages que leur offrait cette fameuse cité pour se rendre maîtres du bassin de la mer Méditerranée. Ils y songeaient si peu que leur chef, voulant bâtir une ville qui leur servît d'asile au besoin, choisit l'emplacement de Cayroan, à plusieurs journées de la côte (1). Moussa, gouverneur d'Afrique, à l'époque où il envahit l'Espagne, n'avait à sa disposition que quatre navires, et il fallut que ces navires allassent et revinssent plusieurs fois pour transporter l'armée musulmane d'un côté du détroit de Gibraltar à l'autre (2). Mais Moussa comprit tout de suite la nécessité d'avoir une flotte à ses ordres pour maintenir les communications libres entre la Péninsule et les rivages africains; aussi il se hâta de faire construire des vaisseaux dans tous les ports de son vaste gouvernement. Depuis Barcelonne jusqu'à Cadix, les côtes espagnoles offraient plusieurs ports excellens. Il en était de même des bords africains, depuis le détroit de Gibraltar jusqu'à Tripoli de Barbarie. En 736, un gouverneur d'Afrique fit construire à Tunis un

(1) *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi*, t. II, p. 157.

(2) Ibn-Alcouthya, fol. 52 verso.

arsenal formidable. C'est alors que Carthage vit disparaître son antique renommée devant la nouvelle cité.

En Espagne, il y avait un émir chargé spécialement de la direction des flottes. Cet émir portait le titre d'*émir-alma*, ou d'émir de l'eau. C'est probablement de là qu'est venu notre mot *amiral* (1).

Les auteurs arabes font mention d'une expédition envoyée par Moussa dans l'île de Sardaigne, dès l'année 712. Les auteurs chrétiens parlent d'une descente faite deux ans auparavant dans l'île de Corse (2). Ces deux îles, ainsi que celle de Sicile, avaient long-tems dépendu des empereurs de Constantinople; mais à mesure que la puissance de ces princes s'affaiblit, des pays aussi éloignés du siége de l'empire se trouvèrent abandonnés à leurs propres forces; aussi les flottes sarrazines, pour qui ces îles étaient un lieu de relâche commode, durent n'y rencontrer qu'une faible résistance. Les barbares se bornèrent d'abord à piller les églises et les maisons des riches. Ces moyens commençant à s'épuiser, ils firent des courses dans l'intérieur,

(1) Novayry, manuscrits arabes de la Bibliothèque royale, ancien fonds, n° 702; fol. 10 verso.

(2) Un auteur corse du quinzième siècle a prétendu que les Sarrazins étaient entrés dans l'île de Corse dès le tems de Mahomet, et qu'ils occupèrent l'île sans interruption jusqu'à Charlemagne. Ce récit est controuvé.

massacrant les hommes qui résistaient, et emmenant les femmes et les enfans en esclavage.

La première descente que les Sarrazins firent sur les côtes de France eut lieu dans l'île de Lerins, aux environs d'Antibes ; mais on est incertain sur l'année où cette descente eut lieu. Les auteurs varient depuis l'an 728 jusqu'en 739. Voici de quelle manière ce malheureux événement est raconté.

L'île de Lerins était alors célèbre dans toute la chrétienté par son couvent de moines, qui ne cessait pas de fournir à l'Église des docteurs, des évêques et des martyrs. En ce moment, le couvent était sous la conduite de saint Porcaire, et l'on y comptait cinq cents moines venus de la France, de l'Italie et des autres contrées de l'Europe, non compris un certain nombre d'enfans qui venaient s'y former à la culture des lettres. Aux approches des pirates, saint Porcaire fit embarquer les enfans et les plus jeunes des religieux pour l'Italie. Quant au reste des moines, le saint, qui n'avait peut-être ni le tems ni les moyens de les conduire ailleurs, les assembla et les exhorta à attendre les Sarrazins, se résignant d'avance au sort que ces barbares voudraient leur réserver ; tous consentirent à rester, excepté un seul, qui alla se cacher dans une grotte. Les Sarrazins, en arrivant, se mirent à parcourir l'île, croyant y trouver de grandes richesses. Comme

ils ne rencontrèrent que de vils habits et d'autres objets de peu de valeurs, ils déchargèrent leur fureur sur les moines, qu'il accablèrent de coups. En même tems ils se mirent à briser les croix, renversèrent les autels et détruisirent les édifices. Ne pouvant tirer aucun parti des vieux religieux, ils voulurent au moins emmener les jeunes; et, pour les forcer à embrasser l'islamisme, ils se livrèrent devant eux à l'égard des vieux à tout ce que la violence peut suggérer; mais leurs menaces comme leurs promesses furent inutiles; jeunes et vieux, tous restèrent fidèles à leur religion. Alors les barbares les mirent à mort, et ne laissèrent en vie que les quatre plus jeunes et les mieux faits, qu'ils embarquèrent sur leurs navires. Heureusement le vaisseau sur lequel les moines étaient montés aborda sur la côte voisine, au port d'Aguay (1), et les quatre religieux profitèrent de l'occasion pour se sauver dans les bois, d'où retournant dans l'île de Lerins, ils rétablirent le couvent (2).

Charles-Martel étant mort en 741, son fils Pepin-le-Bref, qui lui succéda dans le poste de maire du palais, consacra les premières années de sa puis-

---

(1) *Portus Agathonis.*

(2) La fête de saint Porcaire et de ses compagnons est célébrée au 12 août. Voy. le recueil des *Bollandistes*. Voy. aussi la *Vie de saint Honorat*, en vers provençaux, par le troubadour Raimond Féraud.

sance à faire reconnaître son autorité, tant dans l'Aquitaine, possédée par les enfans d'Eudes, que dans la France septentrionale et les provinces situées au-delà du Rhin. Les Sarrazins auraient pu profiter d'une aussi belle occasion pour renouveler leurs funestes tentatives contre les provinces méridionales de la France; mais il survint parmi eux des divisions qui les mirent pour long-tems hors d'état de rien entreprendre.

On a vu que dans le principe les armées des conquérans s'étaient formées des élémens les plus hétérogènes. Chaque détachement avait son langage particulier, ses croyances, ses intérêts. La discorde ne tarda pas à éclater entre les Arabes et les Berbers. Les Berbers prétendaient avoir contribué autant que les autres aux conquêtes précédentes, et ils se plaignaient de n'avoir pas été traités aussi bien.

Les Arabes eux-mêmes ne s'entendaient pas entre eux. On sait que de tout tems les nomades ont mis une grande importance à connaître la race et la tribu à laquelle ils appartiennent. C'est ce qui fait que, dans leurs chroniques nationales, le nom de chaque individu est accompagné de celui de son père et du nom de la tribu à laquelle il doit son origine. Les Arabes admettent parmi eux deux races bien distinctes, l'une descendant de Yactan ou

Kahtan, petit-fils de Sem, fils de Noé, et l'autre d'Ismaël, fils d'Abraham. Les Kahtanites, pour se distinguer des autres, reçurent le titre d'*Ariba* ou d'*Arabes* par excellence. Ils occupaient jadis l'est et le sud-ouest de l'Arabie, particulièrement le Yémen ou Arabie-Heureuse, d'où ils furent encore surnommés *Yemenis*. Les Ismaélites, descendant d'Ismaël par ses rejetons Cayssy et Modhar, furent désignés par les titres de *Cayssys* et de *Modharys*. Ils s'étaient établis de préférence dans le Hedjaz, auprès de la Mecque et de Médine, et ils rappelaient avec orgueil l'honneur qu'ils avaient eu de compter Mahomet dans leurs rangs. De tout tems un vif sentiment de jalousie exista entre les deux races, et l'esprit de faction, après avoir ensanglanté l'Arabie, l'Égypte, la Syrie, pénétra jusqu'en Espagne et en France.

Tout-à-coup les conquérans coururent aux armes, et Arabes et Berbers, Cayssys et Yemenys, chaque faction se décida pour le parti qui convenait le mieux à ses intérêts. Le signal de cette vaste conflagration partit de l'Afrique. Dans les premiers tems de la conquête, les généraux arabes voulant attirer les populations, s'étaient relâchés de leur sévérité envers les hommes qui se soumettaient volontairement. Non seulement ils avaient laissé les Berbers libres de professer leur religion, mais ils avaient

réduit l'impôt que ceux-ci étaient obligés de payer; ils les avaient même quelquefois exemptés de toute charge, se contentant d'enrôler les hommes en état de porter les armes. A l'époque dont il est question ici, c'est-à-dire en 737, le gouverneur d'Afrique, pensant qu'il était tems de faire disparaître toutes ces distinctions, annonça l'intention de suivre dans toute leur rigueur les leçons laissées par le prophète, et voulut obliger les Berbers à acquitter le droit établi par la loi (1). Or, ce droit consistait à payer deux et demi pour cent pour les biens meubles, tels que le bétail et l'argent, seule richesse qui puisse exister chez les nomades (2). Les Berbers, habitués à toute l'indépendance du désert, traitèrent ce droit de tyrannique, et prirent les armes pour s'en affranchir. On les vit accourir du fond des déserts situés au midi de l'Atlas, nus jusqu'à la ceinture, et montés sur leurs chevaux, petits de taille, mais très-légers à la course, montrant la plus grande valeur pour la défense de leur liberté.

(1) Noyayry, n° 702, fol. 11 verso.

(2) De tout tems les nomades se sont refusés à toute espèce d'impôts; il fallut toute l'adresse de Mahomet pour y soumettre les Arabes bédouins, et ceux-ci s'en affranchirent dans la suite. Comparez Gagnier, *Vie de Mahomet*, t. III, p. 119; les *Annales d'Aboulfeda*, tom. I, p. 214, et Burckhardt, *Voyage en Arabie*, traduction française, t. II, p. 26 et 296.

Les Berbers ne pouvant être domptés, le gouverneur de l'Espagne, Ocba, traversa le détroit pour aider à les ramener à l'obéissance, et cette retraite ne contribua pas peu à faciliter les succès de Charles-Martel dans le midi de la France. Ocba étant mort, son prédécesseur Abd-almalek le remplaça.

Cependant les efforts des Berbers n'avaient pu être réprimés, et une partie des troupes arabes, battues sur tous les points, avaient été obligées de chercher un refuge en Espagne. A cette nouvelle, les Arabes et les Berbers établis dans la Péninsule et en France, et qui, en récompense de leurs exploits, avaient reçu des terres considérables, craignirent que l'arrivée de ces nouveaux venus n'occasionât un second partage des terres. Aussitôt ils coururent aux armes et se disposèrent à repousser par la force les Arabes d'Afrique. Un seul fait donnera une idée de l'acharnement qui régnait parmi les conquérans. Le gouverneur Abd-almalek étant tombé au pouvoir du parti opposé, fut attaché à un gibet sur le pont de Cordoue, et sa tête fut exposée entre un cochon et un chien. Le commandant de Narbonne, Abd-alrahman, s'était déclaré pour Abd-almalek. Impatient de venger sa mort, il prit avec lui toutes les troupes dont il pouvait disposer, et se rendit à marches forcées en Andalousie. L'ac-

tion eut lieu aux environs de Cordoue. L'armée d'Abd-alrahman se montait, dit-on, à cent mille hommes. Au plus fort du combat, Abd-alrahman, qui était un très-habile tireur, lança un trait au général ennemi, et le tua. Après cet exploit, il rentra dans Narbonne (1).

Les khalifes de Damas étaient hors d'état de rétablir l'ordre à une distance si éloignée. Des partis rivaux se formaient dans les provinces orientales de l'empire, et les nombreuses armées envoyées du côté de l'Occident avaient fini par épuiser les khalifes eux-mêmes (2).

Ces guerres cruelles, malgré l'inaction de Pepin, ne restèrent pas sans influence sur le sort de la Septimanie. Les Sarrazins de Narbonne avaient repris possession de Nîmes et des villes voisines; mais ces villes finirent par se dégarnir presque de troupes, et les commandans furent obligés de s'en remettre sur beaucoup de points aux chrétiens du pays. Les Goths, qui formaient encore la partie principale de la population, recouvrèrent une partie de leur ancien crédit. C'est alors qu'on voit les villes du Languedoc, telles que Béziers, Nîmes,

(1) Ibn-Alcouthya, fol. 7 verso.

(2) Voy. les annales d'Aboulfeda, en arabe et en latin, Copenhague, 1789, t. 1, p. 468 et suiv.

Maguelone, bien que soumises au pouvoir des Sarrazins, avoir leur comte particulier et une administration qui leur était propre (1).

Un changement analogue eut lieu chez les chrétiens des Astúries, de la Navarre et des autres provinces septentrionales de l'Espagne. Ces hommes généreux commencèrent à combiner leurs efforts, et jouirent enfin de quelque indépendance. En 747, un émir appelé Youssouf étant parvenu, non sans peine, à se mettre à la tête du gouvernement de l'Espagne, il fit partir son fils Abd-alrahman pour les Pyrénées, afin de soumettre les populations chrétiennes en armes; mais les chrétiens résistèrent avec succès.

Les communications entre les Sarrazins de Narbonne et le siége du gouvernement étant interceptées, la Septimanie ne pouvait tarder à secouer le joug musulman. Ce pays était également convoité par le fils d'Eudes, Vaifre, duc d'Aquitaine, et par Pepin. En 751, Vaifre fit une incursion du côté de Narbonne. Mais tel était l'ascendant que prenait chaque jour Pepin, que lui seul pouvait offrir aux habitans quelque garantie de repos et de prospérité. Il venait de se faire accorder par le pape le

---

(1) Voy. l'*Histoire du Languedoc*, par dom Vaissette, et l'*Histoire de Nîmes*, par Menard. Il sera question de ces mêmes faits plus tard.

titre de roi, et ce titre que Charles-Martel, malgré ses victoires, n'avait osé s'arroger, le relevait encore aux yeux des peuples.

En 752 Pepin se rendit avec une armée en Languedoc, et un seigneur goth, appelé Ansemundus, lui livra les villes de Nîmes, Agde, Maguelone et Béziers (1). Tous les efforts de Pepin purent alors se diriger contre Narbonne; et comme cette ville était en état d'opposer une longue résistance, il se contenta de laisser quelques troupes, commandées par Ansemundus, pour en faire le blocus. Une circonstance qui ralentit beaucoup les progrès des troupes françaises, ce fut d'une part la mort d'Ansemundus qui se laissa surprendre par les Sarrazins dans une embuscade, de l'autre une horrible famine qui désola le midi de la France et l'Espagne. La disette des vivres devint telle, que les mouvemens des armées en furent suspendus (2).

Sur ces entrefaites les khalifes ommiades, qui, ainsi qu'on l'a vu, résidaient à Damas, furent renversés, et firent place à une famille rivale qui descendait d'Abbas, oncle du prophète. Les nouveaux khalifes ne tardèrent pas à s'établir à Bagdad, sur

(1) Chronique de Moissac dans le recueil des *Historiens de France*, t. v, p. 68.

(2) Comparez la chronique de Moissac, dans le recueil de dom Bouquet, et Ibn-Alcouthya, fol. 75.

les bords du Tigre ; ce sont eux qui portèrent la gloire du nom musulman au plus haut degré. Quant à la dynastie vaincue, elle fut proscrite, et disparut au milieu des supplices. Un seul rejeton de cette famille, qui avait tant contribué à étendre les conquêtes de l'islamisme, échappa aux recherches des bourreaux. Refugié en Afrique, il resta quelque tems caché parmi les tribus berbères. Apprenant ensuite les désordres qui avaient lieu en Espagne, il se mit en relation avec quelques émirs; bientôt même, il débarqua sur les côtes de Malaga, et les enfans des conquérans, établis la plupart en Andalousie, le reçurent comme un libérateur. On était alors en 755. Le prince s'appelait Abd-alrahman, ce qui signifie en arabe le *serviteur du miséricordieux* (1). En effet, tel était alors l'esprit qui dominait chez les musulmans, que leur nom renfermait le plus souvent un sens pieux, par exemple, Abd-allah ou serviteur de Dieu, etc.

Abd-alrahman et ses descendans, étaient destinés à donner le plus grand éclat à la domination mahométane en Espagne. C'est sous eux que se forma la

---

(1) Abd-alrahman avait pour père un prince ommiade, appelé *Moavia*, et d'après l'usage des arabes on l'appelait quelquefois *fils de Moavia*, Ebn-Moavia, d'où nos vieux chroniqueurs ont fait par corruption *Benemaugius*.

civilisation maure, dont il reste encore des monumens si imposans; jusque-là, les conquérans avaient été trop occupés de leurs croyances fanatiques ou de leurs guerres intestines, pour rien édifier de grand. Mais Abd-alrahman et ses enfans devaient avoir long-tems à combattre en Espagne l'esprit de faction irrité par la différence des races et la diversité des intérêts. D'ailleurs tous les pays musulmans, sans excepter l'Afrique jusqu'à l'Océan atlantique, s'étaient soumis sans résistance à la révolution qui venait de s'opérer dans les provinces orientales de l'empire. Abd-alrahman, bien qu'investi d'une autorité indépendante, qui comprenait le spirituel aussi bien que le temporel, se trouva réduit à une partie de l'Espagne; voilà sans doute ce qui l'empêcha de s'arroger le titre de khalife, et qui jusqu'au commencement du dixième siècle engagea ses successeurs à se contenter du simple titre d'émir (1). La capitale de ces princes était Cordoue, qui ne tarda pas à devenir le centre des lumières et des arts.

Dès qu'Abd-alrahman vit son autorité un peu raffermie, il songea à la ville de Narbonne qui

---

(1) C'est à tort qu'Assemani, trompé par des écrivains arabes modernes, a soutenu le contraire. Voy. le recueil intitulé *Italicæ Historiæ scriptores*, Rome, 1752, t. III, p. 135 et suiv.

était vivement pressée par les soldats de Pepin. Un corps considérable de troupes, commandé par un chef nommé Soleyman, s'avança vers les Pyrénées, pour porter secours à la place. Mais les Sarrazins furent surpris au milieu des montagnes et taillés en pièces.

Enfin, les chrétiens de Narbonne qui formaient la masse de la population, et qui avaient beaucoup à souffrir du blocus, prirent la résolution de s'affranchir du joug qui pesait sur eux. On ignore les détails de cet événement (1). On sait seulement qu'ils entrèrent secrètement en négociation avec Pepin, et qu'ils obtinrent de lui la promesse qu'on les laisserait libres de se gouverner d'après leurs lois gothes. Alors ils profitèrent d'un moment où les soldats sarrazins n'étaient pas sur leurs gardes, et les massacrèrent; en même tems ils ouvrirent les portes de la ville aux Français (2). On était alors en 759. Dès ce moment, le royaume fut en-

(1) De longs détails à ce sujet existent, il est vrai, dans le roman de Philomène, publié à Florence, par M. Ciampi, en 1823, sous le titre de *Gesta Caroli Magni ad Carcassonam et Narbonam*. L'auteur prétend écrire par ordre de Charlemagne; mais cet ouvrage, rédigé originairement en provençal, et où l'auteur place sous Charlemagne des événemens qui avaient eu lieu sous son père Pepin et sous Charles-Martel, a été composé au plutôt dans le douzième siècle et ne mérite aucune foi.

(2) Recueil de dom Bouquet, t. v, p. 69 et 335.

tièrement purgé de la présence des barbares, et Pepin laissa des troupes considérables dans le pays, pour en défendre l'accès (1).

---

(1) Voy. dom Bouquet, t. v, p. 6. Si on en croyait certains auteurs, il serait resté quelques partis de Sarrazins dans le Dauphiné, le comté de Nice et dans la chaîne des Alpes; et ces partis se seraient maintenus en silence pendant les règnes de Pepin et de Charlemagne. Il est fait mention dans divers ouvrages relatifs au Dauphiné de l'occupation de Grenoble et des pays voisins par les Sarrazins. D'un autre côté, un historien de l'abbaye de Lerins (Vincent Barral, part. Ire, p. 132) suppose les Sarrazins établis à Nice, et les fait chasser du pays par Charlemagne, aidé par son prétendu neveu, appelé Siagrius. Voy. le *Gallia Christiana*, t. III, p. 1275. C'est ce qui a fait croire à quelques auteurs que les Sarrazins n'ont jamais été entièrement chassés du Dauphiné, depuis Charles-Martel jusqu'au commencement du dixième siècle, époque où de nouveaux barbares, maîtres des côtes de Provence, s'avancèrent jusqu'en Piémont et en Suisse. Cette opinion, mise d'abord en avant par certains auteurs de romans de chevalerie, qui voulaient accumuler sous le règne de Charlemagne les principaux événemens de notre histoire, a été accueillie par les anciennes familles dont la fortune remonte à la part glorieuse que leurs ancêtres prirent aux guerres faites aux barbares, et qui étaient flattées de pouvoir faire remonter aussi loin la date de leur origine. Voy. l'*Histoire généalogique des pairs de France*, par M. de Courcelles, aux articles *d'Agoult, Clermont-Tonnerre*, etc. Mais cette opinion ne repose sur aucun témoignage contemporain, et l'on ne peut pas croire que si elle avait eu quelque fondement, des princes tels que Charlemagne et ses enfans eussent négligé de purger le cœur de leurs états de la présence des infidèles, eux qui allaient les attaquer dans leur propre pays.

DEUXIÈME PARTIE.

DEUXIEME PARTIE.

INVASIONS DES SARRAZINS EN FRANCE, DEPUIS LEUR EXPULSION DE NARBONNE JUSQU'A LEUR ÉTABLISSEMENT EN PROVENCE, EN 889.

L'époque que nous allons parcourir offre un caractère tout différent de celle qui précède. On a vu que les Sarrazins, en pénétrant en France, avaient non seulement l'intention de la conquérir et d'y faire fleurir l'islamisme, mais que leur projet était de subjuguer tout le reste de l'Europe, et de faire de cette partie du monde qui, sous les Romains, avait menacé d'envahir l'Univers, une simple province du nouvel empire. Il ne faut pas oublier que les chefs de l'armée conquérante étaient en général originaires de l'Arabie, de la Syrie et de la Mésopotamie; le centre de leur religion et celui de leur puissance était en Orient; et leurs pensées ainsi que leurs souvenirs devaient les ramener vers les mêmes lieux. Aucune difficulté n'arrêtait des hommes qui avaient pris part à des conquêtes sans exemple. Plus une contrée était vaste et peuplée, plus ils y voyaient des chances de gloire et de mérite aux yeux de Dieu.

Le tableau change avec l'époque que nous allons retracer. Le nouveau dominateur de l'Espagne avait vu sa famille renversée du trône en Syrie, et périr de mort violente. Retiré en Espagne, il n'apercevait en général que des ennemis dans l'Afrique et les autres parties de l'empire, qui avaient si largement contribué aux succès précédens. La Péninsule, d'ailleurs, par la situation où elle se trouvait, était loin de pouvoir fournir les moyens de se livrer à des entreprises hardies. A la suite des guerres intestines qui la désolaient depuis si long-tems, l'esprit de faction ne cessait de faire des progrès, et les chrétiens des provinces septentrionales de l'Espagne avaient profité du désordre pour prendre une attitude menaçante; enfin, le souvenir des échecs précédens était présent à tous les esprits.

D'un autre côté, la France, objet immédiat de ces invasions, acquérait chaque jour plus d'ascendant. Sous Pepin et Charlemagne, toute cette vaste contrée obéissait à un même chef; et l'avantage qu'elle avait de pouvoir, au besoin, appeler à son secours les guerriers de l'Allemagne, de la Belgique et de l'Italie, la mettait à l'abri de toute agression. Aussi, ce ne furent pas en général les Sarrazins d'Espagne qui attaquèrent les chrétiens de France; ce furent plutôt les chrétiens de France qui attaquèrent les Sarrazins d'Espagne. Pepin et Charlema-

gne se mettant en relation avec les chrétiens de la Catalogne, de l'Aragon et de la Navarre, les habituèrent peu à peu à recourir à leur haut patronage; en même tems, ils favorisèrent de tous leurs moyens les tentatives des émirs sarrazins et des gouverneurs de provinces, qui voulaient se rendre indépendans du souverain de Cordoue. Bientôt même, Charlemagne et ses enfans entrèrent à main armée en Espagne, et pendant long-tems les provinces voisines de l'Èbre furent une dépendance de la France. Plus tard, lorsque les chrétiens du nord de la péninsule s'occupèrent de reconquérir le pays de leurs pères, les guerriers du midi de la France, dont la plupart se vantaient d'avoir la même origine qu'eux, accoururent pour les seconder.

Chose remarquable, et qui montre de quoi sont capables les passions humaines! L'émir de Cordoue et les khalifes d'orient étaient plus occupés de se nuire entre eux que de faire de nouvelles conquêtes sur les chrétiens d'Europe; tandis que les princes de Cordoue s'unissaient d'intérêt avec les empereurs de Constantinople, presque toujours en guerre avec les mahométans de la Syrie, de la Perse et de l'Égypte, les khalifes d'orient firent alliance avec les princes français. A cette époque, comme dès l'origine du commerce national, des navires partis de Marseille, de Fréjus et d'autres villes, allaient

se pourvoir, dans les ports de Syrie et d'Égypte, d'épiceries, d'étoffes de soie, de parfums, etc. (1). Aux relations commerciales, s'étaient joints les motifs de piété, qui portaient alors une foule de personnes à braver tous les dangers, pour aller visiter les lieux sanctifiés par les mystères de notre religion. Au plus fort même des ravages des Sarrazins en France, vers l'an 733, des pélerins partis de l'occident circulaient librement à Jérusalem, à Nazareth, à Damas, à la cour même du khalife, soit que le prince n'eût qu'une idée confuse des pays d'où ces hommes venaient, soit que, connaissant le motif qui les amenait, il dédaignât de faire attention à eux (2).

Les princes abbassides adoptèrent la politique la plus amicale envers la France; et si plus tard, les lieutenans auxquels ils avaient confié les côtes d'Afrique se livrèrent à d'horribles déprédations sur nos rivages, c'est que ces gouverneurs, séparés du centre de l'empire par d'affreux déserts et d'immenses distances, profitèrent de la première occasion pour se rendre indépendans.

---

(1) Voy. la dissertation de Deguignes, *Mémoire de l'Académie des Inscriptions*, t. XXXVII, p. 466. Voy. aussi M. Pardessus, *Lois maritimes*, t. 1er; Introduction, p. 62.

(2) Voy. *la Vie de saint Guillebaud*, dans le Recueil des Bollandistes, au 7 juillet.

Depuis la prise de Narbonne jusqu'à la mort de Pepin en 768, aucune hostilité n'eut lieu entre la France et les Sarrazins. Pepin regardait les Pyrénées comme la frontière naturelle de la France, et Abd-alrahman était occupé à soumettre les émirs qui refusaient de reconnaître son autorité. Mais Pepin ne négligeait rien pour entretenir l'esprit de faction parmi les Sarrazins. Dès l'année 759, un an après l'occupation de Narbonne par les Français, le gouverneur musulman de Barcelonne et de Gironne, appelé Solinoan ou plutôt Soleyman, entra en relation avec Pepin (1). A en croire les chroniqueurs français, Soleyman se rangeait sous la puissance du fils de Charles-Martel. Il est plus naturel de croire que l'émir sarrazin, visant à l'indépendance, cherchait seulement un appui dans le roi des Français. On verra bientôt se développer la politique des émirs musulmans du nord de la Péninsule, lesquels recouraient à la France, lorsqu'ils étaient pressés par l'émir de Cordoue, et qui retournaient à l'émir de Cordoue, lorsque les Français se montraient exigeans.

Ce qui favorisait les tentatives de ces émirs, ainsi que celles des chrétiens des provinces septentrionales de l'Espagne, c'est la nature du terrain.

---

(1) *Annales de Metz*, dans le Recueil de dom Bouquet, t. v, p. 335.

On sait que la Catalogne, l'Aragon, la Navarre, etc,. sont hérissés de montagnes, et qu'il est facile à une petite troupe aguerrie de s'y maintenir contre des armées innombrables. Les Arabes n'ayant occupé la plupart de ces contrées qu'en passant, leurs écrivains n'en ont eu qu'une idée confuse. Ils appellent ordinairement la Vieille-Castille et l'Alava actuel *le pays d'Alaba et des châteaux* (1), région défendue en effet par des positions extrêmement fortes. D'un autre côté, la Navarre est appelée pays des *Baschones*. Quelquefois, dans la pensée des écrivains arabes, cette dénomination comprend la partie de la Gascogne située en-deçà des Pyrénées, laquelle était en communauté d'origine et de langage avec la Navarre.

A l'égard de la chaîne des Pyrénées proprement dite, les Arabes l'appellent *la Montagne des Ports* (2), du mot latin *portus*, et de l'espagnol *puerto*, signifiant *passage*, parce qu'en effet c'est par les Pyrénées qu'il faut passer pour communiquer de l'Espagne avec le Continent. Les Arabes distinguent quatre ports ou passages qui, disent-ils,

(1) البة والقلاع Ce sont les pays qui dans de vieilles chartes latines sont rendus par *Alava et Castella Vetula*. Voy. *l'Art de vérifier les dates*, édit. in-4°, t. II, p. 349.

(2) جبل البرطات

sont à peine assez larges pour donner entrée à un cavalier. Ces quatre passages sont, 1° la route de Barcelonne à Narbonne par la ville actuelle de Perpignan; 2° la route de Puycerda à travers la Cerdagne; 3° la route qui conduit de Pampelune à Saint-Jean-Pied-de-Port; 4° enfin la route de Tolosa à Bayonne (1). La chaîne des Pyrénées, au moyen-âge, était moins accessible qu'aujourd'hui. Le récit des Arabes s'en est ressenti, et il y a plusieurs de leurs dénominations géographiques qu'il nous a été impossible de rétablir.

Au tems dont il est question ici, les gouverneurs de province et des grandes villes, chez les Arabes d'Espagne, étaient revêtus du titre de visir ou de porteur. Nos vieilles chroniques leur donnent le titre de roi, parce que le plus souvent ils affectaient l'indépendance. Quant aux commandans de villes d'un ordre secondaire, ils se contentaient du titre d'alcayd ou de *conducteur*.

---

(1) Edrisi, de qui nous empruntons ces détails, a confondu quelques-unes de ces routes ensemble. Par exemple il confond la première avec une cinquième route qui mène de Jaca dans le Béarn. A la troisième route appartient le passage de Roncevaux qui traverse le pays de Cize, et qu'Edrisi nomme en conséquence *port de Schazerou*; ce lieu, dans la Chronique de Turpin, p. 60, et dans l'*Histoire du Hainaut*, par Jacques de Guyse, t. IX, p. 24, reçoit le nom de *portus Ciserei*, et dans Roger de Hoveden, ann. 1177, celui de *portus Sizaræ*. C'est de ce passage qu'est venu le nom de Saint-Jean-Pied-de-Port.

Tandis que Pepin cherchait à tenir les différens partis en Espagne en échec les uns par les autres, la discorde était attisée par le khalife d'Orient. Almansor venait de fonder la ville de Bagdad, et était impatient de rétablir dans l'empire l'unité politique et religieuse, qui se trouvait rompue par l'élévation d'Abd-alrahman. Déjà il avait fait partir une flotte des côtes d'Afrique, et plusieurs émirs espagnols espérant, à la faveur d'une si grande distance, exercer une autorité moins restreinte, s'étaient déclarés pour lui. Pepin, qui n'avait rien à craindre d'Almansor, et qui pouvait en être aidé au besoin, se hâta d'entrer en relation directe avec lui. Nos chroniqueurs désignent le prince musulman par son titre d'*émir-almoumenyn*, ou de commandeur des croyans. En 765, des députés envoyés par Pepin se rendirent à Bagdad, et revinrent au bout de trois ans accompagnés des députés du khalife. Les uns et les autres débarquèrent à Marseille. Pepin accueillit très-bien les députés de Bagdad; il leur fit passer l'hiver à Metz; puis les fit venir au château de Sels, sur les bords de la Loire. Les députés furent congédiés, chargés de présens, par la voie de Marseille (1).

---

(1) Continuation de Frédegaire, dans le Recueil des Historiens de France, t. v, p. 8 et ailleurs.

La politique de Pepin fut suivie par son fils Charlemagne. Dès que ce prince entreprenant vit son autorité affermie, il rechercha l'amitié des personnages les plus influens de l'Espagne, musulmans et chrétiens. Aux uns il montrait le désir de les affranchir du joug de l'émir de Cordoue, et de les rendre tout-à-fait indépendans ; aux autres il se présentait lui-même comme le protecteur naturel du christianisme, comme le défenseur du pape contre la tyrannie des rois lombards, et comme l'ami le plus ardent des saines doctrines, attaquées par les novateurs et les hérétiques.

Les Arabes, en subjuguant l'Espagne, avaient laissé aux chrétiens le libre exercice de leur religion. Il existait des évêques, ou du moins des préposés ecclésiastiques à Cordoue, à Tolède, et dans les autres villes du premier ordre. Mais dans les provinces frontières, dans les contrées qui étaient tantôt au pouvoir des chrétiens et tantôt au pouvoir des musulmans, il ne paraît pas qu'il y eût d'évêques. C'est Charlemagne qui se chargea de pourvoir aux besoins spirituels des habitans. La ville métropolitaine de Tarragone ayant été détruite par les Sarrazins, les chrétiens de la Catalogne furent placés sous la juridiction de l'archevêque de Narbonne ; de son côté, l'archevêque d'Auch eut sous sa sur-

veillance les chrétiens d'Aragon (1). S'élevait-il quelque conflit entre les chrétiens d'Espagne, Charlemagne apparaissait comme arbitre. Ces chrétiens avaient-ils quelque réclamation à faire auprès du pape, Charlemagne offrait sa puissante médiation.

Sur ces entrefaites, en 777, deux émirs sarrazins des environs de l'Èbre se trouvant en guerre avec l'émir de Cordoue, franchirent les Pyrénées, et se rendirent avec une grande suite auprès de Charlemagne, en Westphalie, dans la ville de Paderborn, où se tenait alors une diète solennelle (2). Un des deux émirs se nommait Solyman, et avait été gouverneur de Saragosse (3). Dans un combat livré aux troupes de Cordoue, il avait fait leur chef prisonnier, et il en fit hommage à Charlemagne. Nos chroniqueurs ajoutent même qu'il se soumit à la puissance du prince français.

---

(1) *Gallia christiana*, t. VI, p. 15,

(2) On voit que nos rois commençaient à être jaloux de faire figurer les émirs sarrazins dans les grandes réunions publiques. C'est sans doute de là que, dans les romans de chevalerie, à propos des tournois, il est si souvent parlé de *chevaliers* sarrazins qui venaient des extrémités de la terre pour disputer aux guerriers chrétiens le prix de l'adresse et de la bravoure.

(3) Voy. le Recueil de dom Bouquet, t. V, p. 19, 40, 142, 203. 319, et 328, ainsi que Ibn-Alcouthya, fol. 95, verso. Les auteurs arabes ne s'accordent pas sur le nom de l'émir. Les uns l'appellent Soleyman Ebn-Jaktan Alarabi; les autres, Motraf Ebn-Alarabi.

Charlemagne, qui ne demandait pas mieux que d'étendre son autorité, crut l'occasion favorable pour se rendre maître d'une partie de l'Espagne. Il fit un appel aux guerriers de la France, de l'Allemagne et de la Lombardie, et se disposa à franchir les Pyrénées. On était alors en 778. Il ne doutait pas qu'à son approche les populations n'accourussent se ranger sous sa puissance; mais les chefs sarrazins, qui dans leurs démarches avaient eu uniquement pour but de consolider leur indépendance, se préparèrent à résister. Il en fut de même des chrétiens des montagnes, qui avaient juré de ne plus reconnaître de joug étranger. Quand Charlemagne arriva de l'autre côté des Pyrénées, il fut obligé d'entreprendre le siége de Pampelune, qui ne se rendit qu'après une bataille sanglante. Saragosse résista également (1). Les gouverneurs de Barcelonne, de Gironne, de Huesca, se contentèrent d'envoyer des otages.

Tout-à-coup l'on annonce que les Saxons, qui ne voulaient pas abjurer les pratiques du paganisme,

(2) Voy. le recueil de dom Bouquet. t. v, p. 14, 20, 26, 142, 203 et 343. Les auteurs chrétiens rapportent que Charlemagne entra de force dans Saragosse, et que l'émir, en punition de sa résistance, fut conduit enchaîné en France. Suivant quelques auteurs arabes, Charlemagne échoua dans ses efforts pour prendre la ville; mais peu de tems après le gouverneur ayant été assassiné, son fils se réfugia en France.

avaient repris les armes. Charles se hâta de retourner en France; mais à son passage à travers les Pyrénées, son arrière-garde fut attaquée dans la vallée de Roncevaux, par les chrétiens montagnards, aidés peut-être par les musulmans, et un grand nombre de ses plus illustres guerriers furent tués. C'est là, dit-on, que périt Roland (1).

Le pays que, dès ce moment, la France se trouva posséder de l'autre côté des Pyrénées varia d'étendue suivant les époques. C'est le pays qui fut appelé *Marche*, c'est-à-dire frontière, parce qu'en effet il servait de position avancée à la France du côté de l'Espagne. Il fit partie du royaume d'Aquitaine, que Charlemagne ne tarda pas à fonder en faveur de son jeune fils Louis, et dont la capitale était Toulouse. Les écrivains arabes le comprennent sous la dénomination générale de *Pays des Francs*, ce qui est une nouvelle source de confusion dans leur récit (2).

Il n'est pas de notre sujet de raconter au long les événemens qui furent la suite de la politique ambi-

(1) Le souvenir de cet événement est encore si présent dans le pays, que les jours de fête le peuple joue une pièce dite *pièce de Roncevaux*. Voy. *Histoire littéraire de la France*, t. XVIII, p. 720.

(2) Les Arabes le nomment encore *pays de Narbonne*; soit parce que jusqu'à l'entrée des Français dans Barcelonne, les possessions françaises dépendirent de Narbonne, soit parce qu'il en avait déjà été de même à l'époque où la Septimanie se trouvait au pouvoir des Sarrazins.

tieuse de Charlemagne. Notre plan a pour objet les invasions des Sarrazins en France, et non les invasions des Français en Espagne. Il suffira de faire connaître les résultats de ces nouvelles entreprises.

Après le départ de Charlemagne, la plupart des villes, qui s'étaient abaissées sous son autorité, secouèrent le joug. Les Sarrazins surtout se regardèrent comme humiliés de cette soumission, et pour se venger, ils tournèrent leurs efforts contre les chrétiens de leur voisinage. Les chrétiens, habitués à une vie dure, et vêtus de peaux d'ours, se retirèrent au haut des montagnes ou au fond des vallées, et s'y défendaient avec leurs haches ou leurs faulx. Mais beaucoup de personnes riches, ne pouvant plus se maintenir dans leurs biens, furent obligées de s'expatrier, et vinrent demander un asile à Charlemagne. Il existait alors aux environs de Narbonne de vastes campagnes qui avaient été plusieurs fois ravagées dans les guerres précédentes, et qui se trouvaient désertes. Ce prince distribua ces campagnes aux réfugiés, leur imposant pour unique charge l'obligation du service militaire. Il paraît que parmi ces réfugiés il y avait des musulmans devenus chrétiens; c'est du moins ce qu'indiquent leurs noms (1). Plusieurs réfugiés devinrent dans la suite des per-

(1) Recueil de dom Bouquet, t. v, p. 776; t. vi, p. 486.

sonnages importans. Il existe encore des familles illustres qui font remonter jusqu'à eux leur origine (1).

L'émir de Cordoue, Abd-alrahman Ier, mourut en 788. Les auteurs français du tems le représentent comme un homme cruel, qui fit mettre à mort un grand nombre de ses sujets arabes et africains; ils ajoutent que les chrétiens et les juifs eurent tellement à souffrir de ses exactions, qu'ils furent contraints de vendre leurs propres enfans pour subsister (2). Il est certain que ce prince, forcé de conquérir son royaume, et obligé de résister à des attaques sans cesse renaissantes, ne put pas toujours préserver la fortune et la vie de ses sujets; mais il était naturellement doux, ami des arts et des lettres, et c'est à ses grandes qualités qu'il faut faire remonter la civilisation maure en Espagne. Il ne paraît pas qu'Abd-alrahman ait eu des relations directes avec Charlemagne. Un chroniqueur arabe rapporte que ce prince demanda à Charlemagne, qu'il appelle simplement *Carlé*, une de ses filles en mariage (3); mais il veut probablement parler d'Abd-alrahman II, qui entretint des rapports politiques

(1) Telle est la maison des Villeneuve, du Languedoc. Voy. l'*Histoire généalogique de la maison de Villeneuve*. Paris. 1830, in-4°.

(2) Recueil de dom Bouquet, t. v, p. 74.

(3) Maccary, man. arab. anc. fonds, n° 704, fol. 84 verso,

avec Charles-le-Chauve, et qui vivait à une époque où ces sortes d'alliances n'excitaient pas les mêmes scrupules qu'autrefois.

Abd-alrahman Ier avait choisi pour successeur son troisième fils, Hescham, de préférence aux deux aînés. Cette circonstance ne tarda pas à amener de nouveaux troubles. Hescham s'occupa d'abord de faire reconnaître son autorité à Cordoue et dans les provinces voisines; ensuite il s'avança du côté de l'Èbre pour faire rentrer les émirs rebelles dans le devoir.

L'ordre étant à peu près rétabli, Hescham crut que le meilleur moyen d'extirper l'esprit de faction qui avait causé tant de maux en Espagne, était d'exprimer au dehors une grande pensée, une pensée propre à rallier tous les esprits. Il avait à se venger des désordres que la politique de Pepin et de Charlemagne avait excités de l'autre côté des Pyrénées; de plus il commençait à s'effrayer de l'aspect menaçant que prenaient les chrétiens des Asturies et des autres provinces septentrionales de l'Espagne. Il forma donc le dessein d'attaquer les chrétiens par tous les côtés, et il voulut que toutes les ressources de l'empire concourussent au succès d'une si importante entreprise. En effet, les pieux mahométans se plaignaient depuis long-tems de voir les forces musulmanes tournées les unes contre les au-

tres. Plusieurs étaient allés jusqu'à dire qu'on n'était pas obligé de payer d'impôt à des princes qui ne savaient faire la guerre qu'aux disciples du prophète, et ils citaient malignement l'exemple des khalifes de Bagdad, qui, par leurs guerres continuelles avec les empereurs de Constantinople, jetaient le plus grand éclat sur l'islamisme (1).

Hescham, voulant donner à cette guerre la plus imposante solennité, la présenta comme une entreprise religieuse, et fit publier dans toute l'Espagne musulmane *l'algihad* (2), c'est-à-dire la guerre contre les ennemis de l'Alcoran. Par ses ordres, on lut le vendredi dans les mosquées, pendant que le peuple y était assemblé pour rendre hommage à l'Éternel, une invitation aux fidèles de se lever pour la défense de la religion. Ceux qui étaient en état de porter les armes devaient marcher sur-le-champ vers les Pyrénées; ceux qui ne l'étaient pas devaient concourir de leur argent et de leurs autres moyens au succès de l'expédition. Le discours qui fut lu en chaire était en prose rimée, et susceptible d'être chanté; il était entremêlé de passages de l'Alcoran propres à en augmenter l'effet. Voici la traduction d'une partie de ce discours :

---

(1) Conde, *Historia*, t. 1, p. 199.

(2) Ce mot est arabe. Les Arabes se servent encore du mot *gazat*.

« Louanges à Dieu, qui a relevé la gloire de l'islamisme par l'épée des champions de la foi, et qui, dans son livre sacré, a promis aux fidèles, de la manière la plus expresse, son secours et une victoire brillante. Cet Être à jamais adorable s'est ainsi exprimé : *O vous qui croyez, si vous prêtez assistance à Dieu, Dieu vous secourera et affermira vos pas. Consacrez donc au Seigneur vos bonnes actions; lui seul peut par son aide rallier vos drapeaux.* Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu; il est unique et n'a pas de compagnon; Mahomet est son apôtre et son ami chéri. O hommes! Dieu a bien voulu vous mettre sous la conduite du plus noble de ses prophètes, et il vous a gratifiés du don de la foi. Il vous réserve dans la vie future une félicité que jamais œil n'a vue, que jamais oreille n'a entendue, que jamais cœur n'a sentie. Montrez-vous dignes de ce bienfait; c'était la plus grande marque de bonté que Dieu pût vous donner. Défendez la cause de votre immortelle religion, et soyez fidèles à la droite voie; Dieu vous le commande dans le livre qu'il vous a envoyé pour vous servir de guide. L'Être-Suprême n'a-t-il pas dit : *O vous qui croyez, combattez les peuples infidèles qui sont près de vous, et montrez-vous durs envers eux.* Volez donc à la guerre sainte, et rendez-vous agréables au maître des créatures. Vous obtiendrez la victoire et la puissance; car le Dieu

très-haut a dit : *C'est une obligation pour nous de prêter secours aux fidèles* (1).»

A ce discours, les pieux musulmans des diverses provinces de l'Espagne sentirent leur zèle se réveiller, et les plus ardens coururent aux armes. L'appel fait aux fidèles devait être d'autant mieux entendu, qu'il n'y avait pas alors chez les Sarrazins d'armées permanentes : les personnes qui prenaient les armes ne s'engageaient que pour une campagne, et la campagne terminée, elles étaient libres de rentrer dans leurs foyers. Mais le tems n'était plus où, au seul mot de guerre contre les chrétiens, les masses entières se levaient spontanément. Les enfans des conquérans de l'Espagne étaient en possession de terres considérables, et la plupart n'étaient pas empressés de quitter la vie agréable qu'ils menaient pour s'exposer à toute sorte de dangers. D'ailleurs, ce qui aidait le plus à former les anciennes armées des conquérans, c'étaient les hommes de bonne volonté qui accouraient de l'Afrique, de l'Arabie et de la Syrie, et maintenant ces contrées étaient presque fermées à l'Espagne.

---

(1) Nous empruntons ce discours à un formulaire de lois et d'actes de tout genre, en arabe, lequel a été imprimé au Caire, p. 78. Voy. le *Nouveau Journal asiatique*, t. VIII, p. 338. Il n'est pas certain que ce soit le même discours qui fut prononcé en cette occasion; mais le fond n'a pas pu différer beaucoup.

On était alors dans l'année 792. Cette espèce de croisade n'attira pas cent mille hommes sous les drapeaux. Les Sarrazins furent divisés en deux corps; l'un marcha contre les chrétiens des Asturies, et n'obtint que de faibles succès; l'autre, commandé par le visir Abd-almalek, s'avança en Catalogne, et se disposa à entrer de là en France.

Cette invasion eut lieu en 793. Charlemagne se trouvait alors sur les bords du Danube, occupé à faire la guerre aux Avares; et les meilleures troupes du midi de la France s'étaient rendues en Italie, avec Louis, roi d'Aquitaine. Aux approches des Sarrazins, les habitans des plaines allèrent se cacher dans les cavernes, ou se réfugièrent sur les lieux élevés. Les Sarrazins se dirigèrent vers Narbonne, impatiens de reconquérir un boulevart où ils s'étaient maintenus si long-tems. Trouvant la ville en état de défense, ils mirent le feu aux faubourgs, puis se portèrent du côté de Carcassonne (1).

Cependant le comte de Toulouse, Guillaume, à qui Louis avait confié la garde de la Septimanie, avait fait un appel aux comtes et aux seigneurs du pays. De toute part les chrétiens en état de porter

(1) Chronique de Moissac, dans le recueil de dom Bouquet, t. v, p. 74.

les armes accoururent se ranger sous son étendard. Les deux armées en vinrent aux mains sur les bords de la rivière d'Orbieux, au lieu nommé Villedaigne, entre Carcassonne et Narbonne. L'action fut extrêmement vive. Guillaume fit des prodiges de valeur; mais les Français, ayant essuyé de grandes pertes, se retirèrent. De leur côté, les Sarrazins, qui avaient perdu un de leurs chefs, n'osèrent pas aller plus avant, et, contens du riche butin qu'ils avaient fait, ils retournèrent en Espagne, où ils furent reçus comme en triomphe. Dans toutes les mosquées de l'Espagne, les musulmans rendirent à Dieu des actions de grâces pour un succès auquel depuis long-tems ils n'étaient plus accoutumés (1).

La cinquième partie du butin réservée par la loi au souverain, se monta à quarante-cinq mille mitscals d'or, ce qui fait environ sept cent mille francs de notre monnaie actuelle, valeur intrinsèque, et ce qui en ferait neuf fois plus, si on avait égard au peu d'argent monnayé qui circulait alors. Cette somme paraîtra considérable, si on se rappelle que le pays qui servit de théâtre à cette guerre ou était naturellement pauvre, ou avait été dévasté plusieurs fois. Hescham voulant sanctifier en quelque sorte les

(1) Recueil des *Historiens de France*, t, v, p. 74 et 360. Novayry, man. arab., n° 645, fol. 95 verso.

fruits de cette expédition, les employa à terminer la grande mosquée de Cordoue, commencée par son père, et qui sert aujourd'hui de cathédrale. Ce qui avait surtout attiré à la partie de la mosquée bâtie par Abd-alrahman le respect des musulmans, c'est qu'elle avait été entièrement construite du produit du butin fait sur les chrétiens. Un auteur arabe raconte que, lorsque les nouvelles constructions furent achevées, les musulmans refusèrent d'y prendre place pour offrir leurs vœux à Dieu; et comme Heschem étonné demanda le motif de ce refus, on lui dit que c'était parce que l'autre partie de l'édifice provenait de l'argent pris sur les chrétiens, et qu'on était bien plus sûr d'y voir ses prières exaucées. Là-dessus, le prince déclara qu'il en était de même de la partie de la mosquée qui était son ouvrage, et il fit venir le cadi et d'autres personnes graves, pour attester la vérité de ce qu'il disait (1).

Quelques auteurs ajoutent que les fondations de cette partie de la mosquée furent assises sur une terre provenant des dernières conquêtes, et que cette terre fut apportée de la Galice et du Langue-

(1) Voy. l'extrait d'une Histoire des Arabes d'Espagne, à la suite des fragmens de la Géographie d'Aboulfeda, publiés par Rinck; Leipsick, 1791, in-8°.

doc, c'est-à-dire d'une distance de près de deux cents lieues, soit sur des chars, soit sur le dos des malheureux captifs chrétiens (1).

Si on en croyait certains auteurs arabes, et Roderic Ximenès qui les a copiés, les Sarrazins dans cette expédition auraient repris Narbonne. Mais le récit de ces écrivains est fort confus, et le nom de *pays des Francs* qu'ils donnent à la fois aux provinces chrétiennes situées en-deçà et au-delà des Pyrénées, les empêche de se rendre un compte exact de la marche des troupes musulmanes (2). Si une ville telle que Narbonne était retombée au pouvoir des Sarrazins, les auteurs chrétiens du tems en auraient parlé, ne fût-ce que pour dire comment les Français y étaient rentrés. Il faut faire attention qu'à l'époque où l'invasion eut lieu, Charlemagne avait établi un ordre parfait dans ses états, et que les chroniqueurs du tems nous apprennent, année par année, tout ce qui se faisait d'important.

Mais, tandis que les écrivains chrétiens con-

---

(1) Comparez Roderic Ximenès, p. 18, et Maccary, manuscrits arabes, n° 704, fol. 86, et n° 705, fol. 51.

(2) Par exemple Edrisi place la ville de Gironne, *Gerundá*, située en Catalogne, dans la Gascogne, aux environs d'Auch. D'ailleurs Novayry, qui raconte cette expédition avec quelques détails, ne dit pas positivement que Narbonne fût tombée au pouvoir des musulmans. Voy. les manuscrits arabes de la Biblioth. roy., ancien fonds, n° 645, fol. 95 verso.

temporains ne disent rien de la prise de Narbonne par les musulmans, des écrivains postérieurs supposent les Sarrazins maîtres, non seulement de cette antique cité, mais de tout le midi de la France. On a vu que le chef chrétien qui se distingua le plus dans le cours de cette guerre, fut le comte Guillaume. Guillaume appartenait à une famille illustre; et il s'était rendu digne du haut rang qu'il occupait, par sa piété autant que par sa valeur. C'est le même qui, quelques années plus tard, contribua le plus à la conquête de Barcelonne, par les Français. Guillaume, las des grandeurs de ce monde, se retira dans le monastère de Gellone, situé aux environs de Lodève et qu'il avait lui-même fondé. Il y mourut dans les plus vifs sentimens de religion, et mérita d'être rangé au nombre des saints. Ces diverses circonstances, au milieu d'un siècle très-porté à la piété, rendirent le nom de Guillaume très-populaire dans le midi de la France. Un auteur, qui a écrit sa vie et qui vivait vers le dixième siècle, nous apprend que, de son tems, on chantait dans les églises et dans toutes les réunions un peu nombreuses la gloire de Guillaume et ses exploits contre les Sarrazins (1). Peu de tems après, lorsque les poètes français se mirent

---

(1) Mabillon, *Annales Benedictini*, t. II, p. 369.

à célébrer les grandes actions, les unes vraies, les autres fabuleuses, de Charlemagne et de ses paladins, ils n'oublièrent pas le comte de Toulouse. Nous possédons encore en français un poème intitulé *poème de Guillaume au court-nez*, dans lequel on représente Nîmes, Orange et Arles comme se trouvant au pouvoir des Sarrazins, et comme ayant dû leur délivrance au courage invincible de ce héros (1). D'un autre côté, une inscription latine que l'on conservait avant la révolution aux environs d'Arles, dans l'abbaye de Mont-Major, portait que Charlemagne fut obligé de venir en personne à Arles, pour aider à l'expulsion des musulmans.

Ces divers récits n'ont pas le moindre fondement. On sait que les auteurs des romans de chevalerie n'ont jamais été très-scrupuleux sur la fidélité historique; de plus, l'inscription de l'abbaye de Mont-Major est fausse. Cette inscription, en disant que Charlemagne se rendit à Arles, ajoute que le prince voulut immortaliser le triomphe qu'il venait de remporter, par la fondation de l'abbaye; or, l'abbaye ne fut fondée que plus de cent cinquante ans

(1) Les récits qui forment le fonds de ce poème sont fort anciens, puisque déjà, au onzième siècle, ils avaient cours parmi le peuple. Voy. la chronique d'Orderic Vital, recueil des *Historiens de la Normandie*, par Duchesne, p. 598. Voy. aussi le *roman de la Violette*, publié par M. Francisque Michel, p. 72.

après ; il est évident que le faussaire, en fabriquant l'inscription qui reposait du reste sur des bruits alors populaires, avait surtout en vue de faire croire le monastère plus ancien qu'il n'était réellement, et de lui donner une origine qui ne lui appartenait pas (1).

Le roi de Cordoue, Hescham, mourut en 796, et eut pour successeur son fils Hakam. Aussitôt, les deux oncles du nouveau prince, qui, en leur qualité d'aînés, avaient déjà tenté de s'emparer du pouvoir, reprirent les armes. Hakam fut obligé de consacrer ses premiers soins à dompter les rebelles.

L'année suivante, tandis que Charlemagne était à Aix-la-Chapelle, on vit venir dans cette ville le gouverneur musulman de Barcelonne, qui implorait son appui. On y vit également arriver Abdallah, oncle de l'émir de Cordoue, qui avait succombé dans ses tentatives pour s'emparer du trône, et qui invoquait l'assistance de la France (2). La même année, le fils de Charlemagne, Louis, roi d'Aquitaine, dans la diète qu'il tint, suivant l'usage, à Toulouse, reçut un député d'Alphonse, roi de Galice et des Asturies, qui demandait que toutes les forces chrétiennes se réunissent contre l'ennemi

(1) Millin, *Voyage dans les départemens du midi de la France*, t. IV, p. 2.

(2) Recueil de dom Bouquet, t. V, p. 22 et 50.

commun. Il vint aussi à la diète un député d'un émir sarrazin des environs de Huesca, appelé Bahaluc, qui demandait à vivre en bonne intelligence avec les chrétiens (1).

Le moment parut favorable pour se venger des dégâts faits par les Sarrazins dans le Languedoc, et pour assurer le triomphe des armes françaises de l'autre côté des Pyrénées. Déjà Louis et son frère Charles avaient fait quelques incursions du côté de l'Èbre, mettant tout à feu et à sang. Louis passa de nouveau les Pyrénées, du côté de l'Aragon, et pressa le siége de Huesca, dont le gouverneur avait envoyé les clefs à Charlemagne, et qui cependant refusait de recevoir les Français. En même tems Abd-allah, oncle de l'émir de Cordoue, se rendait maître de la ville de Tolède, et son autre oncle, Soleyman, s'établissait dans Valence.

Dans ces circonstances critiques, Hakam fit marcher son armée contre Tolède. Pour lui, prenant sa cavalerie, il vola vers les Pyrénées, fit rentrer dans le devoir Barcelonne et la plupart des autres villes qui s'étaient soulevées; puis s'avançant contre les chrétiens des Pyrénées, il fit les plus horribles dégâts sur leurs terres, massacrant les hommes en état de porter les armes, et emmenant les femmes et

(1) Recueil des *Historiens des Gaules*, t. VI, p. 90 et 91.

les enfans esclaves (1). Parmi ces enfans, plusieurs furent faits eunuques; car Hakam, naturellement jaloux, recherchait, au grand scandale de beaucoup de musulmans, les hommes mutilés pour certains emplois de son palais. Les autres furent admis dans la garde qui veillait autour de sa personne. En effet, Hakam s'était, le premier en Espagne, formé une garde particulière; et cette garde, pour qu'elle fût plus dévouée, se composait de captifs pris à la guerre, et d'esclaves achetés à prix d'argent.

Les succès remportés par Hakam sur les chrétiens lui avaient fait donner par ses soldats le titre d'almodaffer ou de *victorieux* (2). A son retour devant Tolède, la ville ouvrit ses portes; Soleyman fut tué dans une bataille, et Abd-allah se retira en Afrique, attendant qu'il se présentât une nouvelle occasion de reparaître sur la scène.

Pendant ce tems, Alphonse, roi de Galice, avait fait une expédition aux environs de Lisbonne. A son retour il envoya à Charlemagne, comme trophée de ses succès, quelques captifs sarrazins montés sur des mulets et couverts de leur cuirasse. De son

---

(1) Voy. Maccary, n° 705, fol. 87. Ici Conde, trompé par le récit confus de quelques auteurs arabes, suppose que les Sarrazins entrèrent de nouveau dans Narbonne.

(2) C'est de là que nos vieux chroniqueurs ont fait le mot barbare *abulafer*.

côté le roi d'Aquitaine avait pillé les environs de Huesca (1).

Ces succès partagés n'offraient pas de résultat, et la conséquence la plus immédiate de ces guerres continuelles, était la ruine des contrées qui faisaient l'objet de la querelle. Le plus grand obstacle pour les Français venait de ce que les gouverneurs sarrazins, après les avoir appelés, refusaient de les recevoir, et que, si on avait recours à la force, ils invoquaient l'appui de l'émir de Cordoue. Les Sarrazins étant restés maîtres des villes les plus fortes, telles que Barcelonne, Tortose, Saragosse, étaient sûrs de trouver un asile au besoin; et de là, s'ils voulaient se venger, ils avaient la facilité de faire des courses sur les terres chrétiennes. Aucune ville, sous ce rapport, n'était mieux située que Barcelonne. Cette place, extrêmement fortifiée, était rapprochée des frontières de France, et soit par mer, soit par terre, elle pouvait répandre la terreur dans les environs. L'émir sarrazin qui y commandait, et que nos vieilles chroniques appellent Zadus ou Zaton, avait plusieurs fois rendu hommage pour sa principauté à Charlemagne; mais il s'était toujours défendu d'y laisser entrer les Français.

---

(1) Recueil de dom Bouquet, t. v, p. 213.

De l'avis de Guillaume, comte de Toulouse, Louis résolut de tout tenter pour s'emparer de cette ville. On était alors en 800 ; Charlemagne se trouvait à Rome, occupé à se faire donner la couronne impériale. Louis, à la diète de Toulouse, annonça ses intentions aux comtes et aux seigneurs, et chacun reçut ordre, dès que la belle saison serait venue, de marcher avec ses hommes d'armes vers la capitale de la Catalogne.

Il nous reste, au sujet des incidens de ce siége, de nombreux détails dans le poème latin d'Ermoldus Nigellus déjà cité; et comme ces détails jettent du jour sur la manière dont la guerre se faisait alors, tant chez les musulmans que chez les chrétiens, nous allons en rapporter quelques fragmens (1).

« Barcelonne, dit le poète, était devenue pour les Maures un boulevart assuré. C'est de là que partaient, sur des chevaux légers, les guerriers qui en voulaient aux terres chrétiennes; c'est là qu'ils revenaient avec leur butin. En vain, pendant deux ans, les Français firent d'horribles ravages autour de ses murailles : rien ne put décider le commandant à se soumettre.

(1) Recueil des *Historiens des Gaules*, t. VI, p. 13 et suiv. Voy. le même recueil, t. V, p. 80 et 81.

« Les guerriers de l'Aquitaine étant arrivés devant la ville, chacun s'occupe de remplir la tâche qui lui avait été imposée. Celui-ci prépare des échelles, celui-là enfonce des pieux en terre. L'un apporte des armes, un autre entasse des pierres; les traits pleuvent de toutes parts, les murs retentissent sous les coups du bélier, la fronde cause les plus terribles ravages. Le gouverneur, voulant raffermir le courage des siens, annonce que des secours sont partis de Cordoue; ensuite, montrant de la main les Français : « Vous voyez, leur dit-il, » ces hommes de haute stature, qui ne laissent pas » de repos à la ville; ils sont courageux, habiles à » manier les armes, endurcis au danger, et pleins » d'agilité; toujours ils ont les armes à la main; » elles plaisent à leur jeunesse, et leur vieillesse » ne s'en rebute pas. Défendons bravement nos » remparts. »

L'armée chrétienne avait été divisée en trois corps. Le premier était chargé d'attaquer la ville; le second, commandé par le comte Guillaume, devait disputer le passage aux Sarrazins qui venaient de Cordoue. Louis, avec le troisième, s'était placé au sommet des Pyrénées, prêt à se porter partout où les circonstances l'exigeraient. Les troupes qui s'avançaient au secours de la place, trouvant le passage fermé, se portèrent contre les chrétiens des

Asturies, qui les mirent en fuite. Alors Guillaume revint devant Barcelonne, et le siége fut repris avec une nouvelle vigueur. Zadon, se voyant hors d'état de résister plus long-tems, sortit de la ville et tomba au pouvoir des chrétiens. A la fin les Français montèrent à l'assaut, et la ville ouvrit ses portes.

La prise de Barcelonne eut lieu en 801. Cette ville était restée quatre-vingt-dix ans au pouvoir des Sarrazins. Les mosquées furent purifiées et converties en églises. Louis envoya à son père une partie du butin fait dans la ville. Ces présens se composaient de cuirasses, de casques ornés de cimiers, de chevaux superbement enharnachés.

Les possessions françaises en Espagne furent alors divisées en deux Marches, la Marche de Gothie ou de Septimanie, qui répondait à la Catalogne actuelle, et qui eut Barcelonne pour capitale, et la Marche de Gascogne, qui comprenait les villes françaises de Navarre et d'Aragon.

La même année, Charlemagne reçut une ambassade du célèbre Aaron-Alraschid. Quelque tems auparavant, Charles avait envoyé en députation au khalife un juif appelé Isaac, accompagné de deux chrétiens français. Les députés avaient ordre, en se rendant à Bagdad, de passer par Jérusalem, qui était devenu à la fois un lieu de pélerinage et de commerce, et après s'être assurés de l'état des

saints lieux, de solliciter du khalife toutes les faveurs qui pourraient en relever l'éclat, et rendre leur accès plus facile aux pélerins et aux marchands qui y affluaient de toutes les parties du monde. De plus, ils devaient demander un éléphant, animal qu'on n'avait peut-être plus vu en France depuis Annibal, et qui était de nature à frapper vivement la curiosité. Le khalife accueillit très-bien les députés français. Il accorda à Charles le droit de veiller à la sûreté des saints lieux; en même tems, il lui envoya un éléphant, le seul qui fût alors dans sa ménagerie. Enfin il lui fit présent d'une tente magnifique, d'étoffes en coton et en soie, alors fort rares en France, de parfums et d'aromates de tout genre, de deux candélabres en laiton d'une grandeur colossale, et d'une horloge aussi en laiton qui se mouvait par la force de l'eau, et qui marquait les douze heures du jour. L'éléphant et les autres présens ayant débarqué à Pise, furent transportés avec un grand appareil à Aix-la-Chapelle, séjour favori de l'empereur. Les députés étaient chargés de présenter à Charles les complimens du khalife, et de lui dire qu'Aaron-Alraschid mettait son amitié au-dessus de celle de tous les rois (1).

Les députés français avaient eu ordre, en reve-

---

(1) Eginard, recueil de dom Bouquet, t. v, p. 95; voy. aussi p. 56.

nant, de se diriger vers les ruines de Carthage, et de solliciter du lieutenant du khalife en ces parages, Ibrahym, de la famille des Aglabites, la permission d'emporter les corps de saint Cyprien et d'autres martyrs qui avaient arrosé de leur sang le sol de cette ancienne capitale de l'Afrique. Ibrahym accorda sans peine ce qu'on lui demandait; il envoya même à la suite des députés français un ambassadeur qui devait offrir à l'empereur ses salutations. On peut juger de la vive impression que de tels événemens produisirent au milieu de peuples presque sans communications avec le dehors, et dans l'opinion desquels toute la terre semblait rendre hommage à l'éclat extraordinaire qui brillait sur la personne du souverain (1).

(1) Voy. le recueil de dom Bouquet, t. v, p. 53, 95 etc. Les auteurs arabes ne parlent pas des relations de Charlemagne avec le khalife Aaron-Alraschid; mais il en est fait mention dans la plupart des écrits des auteurs français de l'époque. Le récit de ces auteurs s'accorde avec ce que le continuateur de Frédegaire avait dit des relations de Pepin-le-Bref avec le khalife Almansor, et ce qui est dit plus bas de la députation envoyée par Almamoun, fils d'Aaron-Alraschid, à Louis-le-Débonnaire. Ajoutez à ces témoignages celui du pape Léon III qui, après la mort d'Aaron-Alraschid, en 813, mande à Charlemagne que si les pirates des côtes d'Afrique commençaient à ne plus respecter les côtes de l'empire français, non plus que celles de l'empire grec, c'est que ces barbares n'étaient plus retenus par le grand nom du khalife. Voy. Pagi, *Critique des annales de Baronius*, an. 813, n° 20 et suiv. Néanmoins le savant M. Pouqueville, dans le t. x, p. 529, des nouveaux *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, traite ces relations de fausses, et conteste le

Pendant ce tems la guerre continuait en Aragon, en Catalogne et en Navarre avec des succès partagés. Sans doute Charlemagne n'avait pas le tems de porter son attention sur cette partie de ses frontières, ou bien ses instructions n'étaient pas suivies. Il est certain que ce grand homme fut loin d'obtenir de ce côté les mêmes succès que partout ailleurs. On aura une idée de la singulière situation où il s'était placé, et de la politique de l'émir de Cordoue par le fait suivant.

En 809, le comte Auréole, qui commandait pour les Français en Aragon, étant mort, l'émir musulman de Saragosse, appelé Amoros, prit possession des places qu'il occupait, dans l'intention apparente de les remettre à Charlemagne; mais, lorsque les troupes françaises se présentèrent, il refusa de les recevoir, disant qu'il remplirait sa promesse à la diète prochaine; et comme sur ces entrefaites il fut privé de son gouvernement par l'émir de Cordoue, les villes d'Auréole restèrent au pouvoir des musulmans. Tel est le récit des auteurs français (1). Or,

---

récit d'Éginard tout entier. Il est probable que M. Pouqueville aura confondu Éginard avec le moine de Saint-Gall qui a aussi écrit sur Charlemagne, et dont le récit a plus d'une fois donné lieu à des critiques fondées. Voy. la préface que dom Bouquet a placée en tête du cinquième volume du recueil des *Historiens de France*.

(1) Voy. le recueil de dom Bouquet, t. v, p. 58 et suiv.

voici, d'après un auteur arabe, quel homme était Amoros. Cet émir était né à Huesca, d'un père musulman et d'une mère chrétienne, genre d'alliance qui était alors fort commun en Espagne, surtout dans les provinces septentrionales, habitées en grande partie par des chrétiens. Les hommes nés ainsi de deux personnes de religion différente étaient appelés par les Arabes du nom de *moallad* (1). Ces hommes, en général, n'avaient aucun principe de religion, et ils se déclaraient toujours pour le parti le plus avantageux (2). Quelques années auparavant, la ville de Tolède, remplie de personnes de cette caste, avait menacé de lever l'étendard de la révolte. Aussitôt l'émir de Cordoue, qui était sûr du dévouement d'Amoros, fit choix de lui pour réprimer les habitans. Amoros, après avoir concerté avec l'émir le plan de conduite qu'il devait tenir, se présenta aux habitans comme un homme mécontent qui partageait leurs dispositions, et qui n'attendait que la première occasion pour se révolter. D'accord avec les habitans, il fit bâtir à l'endroit le plus élevé de la ville une forteresse qui devait être le boulevart le plus sûr de leur liberté; mais, dès que le château fut construit, il invita comme pour une fête les principaux d'entre

---

(1) مولد Ce mot se rapproche de l'espagnol *mulato* et du français *mulâtre*.

(2) Voy. Ibn-Alcouthya, fol. 28 et 36 verso.

eux, et à mesure qu'ils entraient dans le château, on leur coupait la tête. Quatre cents, d'autres disent cinq mille, furent ainsi massacrés, et il en serait mort un bien plus grand nombre, si les habitans ne s'étaient aperçus à tems de cette boucherie. Voilà l'homme qui avait pris possession des villes du comte Auréole, dans l'intention, disait-il, de les remettre aux Français (1).

Nous parlerons maintenant des progrès que la marine des Sarrazins d'Espagne et d'Afrique avait faits à cette époque, et des conséquences funestes qui en résultèrent pour la France.

On a vu que, lorsque par suite de la chute des khalifes ommiades et de l'établissement d'Abd-alrahman Ier à Cordoue, l'Espagne se trouva former un état distinct du reste des provinces musulmanes, les khalifes de Bagdad firent plusieurs tentatives pour y établir leur autorité, et que ces tentatives avaient lieu par mer et à l'aide de flottes parties des côtes d'Afrique. Cette circonstance obligea les émirs de Cordoue à donner une attention particulière à leur marine.

Dès l'année 773, Abd-alrahman Ier avait fait construire des arsenaux dans les ports de Tarragone,

(1) Nous racontons ce fait d'après Ibn-Alcouthya, fol. 19, et Novayry, n° 645, fol. 98. Voy. aussi Roderic, p. 20. Conde rapporte le fait un peu autrement.

Tortose, Carthagène, Séville, Almerie, etc., et déjà avant cette époque les îles Baléares, la Sardaigne et la Corse se trouvaient exposées aux déprédations des pirates. Ces îles, abandonnées, pour ainsi dire, à elles-mêmes, finirent par se placer sous la protection de Charlemagne (1), et dès lors les Sarrazins d'Espagne, en y exerçant leurs ravages, outre qu'ils s'enrichissaient de butin, se vengeaient d'un prince avec lequel ils étaient en guerre ouverte. Aussi n'y avait-il pour eux rien de sacré. Les hommes en état de porter les armes étaient ou faits captifs ou mis à mort, les femmes et les enfans emmenés en esclavage. Les vieillards seuls et les infirmes étaient épargnés, comme ne pouvant opposer de résistance, ni être d'aucune utilité.

En 806, les Sarrazins mettant tout à feu et à sang dans l'île de Corse, Pepin, à qui son père Charlemagne avait confié le gouvernement de l'Italie, fit partir une flotte pour les chasser. Les Sarrazins n'attendirent pas les chrétiens, et se retirèrent; mais dans le trajet, Adémar, comte de Gênes, les ayant attaqués imprudemment, fut défait et tué. Les barbares emmenèrent avec eux soixante moines,

(1) En 799, les chrétiens des îles Baléares, ayant remporté quelques succès sur les Sarrazins et enlevé plusieurs drapeaux, firent hommage des drapeaux au prince français Voy. le recueil de dom Bouquet, t. v, p. 51.

qu'ils allèrent vendre en Espagne, et dont quelques-uns furent plus tard rachetés par l'empereur (1).

En 808, d'autres pirates espagnols qui avaient fait une descente en Sardaigne, ayant été repoussés de cette île par les habitans, déchargèrent leur fureur sur la Corse; mais attaqués à l'improviste par le connétable Burchard, ils perdirent treize de leurs navires. Les chrétiens regardèrent cet important succès comme un juste châtiment que Dieu avait voulu infliger aux cruautés sans nombre commises par les barbares (2).

Néanmoins l'année suivante les Sarrazins d'Afrique firent une descente dans l'île de Sardaigne; en même tems les Sarrazins d'Espagne, s'introduisant le jour de Pâques dans l'île de Corse, y mirent tout à feu et à sang (3). Ils retournèrent dans l'île de Corse en 813. Mais, en se retirant, ils tombèrent dans une embuscade que leur avait dressée Ermengaire, comte d'Ampourias, près de la ville actuelle

(1) Recueil de dom Bouquet, t. v, p. 25 et 56.

(2) Recueil des *Historiens de France*, t. v, p. 56.

(3) Voy. le recueil de dom Bouquet, t. v, p. 60 et 61; voyez aussi p. 355. Si on en croit les écrivains du pays, les Sarrazins s'établirent sur la côte orientale de l'île, au milieu des débris de l'antique ville d'Aléria, et les Français, malgré le concours des habitans, eurent beaucoup de peine à les chasser. Jacobi, *Histoire de la Corse*, Paris, 1835, t. 1, p. 110 et suiv.

de Perpignan. Le comte leur enleva huit vaisseaux, dans lesquels étaient entassés plus de cinq cents malheureux captifs. Les Sarrazins, pour se venger, allèrent dévaster les environs de Nice, en Provence, et ceux de Centocelle, aujourd'hui Civita-Vecchia, dans le voisinage de Rome (1).

Ce redoublement de brigandages et d'atrocités annonçait assez que de nouveaux combattans s'étaient présentés dans l'arène, et que si l'empereur ne prenait des mesures extraordinaires, c'en était fait de l'empire qu'il avait élevé avec tant de peine. On a vu que les côtes d'Afrique reconnaissaient, au moins de nom, l'autorité des khalifes de Bagdad, et que la France était en relation d'amitié avec les princes abbassides. Tant qu'Aaron-Alraschid vécut, le prince aglabite de Cayroan, par un reste de considération pour lui, respecta les côtes de l'empire; mais à peine eut-il fermé les yeux (en 809), la guerre s'étant élevée entre ses deux fils aînés, pour savoir qui lui succéderait, le prince aglabite se crut dispensé de tous ménagemens, et les ports de Tunis, de Sousa, etc., devinrent des repaires de pirates. Un gouverneur de Sicile se plaignant à un député aglabite des cruautés qui chaque jour se commettaient au mépris de la foi jurée, le député

(1) Dom Bouquet, t. v, p. 62.

répondit : « Depuis la mort du commandeur des croyans, ceux qui étaient esclaves ont voulu être libres; ceux qui étaient libres, mais pauvres, ont voulu être riches; » et les pirates, pour être plus à l'aise, allaient chercher des richesses là où il s'en trouvait. Le commerce qui continuait à se faire entre la France et l'Italie, d'une part, l'Égypte, la Syrie et l'Asie-Mineure, de l'autre, devait être un appât pour les aventuriers africains (1).

Aux pirates d'Afrique s'étaient joints les pirates normands. A cette époque, le Jutland et les bords de la mer Baltique, où se maintenaient encore les grossières pratiques du paganisme, regorgeaient d'une population pauvre et aguerrie; et comme dans ces contrées barbares le moyen le plus sûr d'arriver à la gloire était de verser le sang et de se charger de butin, tous les hommes d'un caractère entreprenant aspiraient à se mesurer avec les peuples amollis du Midi. Déjà leurs barques légères commençaient à se montrer sur les côtes françaises de l'Océan (2). Charlemagne, qui ne se dissimulait pas le danger des circonstances, ordonna, en 810, aux comtes et aux gouverneurs de provinces de faire

(1) Pagi, critique des annales de Baronius, ann. 813, n° 20 et suiv.

(2) Voy. M. Depping, *Histoire des expéditions maritimes des Normands*, Paris, 1826, 2 vol. in-8°; et M. Auguste Leprevost, *Notes pour servir à l'histoire de la Normandie*, Caen, 1834, in-8°.

construire des tours et des forteresses à l'embouchure des rivières par où les pirates avaient coutume de pénétrer dans l'intérieur des terres. Il voulut de plus qu'on tînt des flottes prêtes dans les principaux ports de mer, afin de donner la chasse aux escadres ennemies. Tant que vécut ce grand prince, ces mesures suffirent pour préserver le continent français (1).

Cependant les deux partis commençaient à se lasser de ces hostilités continuelles, qui ne pouvaient tourner qu'au désavantage de l'un et de l'autre. Il fut question d'une trève, et c'est la première fois que les chroniqueurs du tems parlent d'une négociation de ce genre entre les souverains de la France et les émirs de Cordoue (2). Il s'agissait seulement d'une paix momentanée. En effet, d'après l'esprit de l'islamisme, il ne peut pas y avoir de paix permanente entre les vrais-croyans et les chrétiens qui habitent des pays limitrophes. Mahomet s'est ainsi exprimé dans l'Alcoran : « Combattez les infidèles jusqu'à ce qu'il n'y ait plus lieu aux disputes ; combattez jusqu'à ce que la religion de Dieu domine seule sur la terre (3). » C'est par une simple tolé-

(1) Recueil de dom Bouquet, t. v, p. 96; t. vi, p. 93.
(2) *Ibid.*, t. v, p. 60 et 82.
(3) Sourate viii, vers. 39.

rance que les musulmans, dans les divers pays qu'ils ont conquis, ont laissé aux chrétiens et aux peuples d'une autre religion que l'islamisme, l'exercice de leur culte; et toutes les fois qu'il est parlé d'un traité à conclure entre eux et les chrétiens, ils se servent d'un mot particulier qui répond à celui de trève (1).

Une première trève, convenue en 810, ayant été violée, on en conclut une autre deux ans après. Un député sarrazin, qui est peut-être l'amiral Yahya-ben-Hakem, personnage que les écrivains arabes représentent comme un homme d'esprit (2), se rendit pour cet objet à Aix-la-Chapelle auprès de l'empereur. On convint d'une trève de trois ans; mais elle ne fut pas mieux observée que l'autre; car on a vu les Sarrazins faire, en 813, une descente dans l'île de Corse, et dans le même tems Abd-alrahman, fils de l'émir de Cordoue, se dirigeait vers les Pyrénées, mettant tout à feu et à sang. Les musulmans s'avancèrent jusqu'aux frontières de France, et c'est peut-être alors qu'ils mirent à mort saint Aventin,

---

(1) Voy. Mouradgea d'Ohsson, *Tableau de l'empire ottoman*, t. v, p. 66; Reland, *Dissertationes miscellaneæ*, t. III, p. 50, et nos *Extraits des historiens arabes relatifs aux guerres des Croisades*, Paris, 1829, p. 164 et 542. (*Bibliothèque des Croisades*, de M. Michaud, t. IV.)

(2) Conde, *Historia*, t. I, p. 294, et recueil des *Historiens de France*, t. v, p. 82 et 258.

qui habitait aux environs de Bagnères-de-Luchon, dans le département actuel de la Haute-Garonne (1).

La mort de Charlemagne, en 814, apporta d'abord peu de changement à la situation de la France par rapport aux Sarrazins. Son fils, Louis-le-Débonnaire, qui lui succéda dans la dignité d'empereur, et qui depuis long-tems agissait sous sa direction, tâcha de suivre la même politique. Malheureusement, pendant que la guerre ne discontinuait presque pas sur les bords de l'Èbre, la piraterie sarrazine faisait sans cesse de nouveaux progrès. Un événement qui se passa à cette époque en Espagne contribua singulièrement à donner de l'extension aux courses des pirates.

On a vu que Hakam avait formé autour de lui une garde permanente, ce qui l'obligea à faire de nouvelles dépenses et à établir de nouveaux impôts. Hakam était détesté de ses sujets à cause de sa cruauté et de son humeur farouche. Une révolte ayant éclaté dans les faubourgs de Cordoue, Hakam se précipita avec sa garde sur les habitans, et pendant plusieurs jours le sang coula par torrens.

---

(1) *Notice de l'église de Saint-Aventin*, par M. le comte de Castellane, dans les *Mémoires de la Société archéologique du midi de la France*, établie à Toulouse, t. 1.

Quand la rebellion eut été domptée, le prince fit raser les maisons des faubourgs, et ordonna à tous ceux qui avaient échappé au massacre d'aller chercher une patrie ailleurs. Une partie de ces infortunés, au nombre de plus de quinze mille, firent voile pour l'Égypte et entrèrent de force dans Alexandrie. Acceptant ensuite une somme d'argent que leur offrit le gouverneur, ils se dirigèrent, accompagnés d'une foule d'aventuriers de tous les pays, vers l'île de Crète, alors au pouvoir des Grecs (1). En vain les habitans opposèrent de la résistance. Les exilés s'établirent dans l'île. Bientôt même des Sarrazins d'Espagne se rendirent maîtres des îles Baléares, et ceux d'Afrique de l'île de Sicile, de manière que toute la mer Méditerranée ne fut plus qu'un vaste théâtre de violences et de brigandages.

En 816, des députés sarrazins se rendirent auprès de l'empereur à Compiègne, de la part d'Abd-alrahman, à qui son père Hakam avait remis le timon des affaires. De là ces députés allèrent attendre l'empereur à Aix-la-Chapelle où il devait se tenir une diète (2); mais la trève dont on convint ne fut observée ni d'un côté ni de l'autre. Une flotte

(1) Comparez Conde, *Historia*, t. I, p. 253; M. Et. Quatremère, *Mémoires historiques sur l'Égypte*, t. II, p. 197, et Lebeau, *Histoire du Bas-Empire*, liv. LXVIII, §. 43.

(2) Recueil de dom Bouquet, t. VI, p. 98 et suiv.

sarrazine partie, en 820, de Tarragone, fit une descente dans l'île de Sardaigne; et une flotte chrétienne s'étant présentée pour la combattre, fut mise en déroute. Huit navires chrétiens furent submergés et plusieurs autres brûlés (1).

La même année Hakam mourut, et son fils, Abd-alrahman II, lui succéda. Hakam, par suite de ses cruautés, avait reçu de ses sujets arabes le surnom d'*Aboulassy* (2) ou de méchant. C'est de là que nos vieilles chroniques le désignent ordinairement par le mot barbare *abulaz* (3).

A la mort de Hakam, son oncle, Abd-allah, le même qui plusieurs fois avait essayé de se saisir du trône, et qui avait invoqué l'appui de Charlemagne, accourut d'Afrique où il s'était retiré, et fit une nouvelle tentative. Les Français profitèrent d'une occasion aussi favorable pour pénétrer dans les parties de la Catalogne et de l'Aragon qui ne reconnaissaient pas leur autorité, et y mirent tout à feu et à sang. Mais déjà les liens divers qui tenaient les différentes parties de l'empire unies ensemble, et que la main puissante de Charlemagne avait eu tant de peine à rapprocher, commençaient à se relâcher. De toutes parts les mécontentemens éclataient; les

(1) Recueil de dom Bouquet, t. VI, p. 180, et Conde, t. I, p. 255.

(2) ابوالعاصى

(3) Recueil de dom Bouquet, t. V, p. 80 et 81.

ambitions se montraient exigeantes. En 820, Bera, gouverneur de Barcelonne, fut accusé de félonie, c'est-à-dire probablement d'intelligence avec les Sarrazins, qu'il était chargé de combattre. Bera était du sang goth; son accusateur l'était aussi. Comme les preuves manquaient à l'accusation, on suivit l'usage établi en pareil cas chez les Goths, et qui ne tarda pas à s'introduire chez les Sarrazins d'Espagne. On fit battre ensemble les deux adversaires; et Bera ayant été vaincu fut considéré comme coupable (1).

Peu de tems après, les chrétiens de la Navarre, qui apparemment avaient à se plaindre de la domination française, firent alliance avec les musulmans et leur livrèrent la ville de Pampelune. Deux comtes ayant été envoyés par l'empereur pour étouffer la rébellion, furent attaqués à leur passage dans les Pyrénées par les chrétiens des montagnes. Asnar, l'un des deux, qui était d'origine gasconne, fut respecté; mais l'autre, nommé Eble, qui était Français, fut livré à l'émir de Cordoue (2).

Louis était impatient de venger les outrages faits à sa puissance. Sur ces entrefaites, en 826, la ville de Merida, en Estramadure, où de tout tems il avait

(1) Recueil de dom Bouquet, t. VI, p. 48, etc.
(2) *Ibid.*, p. 106 et 186.

régné des dispositions peu bienveillantes pour les émirs de Cordoue, ayant de nouveau pris les armes sous prétexte de mauvais traitemens de la part du gouverneur (1), Louis se hâta de se mettre en relation avec les habitans. Voici la lettre qu'il leur écrivit :

« Au nom du Seigneur Dieu et de notre Sauveur Jésus-Christ, Louis, par la grâce divine, empereur auguste, aux primats et au peuple de Merida, salut en notre Seigneur. Nous avons appris vos tribulations et tout ce que vous avez à souffrir de la cruauté du roi Abd-alrahman, qui ne cesse de vous opprimer et de convoiter vos richesses. Il fait comme faisait son père Aboulaz, lequel voulait vous obliger à payer des sommes que vous ne deviez pas, et qui de ses amis avait fait ses ennemis, des hommes obéissans des hommes rebelles. Il veut vous priver de votre liberté, vous accabler d'impôts de tout genre, et vous humilier de toutes les manières. Heureusement vous avez bravement repoussé l'injustice de vos rois, vous avez courageusement résisté à leur barbarie et à leur avidité. Cette nouvelle nous est arrivée de différens côtés; en conséquence nous avons cru devoir vous écrire cette lettre pour vous consoler, et pour vous exhorter à persévérer dans

---

(1) Novayry, manuscrits arabes, n° 645, fol. 101 verso.

la lutte que vous avez entreprise pour la défense de votre liberté; et comme ce barbare roi est notre ennemi aussi bien que le vôtre, nous vous proposons de combattre de concert sa méchanceté. Notre intention est, l'été prochain, avec le secours du Dieu tout puissant, d'envoyer une armée au-delà des Pyrénées, et de la mettre à votre disposition. Si Abd-alrahman et ses troupes essaient de marcher contre vous, notre armée fera une diversion puissante. Nous déclarons que si vous êtes décidés à vous affranchir de son autorité et à vous donner à nous, nous vous rendrons votre ancienne liberté, sans y porter la moindre atteinte, et que nous ne vous demanderons aucun tribut. Vous choisirez la loi sous laquelle vous voulez vivre, et nous vous traiterons comme des amis et comme des personnes qui veulent bien s'associer à la défense de notre empire. Nous prions Dieu de vous conserver en bonne santé (1). »

Dans la diète générale que Louis tint à Aix-la-Chapelle, et où s'étaient rendus son fils Pepin, devenu roi d'Aquitaine, et les comtes des diverses

---

(1) Cette lettre, publiée d'abord par Lecointe, a été reproduite par dom Bouquet, dans le recueil des *Historiens de France*, t. VI, p. 379. Mais comme ces deux illustres savans ignoraient les rapports qui avaient existé entre l'empereur et les habitans de Merida, ils avaient changé le mot *Emeritanos* en *Cæsaraugustanos*.

provinces voisines de l'Espagne, l'empereur annonça l'intention de faire les plus grands efforts pour punir l'insulte faite à ses armes; mais avant même que la diète fût levée, un seigneur goth, nommé Aïzon, qu'on soupçonnait d'intelligence avec les Sarrazins, et qu'on avait mandé pour cet objet à Aix-la-Chapelle, prit la fuite, franchit les Pyrénées, et se mettant à la tête des mécontens de la Catalogne et de l'Aragon, s'empara de la ville d'Ausone, d'où il fit du dégât dans les pays occupés par les Français (1).

En vain l'armée française se mit en marche au printems de l'année 827. Aïzon, qui déjà avait envoyé demander du secours à l'émir de Cordoue, se rendit lui-même dans cette capitale pour presser le départ des troupes. Abd-alrahman fit partir quelques-uns de ses meilleurs soldats, entre autres une portion de sa garde commandée par son parent Obeyd-allah. Comme l'armée française s'avançait très-lentement, Aïzon et ses alliés eurent le tems de dévaster les territoires de Barcelonne et de Gironne, et de s'avancer jusqu'en Cerdagne et dans le Val-Spir, en deçà des Pyrénées, où ils commirent d'horribles ravages (2).

Pendant ce tems les habitans de Merida faisaient

(1) Recueil de Bouquet, t. VI, p. 107, 149 et 187.

(2) Recueil de dom Bouquet, t. VI, p. 108 et 188.

les plus grands efforts pour soutenir leur rébellion. Au bout de trois ans, n'étant pas secourus, ils furent obligés d'ouvrir leurs portes.

A la même époque, les Normands, quittant les contrées sauvages du nord, devenues trop petites pour leur grand nombre, faisaient chaque année des descentes sur les côtes de l'Allemagne, de la France, de l'Angleterre et de l'Espagne. De leur côté les pirates d'Espagne et d'Afrique ne laissaient pas de repos aux côtes du midi de la France ni à celles de l'Italie. En 828, Boniface, gouverneur de l'île de Corse, pour se venger de ces continuelles déprédations, dirigea une expédition en Afrique, entre Carthage et Utique, et parcourut tout le pays le fer et la flamme à la main (1).

Les ports de l'Espagne et de l'Afrique, d'où partaient les navires de pirates, étant en général situés dans le bassin de la mer Méditerranée, c'est dans l'enceinte de ce bassin qu'ordinairement leurs entreprises avaient lieu. Il est cependant parlé à cette époque d'un vaisseau sarrazin d'une grandeur telle qu'on l'aurait pris de loin pour une muraille, lequel fit une descente dans l'île d'Oye, en Bretagne, vers l'embouchure de la Loire (2). Sans doute

(1) Recueil de dom Bouquet, t. VI, p. 109.
(2) *Ibid*, t. VI, p. 308.

ce navire ne laissa pas beaucoup de traces de son passage ; car il n'en est point fait mention dans les histoires particulières du pays (1).

La situation de l'empire devenait chaque jour plus effrayante, et Louis, à qui l'histoire a donné le titre peu honorable de *Débonnaire*, était hors d'état de s'élever au-dessus des circonstances fâcheuses où sa propre faiblesse l'avait placé. Après avoir eu l'imprudence de partager de son vivant ses vastes états à ses trois fils aînés, il eut encore l'imprudence de changer le partage qu'il avait fait, et de réserver une quatrième part pour le plus jeune de ses fils. Les trois aînés, irrités, crièrent à l'injustice et prirent les armes. Louis, tantôt vaincu, tantôt vainqueur, déposé du trône, puis rétabli, perdit toute considération aux yeux de ses propres sujets.

L'anarchie et les maux qui en sont la suite allant toujours croissant, les personnes pieuses crurent reconnaître dans cette décadence générale une marque de la colère céleste, excitée par la corruption qui s'introduisait dans toutes les classes. Louis, dans une lettre adressée à tous les évêques, et datée de l'année 828, s'exprime en ces termes : « La famine, la peste, tous les genres de fléaux ont fondu

(1) Ni dans l'histoire de D. Morice, ni dans celle de M. Daru.

sur les peuples de notre empire. Qui ne voit que Dieu a été irrité par nos actions perverses (1)? » Là-dessus l'empereur commande un jeûne général, et ordonne aux évêques de s'assembler en concile dans les quatre principales villes de l'empire, au nombre desquelles était Toulouse, afin d'aviser aux moyens de faire cesser ce déplorable état de choses. Les mêmes désordres affligeaient l'Espagne musulmane, et l'émir de Cordoue avait continuellement à combattre quelque rébellion nouvelle.

Les relations commerciales entre l'empire français et les provinces d'Égypte et de Syrie n'avaient jamais été interrompues. Les rapports politiques qui avaient existé entre Charlemagne et Aaron-alraschid durent être repris avec Bagdad, dès que l'orient eut recouvré la tranquillité. Il est fait mention, à l'année 831, de l'arrivée en France de trois députés envoyés de delà les mers par le khalife Mamoun, fils d'Aaron-alraschid. Deux de ces députés étaient musulmans, et le troisième chrétien. Ils offrirent à l'empereur, entre autres présens, des parfums et des étoffes (2).

La guerre continuait toujours au-delà des Pyré-

---

(1) Recueil de dom Bouquet, t. VI, p. 344.

(2) *Vita Ludovici pii*, et annales de saint Bertin, dans le recueil des *Historiens de France*, t. VI, p. 112 et 193. Le khalife est simplement désigné par son titre de *emir-elmoumenyn*.

nées. En 838, Obeyd-allah, parent de l'émir de Cordoue, fit de grands dégâts sur les provinces occupées par les Français ; de leur côté les Français pénétrèrent en Castille et y mirent tout à feu et à sang.

Pendant ce tems, une flotte partie de Tarragone et renforcée par les navires des îles Maïorque et Iviça faisait une descente aux environs de Marseille, et se rendant maîtresse des faubourgs, emmenait tous les hommes laïques et ecclésiastiques en état de porter les armes (1). C'est peut-être en cette occasion qu'eut lieu le fait attribué à sainte Eusébie, abbesse d'un couvent de Marseille, et à ses quarante religieuses, lesquelles ne voulant pas être exposées à la brutalité des barbares, se mutilèrent le nez et se rendirent la figure difforme ; d'où elles furent appelées dans le pays les *denazzadas* (2).

Louis-le-Débonnaire mourut en 840, et aussitôt la guerre éclata parmi ses enfans. L'Europe se trouvait alors sous le poids d'un de ces terribles châtimens qui, suivant l'expression de Bossuet, font sentir leur puissance à des nations entières, et par

(1) Voy. le recueil de dom Bouquet, t. VI, p. 199.

(2) Une inscription relative à sainte Eusébie existe encore à Marseille ; mais elle ne porte pas de date. Voy. Millin, *Voyage dans les départemens du midi de la France*, t. III, p. 179. Mabillon, *Annales Benedictini*, t. II, p. 90, a placé le martyre de sainte Eusébie, en 732.

lesquels la Providence frappe souvent le bon avec le méchant, l'innocent avec le coupable. Les Sarrazins profitèrent de la confusion générale pour s'introduire en Provence, par l'embouchure du Rhône; et dévastèrent les environs d'Arles (1). Dans le même tems un gouverneur de Tudèle en Navarre, appelé Moussa, pénétra dans la Cerdagne, et y fit de grands ravages (2). De leur côté les Normands, à l'aide de leurs barques légères, s'avançaient au centre de la France, par l'embouchure de l'Escaut, de la Seine, de la Loire et de la Garonne; et commençaient à faire du royaume presque un monceau de ruines. L'histoire de cette époque n'est qu'un tissu d'intrigues ambitieuses, de honteuses trahisons et de calamités de tout genre; on a la plus grande peine à en suivre le cours dans les chroniques contemporaines. Charles-le-Chauve, fils de Louis, avait reçu en partage la France actuelle presque tout entière; mais à la suite des guerres intestines, les provinces changeaient de maître presque chaque année. On ne laissait pas même de province intacte; et comme si on avait voulu anéantir toute espèce de relation et de commerce, le Languedoc et la Provence avaient été partagés entre l'empereur Lo-

(1) Recueil de dom Bouquet, t. VII, p. 61.

(2) Maccary, man. arab., n° 704, fol. 87 verso.

thaire, le roi Charles-le-Chauve et le jeune Pepin, fils de Pepin, ancien roi d'Aquitaine. Bientôt même un seigneur, appelé Folcrade, prit les armes contre Lothaire, et se déclara comte d'Arles et de Provence (1).

Le relâchement de tous les liens sociaux en vint au point que les princes et les chefs de parti, pour accroître leur influence, perdirent toute retenue, et que certains descendans de Charles-Martel, de Pepin-le-Bref et de Charlemagne, firent un appel aux barbares et les associèrent à leurs propres querelles.

L'Italie n'était pas plus heureuse. Les Sarrazins étaient maîtres de l'île de Sicile; d'autres Sarrazins avaient été appelés sur le continent par deux seigneurs chrétiens qui se disputaient la principauté de Bénévent. Enfin les pirates d'Espagne et d'Afrique ne laissaient pas de repos aux côtes. En 846, ces pirates remontèrent le Tibre, et vinrent piller les églises de Saint-Pierre et de Saint-Paul aux portes de Rome. Les parages de la rivière de Gênes avaient tellement à souffrir de ces déprédations, que les prêtres et les moines eux-mêmes prirent les armes pour aider à la délivrance du pays (2).

---

(1) Recueil de dom Bouquet, t. VII, p. 63, etc.

(2) Voy. le recueil des Bollandistes, *Vie de saint Bernulphe*, au 24 mars. Il existe sur les descentes des Sarrazins, dans le comté de Nice,

Enfin l'Espagne musulmane elle-même était frappée de tous les genres de fléaux. Les factions s'y succédaient les unes aux autres. D'un autre côté, les Normands, qui commençaient à ne plus trouver les mêmes richesses sur les côtes de France, faisaient successivement des descentes à Lisbonne, à Séville et dans d'autres cités opulentes. Pour surcroît de malheur, une horrible sécheresse fit périr une partie des récoltes et des troupeaux; des nuées de sauterelles, venues d'Afrique, détruisirent ce qui avait résisté au manque d'eau; mais du moins Abdalrahman, dans des circonstances si fâcheuses, fit ce qui était en son pouvoir pour adoucir le sort de ses sujets.

En 848, tandis que des pirates sarrazins dévastaient de nouveau Marseille et toute la côte jusqu'à Gênes (1), le jeune Pepin, qui était en guerre avec son oncle, Charles-le-Chauve, pour la possession du Languedoc, et qui déjà une fois avait appelé à son secours les Normands, ne craignit pas de re-

---

beaucoup de détails dans l'ouvrage manuscrit de Giofredo, intitulé *Storia delle Alpi maritime*, et qui est conservé à Turin, dans les archives de cour. M. le chevalier César de Saluces, membre de l'académie de Turin, a bien voulu faire faire pour nous un extrait de ce manuscrit. On peut encore consulter l'*Histoire de Nice*, de M. Louis Durante, Turin, 1823, 3 vol. in-8°. Ces deux ouvrages au reste, pour ce qui concerne les Sarrazins, renferment beaucoup d'inexactitudes.

(1) Recueil de dom Bouquet, t. VII, p. 66.

courir à l'appui des Sarrazins. Celui dont il fit choix pour cette négociation était Guillaume, comte de Toulouse, petit-fils du Guillaume qui, cinquante-cinq ans auparavant, s'était signalé par son zèle pour la religion et la patrie. Guillaume se rendit à Cordoue et fut bien reçu du prince musulman. A l'aide des troupes qu'il en obtint, il enleva aux lieutenans de Charles, en Catalogne, Barcelonne et quelques autres villes (1).

Quelques pirates sarrazins, ayant pénétré de nouveau aux environs d'Arles, furent retenus sur la côte par les vents contraires; et les habitans accourant en armes les massacrèrent. Mais pendant ce tems, une armée musulmane, commandée par Moussa, gouverneur de Saragosse, s'avançait du côté d'Urgel et de Ribagorse, et pénétrait jusqu'en France, mettant tout à feu et à sang. Telle était la frayeur des habitans, qu'ils offrirent d'eux-mêmes leur argent et tout ce qui était à leur disposition pour avoir la vie sauve. Charles-le-Chauve fut obligé de demander la paix, et ne l'obtint qu'en donnant de riches présens (2).

En ce tems-là (850) les chrétiens d'Espagne eurent à éprouver une vive persécution de la part du

(1) Recueil de dom Bouquet, t. VII, p. 41, 65 et 581.

(2) Recueil de dom Bouquet, t. VII, p. 42, 64 et 66, note.

gouvernement de Cordoue, et le bruit de cette persécution arriva jusqu'en France. Voici ce qui donna lieu à ces vexations.

D'après la législation musulmane, il y a liberté de conscience pour les chrétiens, et ils sont seulement soumis au tribut. Mais il faut qu'ils soient nés de père et de mère chrétiens; si l'un des époux a été musulman, l'enfant doit l'être aussi, conformément à cette maxime de Mahomet, que les musulmans interprètent à l'avantage de leur religion : « L'enfant suit nécessairement celui de ses père et mère dont la religion est la meilleure (1). » Il en est de même des enfans mineurs d'un chrétien ou d'une chrétienne qui a embrassé l'islamisme; si l'enfant parvenu à sa majorité refuse de professer la religion mahométane, le magistrat a le droit de l'y contraindre (2). Il faut en second lieu que les chrétiens n'aient jamais fait profession de l'islamisme : eussent-ils simplement levé la main et prononcé les mots : *Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète*, les eussent-ils prononcés pour se jouer ou en état d'ivresse, ils sont censés musulmans, et ils ne sont plus libres de suivre un autre culte. Ils ne doivent pas non plus avoir com-

(1) Voy. Mouradgea d'Ohsson, *Tableau de l'empire ottoman*, t. II p. 313, t. V, p. 167.

(2) *Ibid*, t. VI, p. 111 et suiv.

merce avec une femme musulmane. Enfin il faut que les chrétiens s'abstiennent de toute injure contre Mahomet et sa religion ; s'ils manquent à un seul de ces points, ils n'ont pas d'autre alternative que l'islamisme ou la mort.

Or on a vu que les alliances entre les musulmans et les chrétiens étaient assez communes en Espagne. Il arrivait souvent que les mères inculquaient à leurs enfans, surtout aux filles, les dogmes du christianisme : ce qui avait déjà plus d'une fois donné lieu à des scènes sanglantes.

Il y avait alors à Cordoue un prêtre fort instruit dans les lettres chrétiennes et arabes, appelé Parfait. Le bruit courait que ce prêtre, dans un moment d'oubli, avait prononcé la profession de foi mahométane. Quelques musulmans l'ayant un jour rencontré dans une rue de Cordoue lièrent conversation avec lui, et lui demandèrent ce qu'il pensait de leur prophète et de la religion qu'il avait établie. Parfait refusa d'abord de répondre, craignant que ces questions ne cachassent quelque piége ; mais comme ces hommes insistaient, il s'exprima librement, et traita Mahomet d'imposteur et de suppôt de l'enfer. D'abord les musulmans ne lui répondirent rien ; mais à quelques jours de là, l'ayant rencontré au milieu d'une grande foule, ils le dénoncèrent comme une personne qui avait mal parlé du pro-

phète. Aussitôt la foule se jeta sur lui et le conduisit devant le cadi ou l'alcade, que nous appelons juge. Le cadi interrogea Parfait, et comme le prêtre ne voulut pas rétracter ce qu'il avait dit, il fut condamné à mort.

On se trouvait alors dans le mois de ramadan, qui est le mois du jeûne des musulmans. Pour donner à cette exécution plus de solennité, il fut décidé qu'elle n'aurait lieu qu'à la fin du mois, époque où les musulmans, voulant se dédommager de leurs privations, se livrent à la joie la plus vive. Au jour fixé, Parfait fut amené au milieu d'une grande plaine, sur les bords du Guadalkivir, et là, en présence d'une foule innombrable, il eut la tête tranchée (1).

Cet événement causa une sensation extraordinaire : les chrétiens étaient alors fort nombreux en Espagne, même à Cordoue, siége de l'empire. Non seulement on leur avait laissé une partie des églises de la ville ; mais ils avaient des monastères de l'un et de l'autre sexe, surtout dans les montagnes situées au nord de la cité. La religion chrétienne avait pénétré jusque dans le palais du roi, à la suite du grand nombre d'esclaves de tous les pays qui remplissaient une partie des emplois de la cour. Les

(1) L'église célèbre la fête de saint Parfait le 18 avril.

musulmans zélés crurent faire une bonne œuvre en dénonçant les chrétiens qui rentraient dans une des trois catégories dont nous avons parlé. Bientôt même on vit au sein d'une même famille des frères accuser leurs sœurs pour avoir leurs biens. Le jugement n'était pas long : on demandait à l'accusé s'il persistait dans le christianisme : s'il répondait affirmativement, on le mettait à mort. Ordinairement les martyrs étaient attachés à un pieu ; on brûlait leur corps, puis on jetait les cendres dans le fleuve, afin que les chrétiens ne pussent pas les recueillir et les conserver comme des reliques. Quelquefois on donnait les corps à manger aux chiens (1).

Ces barbaries produisirent un effet bien différent de celui que le gouvernement en attendait. Le courage que montraient les martyrs était si remarquable, qu'il devint l'objet de l'admiration générale. Plusieurs chrétiens qui ne se trouvaient dans aucune des trois catégories se présentèrent d'eux-mêmes pour partager le sort de leurs frères. Parmi eux nous citerons un Français, nommé Sanche, originaire d'Alby, qui occupait un emploi dans le palais, et qui probablement avait été fait captif dans sa jeunesse ; il y avait également deux eunuques.

(1) Voy. les *Vies des Saints*, aux 3, 5, 7 et 13 juin, 27 juillet, 16 septembre, 21 ou 22 octobre, 24 novembre, etc.

Les femmes surtout se distinguèrent en cette occasion. On vit des vierges timides qui jusque-là n'avaient pas osé s'éloigner des regards de leurs parens, accourir à pied vers Cordoue de plusieurs lieues à la ronde, et demander à grands cris le martyre. Il suffisait pour cela qu'elles proférassent quelque injure contre le prophète.

La chose en vint au point que beaucoup de musulmans furent effrayés des suites d'une telle effusion de sang. D'ailleurs les évêques du pays s'assemblèrent, et, malgré quelques prêtres ardens, décidèrent qu'autant il fallait savoir endurer la rage des persécuteurs de la foi quand elle s'excitait elle-même, autant il était contraire à l'esprit de l'Évangile de la provoquer. Enfin Charles-le-Chauve, qui avait été sollicité par les chrétiens des provinces septentrionales de l'Espagne chez qui les mêmes violences commençaient à s'exercer, interposa sa médiation (1).

Abd-alrahman avait d'abord paru aussi irrité qu'étonné du grand nombre de chrétiens établis au cœur de ses états ; dans sa colère il chassa de son palais tous ceux qui y remplissaient quelque emploi. Mais plus le nombre des chrétiens était grand, plus

(1) Recueil de dom Bouquet, t. VII, p. 64, 74 et 354.

les moyens que l'on prenait pour en réduire la quantité étaient dangereux. Abd-alrahman II mourut sur ces entrefaites (852) et eut pour successeur son fils Mohammed.

Abd-alrahman avait un goût très-vif pour les arts et pour les plaisirs, et sous son règne Cordoue devint le séjour des lettres, de la musique, du chant et des fêtes de tout genre. A l'exemple de son père, de son grand-père et des anciens Arabes en général, il cultivait la poésie. Voici la traduction de quelques vers qu'il composa dans une de ses expéditions contre les chrétiens. Ils étaient adressés à sa femme favorite, et ils donneront une idée de l'esprit qui dominait à cette époque :

« Pendant que je suis loin de toi, je me trouve en face de l'ennemi, et je lui envoie des flèches qui ne manquent jamais leur but !

» Que de chemins j'ai foulés ! que de défilés j'ai traversés après d'autres défilés !

» Mon visage a été exposé à toute l'ardeur du soleil, tandis que les cailloux embrasés se fondaient de chaleur.

» Mais Dieu a relevé par mes mains sa religion véritable. Je lui ai donné une nouvelle vie, et j'ai renversé la croix sous mes pieds.

» J'ai marché avec mon armée contre les infi-

dèles, et mes troupes ont rempli les lieux escarpés et les lieux unis (1). »

Le successeur d'Abd-alrahman se montra d'abord fort sévère contre les chrétiens. Il fit abattre toutes les églises bâties depuis l'occupation du pays par les musulmans; il ne respecta pas davantage les portions qui avaient été ajoutées aux anciens édifices. Dans son zèle fanatique, il eut un instant l'idée de chasser de ses états non seulement les chrétiens, mais les juifs qui en toute occasion s'étaient montrés les ennemis acharnés du christianisme. Heureusement les révoltes qui ne tardèrent pas à éclater et la crainte de voir ses revenus diminuer donnèrent à ses vues une autre direction.

La guerre continuait toujours en Catalogne et aux environs de l'Èbre. Moussa, qui les années précédentes avait remporté quelques succès contre les chrétiens, fut vaincu par le roi des Asturies; l'émir de Cordoue, pour le punir, ayant voulu lui ôter son gouvernement, il se tourna du côté des chrétiens; il donna même sa fille en mariage à Garcie, comte de Navarre; et comme sur ces entrefaites la ville de Tolède leva de nouveau l'étendard de la révolte, l'émir de Cordoue fut hors d'état de rien entreprendre.

(1) Maccary, man. arab., n° 704, fol. 88.

De quelque côté qu'on jette les yeux, on ne voit que guerres, pillages, calamités. En 859, les Normands franchissant le détroit de Gibraltar, s'emparent de Narbonne qui, un siècle auparavant, avait résisté à toutes les forces de la France; puis entrant dans le Rhône, ils s'avancent jusqu'aux portes de Valence, mettant tout le pays à feu et à sang (1). Gérard de Roussillon, dont le nom revient souvent dans nos romans de chevalerie, les força de se remettre en mer. A la même époque, les Sarrazins faisaient de nouveaux dégâts dans les îles de Sardaigne et de Corse.

Voici le tableau de la France qu'on trouve dans un document presque contemporain : « Sur toutes les côtes les églises étaient renversées, les villes saccagées, les monastères dévastés. Telle était la rage des barbares que les chrétiens qui tombaient entre leurs mains étaient mis à mort ou obligés de se racheter à prix d'argent. Plusieurs chrétiens abandonnèrent leurs propriétés et quittèrent leur pays pour vivre dans les lieux fortifiés ou dans l'intérieur des terres; mais plusieurs aimèrent mieux mourir que de renoncer à leurs biens. Il y en eut encore chez qui la foi avait jeté des racines moins

(1) Recueil des *Historiens de France*, t. VII, p. 75.

profondes et qui ne rougirent pas de se joindre aux barbares. Ceux-là étaient les pires de tous ; car ils connaissaient le pays, et il n'était pas possible de se soustraire à leurs investigations. A la fin les lieux les plus célèbres se convertirent en déserts, et les édifices les plus fameux disparurent sous les ronces et les épines (1). »

Un certain Omar, fils de Hafsoun, chrétien d'origine et ancien tailleur, avait pénétré avec une troupe d'aventuriers et de vagabonds dans la chaîne des Pyrénées ; et s'unissant d'intérêt avec les chrétiens du pays, s'était emparé de plusieurs places fortes*, d'où il bravait toute la puissance des émirs de Cordoue (2). Mohammed, qui était menacé de perdre toutes ses provinces septentrionales, demanda la paix à Charles-le-Chauve, qui n'était guère en état de lui faire la guerre ; il fut convenu que les Français resteraient maîtres de la Catalogne, mais qu'ils s'abstiendraient de prêter secours aux rebelles. On était alors en 866. Les députés envoyés en cette occasion à Cordoue par Charles revinrent amenant des chameaux chargés de litières, d'étoffes de divers genres, de parfums, etc. (3).

---

(1) Dom Vaissette, *Histoire générale du Languedoc*, t. I, preuves, p. 108.

(2) Voy. Casiri, *Bibliothèque de l'Escurial*, t. II, p. 200.

(3) Recueil de dom Bouquet, t. VII, p. 83, 88 et 92.

L'Espagne était dans l'état le plus déplorable : la sécheresse, la famine, la peste, les tremblemens de terre, les guerres, les révoltes, tout semblait conspirer à la perte de ce malheureux pays. Sur ces entrefaites une éclipse de lune ayant couvert le ciel d'épaisses ténèbres, les musulmans crurent que c'en était fait de leur empire ; et comme les personnes pieuses d'entre eux attribuaient ces maux à la colère céleste, elles pensèrent que le meilleur moyen de se rendre Dieu favorable était de faire une guerre à mort aux chrétiens. Les provinces soumises à l'émir de Cordoue furent sur le point de se soulever, parce qu'ayant à combattre plusieurs gouverneurs rebelles, l'émir ne voulait pas s'attirer ce nouvel ennemi sur les bras.

Dans cette disposition des esprits, la politique des rois était impuissante pour maîtriser les passions des particuliers. En 869, des pirates sarrazins firent une nouvelle descente en Provence, dans la Camargue, île formée par le Rhône, et où ils s'étaient ménagé une espèce de port. En ce moment, l'archevêque d'Arles, Roland, se trouvait dans l'île où il possédait de grands biens, et où, faute de pierres, il s'était fait bâtir une maison en terre. Les Sarrazins descendant de leurs navires attaquèrent la maison ; plus de trois cents serviteurs de l'archevêque furent tués et lui-même fut pris. Les pirates le garrottèrent,

et après l'avoir conduit à bord d'un de leurs navires, ils fixèrent sa rançon à cent cinquante livres d'argent, cent cinquante manteaux, cent cinquante épées et cent cinquante esclaves, genre de marchandise qui, comme on le verra plus tard, avait alors cours sur tous les marchés; mais dans l'intervalle l'archevêque mourut, sans doute d'effroi; et les Sarrazins, pour n'être pas frustrés de la rançon, tenant cette mort secrète, pressèrent le plus qu'ils purent la remise du prix convenu. Dès que leur avidité eut été satisfaite, ils déposèrent à terre le corps de l'archevêque, vêtu des mêmes habits que le jour où il avait été pris, et mirent à la voile; de manière que les chrétiens qui étaient venus pour féliciter le prélat de sa délivrance n'eurent plus à s'occuper que de ses funérailles (1).

Charles-le-Chauve mourut en 876; il se disposait à aller combattre les Sarrazins d'Italie, qui, devenus maîtres de tout le midi de la presqu'île, menaçaient le pape jusque dans Rome. Prince sans capacité, sans courage, et toujours disposé à entreprendre sur les états d'autrui, il fut une des principales causes de la dissolution sociale qui avait éteint les forces de la France et des contrées voisines. En effet, les peuples abattus ne savaient plus de quel côté tour-

(1) Recueil des *Historiens de France*, t. VII, p. 107.

ner leurs regards. Les Normands et les Sarrazins avaient pour ainsi dire juré de ne rien laisser debout; et pendant ce tems les guerres continuaient entre les princes et les chefs de factions, comme s'il se fût agi de se disputer les plus riches provinces. L'état de la France, de l'Italie et de l'Espagne septentrionale, semblait être arrivé au dernier degré de l'abaissement et de la misère; mais des épreuves encore plus terribles étaient réservées à ces malheureux pays.

TROISIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

ÉTABLISSEMENT DES SARRAZINS EN PROVENCE, ET INCURSIONS QU'ILS FONT DE LA EN SAVOIE, EN PIÉMONT ET DANS LA SUISSE, JUSQU'A LEUR EXPULSION TOTALE DE FRANCE.

La dernière époque qui nous reste à parcourir présente de grandes analogies avec celle qui précède ; c'est la même violence dans l'attaque, ce sont les mêmes scènes de pillage et de cruauté ; mais les premières calamités ne frappaient en général que les côtes de la France et les provinces frontières, au lieu que celles-ci vont s'étendre à travers le Dauphiné jusqu'aux limites de l'Allemagne. Les premières étaient passagères ; celles-ci partent d'un point fixe et menacent de ne plus cesser. Oh ! combien on a besoin, en parcourant ces tems lamentables, de se retremper dans le souvenir de ce qui a été fait de grand et de patriotique en France, soit avant, soit après cette période fatale ! Comme on se sent humilié de voir les plus vastes contrées, des contrées d'où sont sortis tant de braves et de héros, livrées à la merci de quelques hordes avides, dont aucun penchant généreux ne rachetait les excès !

On se trouvait aux environs de l'année 889. La Provence et le Dauphiné appartenaient à Boson, qui s'était fait donner le titre de roi d'Arles. Malheureusement Boson n'était pas issu du sang impérial de Charlemagne ; et son élévation, regardée comme une usurpation, lui attirait des attaques fréquentes. De leur côté les hommes riches et puissans ne songeaient qu'à profiter de la confusion générale pour se créer des seigneuries et des principautés. Ainsi les barbares ne devaient rencontrer aucun obstacle.

Voici de quelle manière l'établissement des Sarrazins en Provence est raconté par les historiens contemporains, dont nous avons nous-mêmes vérifié le récit sur les lieux (1).

Vingt pirates partis d'Espagne sur un frêle bâtiment, et se dirigeant vers les côtes de Provence, furent poussés par la tempête dans le golfe de Grimaud, autrement appelé golfe de Saint-Tropès, et

---

(1) Voy. surtout Liutprand, dans Muratori, *rerum italicarum scriptores*, t. II, p. 425; la chronique de l'abbaye de Novalèse, *ibid.*, t. II, part. II, p. 730; et le recueil de dom Bouquet, t. IX, p. 48. La plupart des écrivains italiens modernes ont placé le lieu où s'établirent les Sarrazins, dans le comté de Nice, auprès de Ville-Franche, à l'endroit où fut bâti plus tard le château de Saint-Hospice. Voy. à ce sujet une longue discussion dans le grand recueil de Muratori, t. x, p. CIII, CV et suiv. Mais d'une part la suite des événemens, de l'autre l'état des lieux, nous paraissent lever toute incertitude à cet égard. Voy. au reste les observations de Bouche, *Histoire de Provence*, t. I, p. 170 et 772.

débarquèrent au fond du golfe sans être aperçus. Autour de ce bras de mer s'étendait au loin une forêt qui subsiste encore en partie, et qui était tellement épaisse que les hommes les plus hardis avaient de la peine à y pénétrer. Vers le nord était une suite de montagnes s'élevant les unes au-dessus des autres, et qui, arrivées à une distance de quelques lieues, dominaient une grande partie de la Basse-Provence. Les Sarrazins envahirent pendant la nuit le village le plus rapproché de la côte, et, massacrant les habitans, se répandirent dans les environs. Quand ils furent arrivés sur les hauteurs qui couronnent le golfe du côté du nord, et que de là leur regard s'étendit d'un côté vers la mer et de l'autre vers les Alpes, ils comprirent tout de suite la facilité qu'un tel lieu devait leur offrir pour un établissement fixe. La mer leur ouvrait son sein pour recevoir tous les secours dont ils auraient besoin; la terre leur livrait passage dans des contrées qui n'avaient pas encore été pillées, et où il n'avait été pris aucune mesure de défense. L'immense forêt qui environnait les hauteurs et le golfe leur assurait une retraite au besoin.

Les pirates firent un appel à tous leurs compagnons qui parcouraient les parages voisins; ils envoyèrent aussi demander du secours en Espagne et en Afrique; en même tems ils se mirent à l'ou-

vrage, et en peu d'années les hauteurs furent couvertes de châteaux et de forteresses. Le principal de ces châteaux est nommé par les écrivains du tems *Fraxinetum*, du nom des frênes qui probablement occupaient les environs. On croit que *Fraxinetum* répond au village actuel de la Garde-Frainet, qui est situé au pied de la montagne la plus avancée du côté des Alpes. Il est certain que la position occupée par ce village dut paraître fort importante; car c'est le seul passage par lequel il soit possible de communiquer en ligne directe du fond du golfe avec le plat pays, en se dirigeant vers le nord. D'ailleurs on aperçoit encore au haut de la montagne des vestiges de travaux formidables. Ce sont des portions de murs taillées dans le roc, une citerne également taillée dans le roc et quelques pans de muraille (1).

---

(1) Aujourd'hui il n'existe plus de frênes dans la contrée; mais M. Germond, actuellement notaire à Saint-Tropès, et qui a fait une étude particulière des localités, pense qu'anciennement il y avait un bois de frênes au fond du golfe sur les bords de la mer; que là se trouvait un village romain appelé *Fraxinetum*, et que les Sarrazins, après avoir ruiné ce village, ayant choisi sur les hauteurs un lieu pour en faire leur château-fort, lui donnèrent le nom de Fraxinet. A l'égard de la place qu'occupait ce château-fort, M. Germond croit que le lieu où d'après l'opinion commune nous l'avons mis n'était qu'une espèce d'avant-poste d'où l'on avait vue sur les plaines de la Basse-Provence; en effet le plateau n'a qu'environ trois cents pas de tour et il pouvait contenir à peine une centaine d'hommes; que le véritable château-fort était à une demi-lieue

Quand les travaux furent terminés, les Sarrazins commencèrent à faire des courses dans le voisinage. Ils n'eurent garde d'abord de s'éloigner du centre de leurs forces; mais bientôt les seigneurs les associèrent à leurs querelles particulières. Ils aidèrent à abattre les hommes puissans; ensuite, se débarrassant de ceux qui les avaient appelés, ils se déclarèrent les maîtres du pays; en peu de tems une grande partie de la Provence se trouva exposée à leurs ravages. Telle était la terreur qu'ils inspiraient que, suivant l'expression d'un écrivain contemporain, on vit se vérifier en eux ces mots souvent cités : *Un d'entre eux mettra mille hommes en fuite, deux en feront fuir deux mille* (1).

La terreur devint bientôt générale (2); le plat

---

plus près de la mer, sur la montagne appelée aujourd'hui *Notre Dame de Miremar*, où l'on aperçoit encore des vestiges de larges fossés.

Bouche fait remarquer qu'il a dû exister plusieurs lieux appelés *Frassinet* ou Frainet, disant que sans doute les Sarrazins, à mesure qu'ils élevèrent quelque nouveau château-fort, soit en Dauphiné, soit en Savoie, soit en Piémont, lui donnaient le nom de leur principal boulevart. Cette opinion de Bouche nous semble fort juste; en effet, il existe encore dans les contrées que nous venons de citer plusieurs endroits ainsi dénommés.

(1) Voy. Liutprand à l'endroit indiqué. On lit dans l'Alcoran, sour. VIII, vers. 66 : « Si vous êtes vingt hommes décidés à vaincre, vous vaincrez deux cents infidèles, et si vous êtes cent, vous en vaincrez mille.»

(2) Une étiquette trouvée en 1279, dans le tombeau de sainte Magdeleine, à Vézelay, en Bourgogne, portait que le corps de la sainte avait été transféré en ce lieu de la ville d'Aix, en Provence, par la crainte des

pays étant dévasté, les Sarrazins s'avancèrent vers la chaîne des Alpes. Le neuvième siècle touchait à sa fin. Le royaume d'Arles était occupé par Louis, fils de Boson ; mais Louis avait été appelé en Italie par les ennemis de Béranger, roi de la Lombardie, et avait abandonné la défense de ses états pour en aller conquérir d'autres. Fait prisonnier par son rival, il eut les yeux crevés, et ne fut plus en état de s'occuper des soins de son royaume. Dans le même tems les Normands continuaient leurs ravages au cœur de la France. Quelques années auparavant ils avaient assiégé Paris, qui aurait été pris sans le dévouement d'une poignée de guerriers (1). D'autres barbares, également payens, les Hongrois, repoussés des environs du Danube, parcouraient l'Allemagne et l'Italie, le fer et la flamme à la main, et attendaient aussi une occasion pour envahir la France.

Sarrazins, sous le règne d'Odoin. Voy. à ce sujet l'*Histoire de Hainaut*, par Jacques de Guyse, t. VIII, p. 203 et suiv., et Bouche, *Histoire de Provence*, t. I, p. 703. Les auteurs de l'*Art de vérifier les Dates* avaient placé cette translation sous Eudes, duc d'Aquitaine, vers l'an 730 ; mais l'abbaye de Vézelay ne fut fondée que vers l'an 867. Voy. le *Gallia Christiana*, t. IV, p. 466. Ainsi sur l'étiquette il ne peut être question que de Eudes, comte de Paris, lequel, vers l'an 897, prit le titre de roi de France.

(1) Il existe au sujet de ce siége un poème latin contemporain, par Abbon, publié en latin et en français avec des notes, par M. Taranne, Paris, 1834, in-8°. Mais tel était l'isolement où se trouvaient les diverses parties de la France, que dans tout le poème les Sarrazins ne sont pas nommés une seule fois.

. Dès l'année 906, les Sarrazins avaient traversé les gorges du Dauphiné, et franchissant le Mont-Cenis, s'étaient emparés de l'abbaye de Novalèse, sur les limites du Piémont, dans la vallée de Suse. Les moines eurent à peine le tems de se retirer à Turin, avec les reliques des saints et les autres objets précieux, y compris une bibliothèque fort riche pour le tems, particulièrement en livres classiques. Les Sarrazins, à leur arrivée, ne trouvant que deux moines qui étaient restés pour veiller à la sûreté du monastère, les chargèrent de coups. Le couvent et le village situé dans les environs furent pillés, et les églises livrées aux flammes (1). En vain les habitans, qui n'étaient pas en état de résister, se réfugièrent dans les montagnes, entre Suse et Briançon, là où était le couvent d'Oulx. Les Sarrazins les y suivirent et tuèrent un si grand nombre de chrétiens, que ce lieu porta le nom de *champ des martyrs* (2).

---

(1) Voy. la chronique de l'abbaye de Novalèse, dans Muratori, *Rerum italicarum scriptores*, t. II, part. II, p. 730. Le chroniqueur, p. 743, cite entre autres chapelles de l'église de l'abbaye qui furent alors détruites, celle de saint Heldrad, ancien abbé du monastère et qui vivait au commencement du neuvième siècle. L'église célèbre la fête de saint Heldrad le 13 mars. Les auteurs du recueil des Bollandistes ont cru que ce saint était né aux environs de Nice; mais la ville de Lambesc, aux environs d'Aix, en Provence, réclame l'avantage de lui avoir donné le jour.

(2) Ou plutôt de *Peuple de Martyrs*, Plebs Martyrum. Voy. le re-

Ce n'est pas qu'en certains endroits les chrétiens ne se réunissent pour combattre les envahisseurs. Plusieurs Sarrazins faits prisonniers furent conduits à Turin ; mais une nuit ces barbares, brisant leurs chaînes, mirent le feu au couvent de Saint-André dans lequel ils avaient été enfermés, et une grande partie de la ville fut sur le point de devenir la proie des flammes (1).

Bientôt les communications entre la France et l'Italie fut interceptées. En 911, un archevêque de Narbonne, que des intérêts pressans appelaient à Rome, ne put se mettre en route à cause des Sarrazins (2). Les barbares occupaient tous les passages des Alpes ; et si on tombait en leur pouvoir, on risquait d'être mis à mort, ou du moins on était taxé à une forte rançon. Ils ne tardèrent même pas à faire des excursions dans les plaines du Piémont et du Montferrat (3).

Sur ces entrefaites (en 908), quelques pirates sarrazins firent une descente sur les côtes du Languedoc, aux environs d'Aiguemortes, et saccagèrent

---

cueil des chartes de l'abbaye d'Oulx, publié par Rivantella, sous le titre de *Ulciensis ecclesiæ chartarium*, Turin, 1753, in-f°, p. x et suiv., et p. 151.

(1) Pingonius, *Augusta Taurinorum*, p. 25 et suiv.

(2) Catel, *Mémoires de l'Histoire du Languedoc*, p. 775.

(3) Liutprand, dans le recueil de Muratori, t. II, part. I, p. 440.

l'abbaye de Psalmodie qui, déjà détruite une fois sous Charles-Martel, avait été rebâtie (1).

L'Espagne musulmane était depuis long-tems en proie aux factions. En 912, le trône de Cordoue échut à Abd-alrahman III, qui, par ses imposantes actions, mérita le nom de Grand. Ce prince, à la suite d'un règne de cinquante ans, réunit sous son pouvoir toutes les provinces musulmanes, et porta au plus haut degré la prospérité et la gloire des Maures d'Espagne. C'est lui qui le premier, dans la Péninsule, prit le titre de khalife et de commandeur des croyans.

Sanche-Garcie, roi de Navarre, et Ordogne, roi de Léon, s'étant réunis à Kaleb, fils de Hafsoun, maître de Tolède et des bords de l'Èbre, et aidés par les guerriers du midi de la France, résistèrent d'abord avec succès aux armes d'Abd-alrahman; leurs efforts étaient la meilleure défense des frontières de France de ce côté. Mais en 920, l'oncle du khalife, appelé comme lui Abd-alrahman, et surnommé Almodaffer ou le Victorieux, franchit, à la suite d'une grande victoire, la chaîne des Pyrénées, et ravagea une partie considérable de la Gascogne, jusqu'aux portes de Toulouse. Les guerres terribles qui ne discontinuaient pas de l'autre côté des Pyré-

(1) Dom Vaissette, *Histoire du Languedoc*, t. II, p. 45, et *Preuves*, p. 52.

nées, amenaient de tems en tems des incursions semblables. Dans celle-ci, Almodaffer fut surpris à son retour par Garcie, fils de Sanche, qui lui reprit tout le butin (1).

En Provence et en Dauphiné, ainsi que dans la chaîne des Alpes, un cri d'indignation se faisait entendre contre les brigandages des Sarrazins. En vain quelques hommes courageux essayèrent, à défaut de prince qui voulût prendre en main la cause des peuples, de s'opposer à ce torrent dévastateur; en vain, du haut de certains lieux élevés, commencèrent-ils à donner la chasse aux barbares. Comme ils agissaient sans concert, ils virent leurs efforts échouer, et la plupart moururent malheureusement.

Les environs de la Garde-Frainet se trouvaient entièrement dévastés, et les barbares s'étaient montrés d'autant plus impitoyables, que les ruines qui les entouraient de toutes parts étaient pour eux un nouveau gage de sûreté. Marseille, à son tour, vit sa principale église détruite; Aix fut également envahie, et les barbares, dans leur fureur, y écorchèrent plusieurs personnes vivantes (2). L'évêque,

(1) Comparez Conde, *Historia*, t. 1, p. 374; et Pagi, critique des Annales de Baronius, an. 920, n° 6.

(2) Comparez la *Gallia Christiana*, t. 1, p. 696; Bouche, *Histoire de Provence*, t. 1, p. 736; et Jacques de Guyse, *Histoire de Hainaut*, t. VIII, p. 201.

nommé Odolricus, s'enfuit à Reims où on le chargea de l'administration du diocèse. Les barbares enlevaient les femmes du pays, et menaçaient de perpétuer leur race; on croira d'ailleurs sans peine que plus d'un chrétien, foulant aux pieds les lois de la religion et de l'honneur, faisaient cause commune avec eux et avaient part à leurs rapines.

Telle était la terreur répandue par les Sarrazins, que les hommes riches et puissans étaient obligés de tout quitter pour mettre leur vie hors de danger. On ne se croyait à l'abri qu'au haut des montagnes, au fond des forêts ou dans des lieux situés à une grande distance. Saint Mayeul, né de parens riches, aux environs d'Avignon, et qui possédait de grands biens à Valençoles, dans le département actuel des Basses-Alpes, se retira en Bourgogne auprès d'un de ses parens (1). Les églises de Sisteron et de Gap furent en proie aux plus grands ravages. A Embrun, les Sarrazins mirent à mort l'archevêque, saint Benoît, avec l'évêque de la Maurienne et beaucoup d'habitans des contrées voisines qui y avaient cherché un refuge (2). Un acte ancien signale auprès d'Embrun trois tours fortifiées où les Sarrazins s'étaient éta-

---

(1) *Vie de saint Mayeul*, dans le recueil des Bollandistes, 11 mai, p. 670 et 679.

(2) *Gallia Christiana*, t. III, p. 1067.

blis et d'où ils dominaient dans les environs (1). Saint Libéral, successeur de saint Benoît, fut obligé de s'en retourner à son pays, Brives-la-Gaillarde.

A cette malheureuse époque, le commerce était nul et les pays communiquaient peu entre eux. L'usage s'était pourtant maintenu parmi les personnes pieuses de France, d'Espagne et d'Angleterre, d'aller, au moins une fois dans sa vie, en pélerinage à Rome, pour y visiter les tombeaux des apôtres. Il existait également des relations habituelles entre les divers évêques de la chrétienté et le saint-siége. Mais depuis l'occupation des passages des Alpes par les Sarrazins, les voyageurs étaient exposés à des accidens aussi fâcheux que fréquens; vainement se munissaient-ils d'armes et se réunissaient-ils en caravanes; il n'est pas d'année où les chroniques du tems ne fassent mention de quelque scène sanglante (2).

Les Normands, devenus paisibles possesseurs de la Normandie actuelle, commençaient à prendre des habitudes pacifiques; mais les Hongrois franchirent les Alpes, et, traversant avec la rapidité de l'éclair

---

(1) *Histoire, topographie, etc., des Hautes-Alpes*, par M. de Ladoucette, 2e édit., Paris, 1834, p. 262.

(2) Recueil des *Historiens de France*, t. VIII, p. 177, 180, 182, 189, 192, 194, etc.

le Dauphiné et la Provence, ils mirent le Languedoc à feu et à sang! Les Hongrois, originaires du pays des anciens Scythes, étaient, à l'exemple de leurs ancêtres et des Tartares actuels, toujours à cheval, et ne se battaient qu'à coups de flèches. Ils ne savaient ni faire des siéges, ni combattre de pied ferme; mais ils chargeaient leurs ennemis avec furie, et se dispersaient aussitôt. Les auteurs contemporains nous les représentent comme vivant de viande crue, étanchant leur soif avec du sang, et coupant par morceaux le cœur de leurs ennemis vaincus. Comme ils étaient venus par les extrémités du nord de l'Europe et de l'Asie, le vulgaire crut reconnaître en eux les peuples de Gog et de Magog dont il est parlé dans les prophéties d'Ézechiel et dans l'Apocalypse, et qui doivent venir à la fin du monde pour faire justice des crimes des humains. Ce qui ajoutait à l'erreur, c'est qu'on approchait de l'an 1000, et que beaucoup de chrétiens, à l'exemple des anciens Millenaires, croyaient que le monde était trop corrompu pour pouvoir subsister plus long-tems. Un évêque de Verdun, pour éclaircir ses doutes, consulta à ce sujet un religieux, qui le rassura en disant que Gog et Magog devaient être secondés dans leur épouvantable mission par plusieurs autres peuples barbares, et que les Hongrois

formaient une nation isolée (1). Ce qu'il y a de certain, c'est que les Hongrois, en très-peu de tems, couvrirent le Languedoc de ruines, et firent presque oublier les excès commis avant eux.

Hugues, régent du royaume d'Arles, au nom du roi Louis, s'exprime ainsi dans la charte de fondation d'un monastère qu'il fit bâtir auprès de la ville de Vienne, dans l'année 924 : « La vénérable religion des chrétiens et l'honneur de l'église ont été privés, par l'excès de nos péchés, de leur ancien éclat, et il n'en reste presque plus de traces. Comme ces maux se sont fait sentir au long et au large, non seulement par suite de la cruelle persécution des païens, mais encore par la cupidité de beaucoup de perfides chrétiens, nous avons jugé convenable, etc. (2). »

Le Piémont et le Montferrat n'étaient pas à l'abri des ravages des Sarrazins. Le chroniqueur de l'abbaye de Novalèse (3) raconte qu'un de ses oncles, qui s'était adonné à la carrière militaire, ayant à se rendre de la Maurienne à Verceil, fut surpris par une bande de Sarrazins, dans une forêt située près de

(1) Voy. le *Spicilége* de d'Achery, édition in-fol., t. III, p. 369.
(2) Recueil de dom Bouquet, t. IX, p. 689.
(3) Muratori, *rerum italicarum scriptores*, t. II, part. II, p. 733.

cette ville. On en vint aux mains ; plusieurs hommes furent blessés de part et d'autre ; mais les Sarrazins, plus nombreux, l'emportèrent. Un certain nombre de chrétiens étant tombés en leur pouvoir, ils retinrent ceux qui étaient en état de payer une rançon. Parmi eux se trouvaient l'oncle du chroniqueur et son domestique. L'un et l'autre furent garrottés et conduits dans la ville. Le grand-père du chroniqueur, se rendant par hasard chez l'évêque, vit le domestique enchaîné dans la rue ; comme il ne connaissait pas l'événement qui l'avait amené là, il donna, pour le racheter, une cuirasse à triple tissu qu'il portait sur lui. Apprenant ensuite que son fils était aussi prisonnier, il fut obligé de parcourir toute la ville, et de faire un appel à la générosité de ses amis pour lui trouver une rançon.

Le chroniqueur ajoute qu'à cette époque les Sarrazins s'avançaient jusque sur les frontières de la Ligurie. En effet, on lit dans Liutprand, écrivain contemporain, à l'année 935, que les barbares qui déjà une fois, vers l'an 906, avaient envahi Aqui, ville du Montferrat, célèbre par ses bains, y revinrent sous la conduite d'un chef appelé *Sagitus*. Heureusement ils furent repoussés par les habitans et taillés tous en pièces. Le même auteur parle, sous la même date, de quelques pirates venus d'Afrique, qui, ayant pénétré dans la ville de

Gènes, massacrèrent les hommes et emmenèrent les femmes et les enfans en esclavage (1).

Pendant ce tems les Hongrois, franchissant les barrières du Rhin, envahissaient l'Alsace, la Lorraine, la Franche-Comté, la Champagne, où ils assiégèrent Sens; ensuite, ils s'avancèrent sur les bords de la Loire. Ebbon et les guerriers de la Touraine et du Berry, leur livrèrent combat auprès d'Orléans et les obligèrent à rebrousser chemin; mais alors les barbares se replièrent vers la Suisse d'où ils dévastèrent toutes les contrées voisines (2).

Jusque-là, le Valais, contrée qui, au milieu d'un climat sévère, présente un aspect riant, et qui réunit les productions des pays tempérés et des pays froids, avait été à l'abri d'invasions si terribles. C'est dans ces régions reculées que le successeur de saint Libéral au siége épiscopal d'Embrun et plusieurs autres évêques, avec une partie de leur clergé, avaient cherché un refuge. En 939, les Sarrazins pénétrèrent dans la vallée et y mirent tout à feu et à sang. La célèbre abbaye d'Agaune,

---

(1) Voy. Liutprand, dans Muratori, *rerum italicarum scriptores*, t. II, p. 440 et 452.

(2) Au sujet de l'invasion des Hongrois, voyez le recueil des *Historiens de France*, t. IX, p. 6, 23, 34, 44, etc. Il nous paraît que c'est la même invasion qui est racontée fort au long dans le *Roman de Garin le Loherain*, sous le nom de Wandes et de Vandales, t. I.

sanctifiée par le martyre de saint Maurice et de la légion Thébéenne, et que la munificence de Charlemagne et d'autres grands princes s'était plû à embellir, fut presque renversée de fond en comble (1).

La Tarantaise se trouvait en proie aux mêmes ravages; chaque jour les barbares devenaient plus entreprenans. Une nombreuse caravane, qui se rendait de France en Italie, s'étant présentée pour franchir le passage, fut obligée de rebrousser chemin. Dans le combat qui eut lieu, plusieurs chrétiens furent tués, d'autres blessés (2).

Toute la Suisse se vit envahie à la fois par les Hongrois et les Sarrazins. Les Sarrazins, maîtres du Valais, s'avancèrent jusqu'au centre du pays des

---

(1) *Gallia Christiana*, t. XII, p. 793. D'après quelques auteurs, l'abbaye aurait été déjà détruite une fois par les Sarrazins, en 900. Voy. *ibid.*, p. 792. On lit encore dans l'église de Saint-Pierre, village situé entre Martigny et Sion, à la descente du Mont-Saint-Bernard, cette inscription latine qui paraît avoir été érigée vers l'an 1010, par Hugues, évêque de Genève, lorsque ce prélat fit bâtir l'église :

Ismaelita cohors Rhodani cum sparsa per agros,
Igne, fame et ferro sæviret tempore longo,
Vertit in hanc vallem pæninam mersio falcem;
Hugo præsul Genevæ Christi post ductus amore,
Struxerat hoc templum, etc.

Voy. Schiner, *Description du département du Simplon*, Sion, 1812 p. 134.

(2) Recueil de dom Bouquet, t. VIII, p. 194.

Grisons. L'abbaye de Disentis, fondée par un disciple de saint Colomban, et qui était célèbre dans toute la Suisse, fut dépouillée de tous ses biens (1). Il en fut de même de l'église de Coire (2). On dit même que les Sarrazins, se rapprochant du lac de Genève, marchèrent vers le Jura. A cette époque la Suisse faisait partie du royaume de la Bourgogne transjurane, et la mère du jeune roi Conrad, Berthe, se retira dans une tour solitaire, à l'endroit où est aujourd'hui Neuchâtel (3).

A la même époque, une guerre acharnée avait lieu entre les rois des Asturies et de la Navarre, et le khalife de Cordoue. Dans une lutte qui s'engagea pour la possession de la ville de Zamora, il périt plus de cent mille hommes (4). Les chrétiens avaient

(1) Sprecher, *Chronicon Rhetiæ*, Bâle, 1617, p. 68, 197 et suiv.

(2) L'évêque Waldo, se plaignait, en 940, des continuelles déprédations des Sarrazins. Les traces de ces dévastations existaient encore, en 952, lorsque Othon, revenant d'Italie, passa par la Rhétie. Il existe un diplome daté de l'année 956, par lequel Othon donne à l'évêque certains biens comme dédommagement. Voy. le recueil allemand publié à Coire, sous le titre de *Collecteur*, année 1811, p. 235. Ce même diplome fut confirmé en 965 et 972. Voy. Herrgott, *Genealogiæ diplomaticæ Augustæ gentis Habsburgicæ*, t. II, part. 1, p. 84.

(3) Voy. Muller, *Histoire des Suisses*, t. II, p. 117, traduction française.

(4) Le roi de Navarre, dont les troupes figurèrent dans la bataille, se nommait Garcie; mais les auteurs arabes ne font mention que de sa mère, qui, apparemment, était régente du royaume et qu'ils nomment *Thoutheh*. Voy. Maccary; n° 704, fol. 90 verso. En effet, il est parlé dans un

acquis de l'ascendant; mais Abd-alrahman, qui enfin avait étouffé les rebellions sans cesse renaissantes, et qui pouvait disposer de toutes les forces musulmanes de l'Espagne, était devenu un adversaire formidable. Un auteur arabe rapporte que ce prince, en fait de guerre sacrée, avait la *main blanche de Moïse*, c'est-à-dire la main avec laquelle, dans l'opinion des Orientaux, le législateur des hébreux faisait jaillir l'eau des rochers, fendait les flots de la mer, et s'était rendu maître de la nature entière. Il ajoute qu'Abd-alrahman porta l'étendard musulman plus loin qu'aucun de ses prédécesseurs (1). Heureusement pour les chrétiens que sur ces entrefaites, des révolutions étant survenues dans les provinces de l'Afrique qui répondent à l'empire actuel de Maroc, Abd-alrahman éprouva le désir d'étendre son autorité au-delà des mers. Comme à la même époque il s'était formé du côté de Tunis un nouvel empire, appelé Fatimide, à cause de la prétention qu'avaient les princes de cette dynastie de descendre de Mahomet par sa fille Fatime, les provinces en état de révolution devinrent comme un sujet de discorde entre les deux royaumes; de manière que

---

chroniqueur allemand, sous la date 939, d'une grande victoire remportée par la reine *Toïa* sur les Sarrazins. Voy. M. Pertz, *Monumenta historiæ germanicæ*, t. 1, p. 78.

(1) Maccary, n° 704, fol. 88 et suiv.

les forces d'Abd-alrahman et de ses successeurs se trouvèrent partagées.

En 940, Fréjus, ville alors assez considérable, parce que les navires continuaient encore à entrer dans son port, fut tellement maltraitée par les Sarrazins, que la population entière fut obligée de s'expatrier, et qu'il n'y resta pas même de traces des propriétés. Il en fut de même de Toulon, aujourd'hui l'effroi des barbares. Les chrétiens placés entre la mer et les Alpes abandonnèrent leurs demeures et se réfugièrent au haut des montagnes. Les Sarrazins ne mirent plus de bornes à leurs cruautés, et firent de la plus grande partie d'un pays naguère florissant une affreuse solitude. Les villes les plus importantes furent renversées, les châteaux détruits, les églises et les couvens réduits en cendres. Le séjour de l'homme, est-il dit dans une vieille charte, était devenu le repaire des bêtes féroces. En effet, on lit dans les chroniques du tems, que les loups s'étaient tellement multipliés, qu'on ne pouvait plus voyager en sûreté.

Sur ces entrefaites, Hugues, devenu comte de Provence, et que l'exemple du roi Louis n'avait pas éclairé, s'était rendu en Italie pour y disputer la couronne du royaume de Lombardie. Les cris de ses sujets l'ayant enfin rappelé de ce côté des Alpes, il annonça l'intention de chasser entièrement les Sar-

razins. Il s'agissait de s'emparer d'abord du château *Fraxinet*, à l'aide duquel les Sarrazins se maintenaient en relation avec l'Espagne et l'Afrique, et d'où ils dirigeaient leurs expéditions dans l'intérieur des terres. Comme il fallait que ce château fût attaqué par mer et par terre, Hugues envoya demander une flotte à l'empereur de Constantinople, son beau-frère; il demandait aussi du feu grégeois, l'arme alors la plus efficace pour combattre les flottes sarrazines (1).

En 942, la flotte grecque jeta l'ancre dans le golfe de Saint-Tropès; en même tems Hugues accourut avec une armée. Les Sarrazins furent attaqués avec la plus grande vigueur; leurs navires et tous leurs ouvrages du côté de la mer furent détruits par les Grecs. De son côté, Hugues força l'entrée du château, et obligea les barbares à se retirer sur les hauteurs voisines (2). C'en était fait de la puissance des Sarrazins en France; mais tout-à-coup

(1) Voy. Liutprand, dans Muratori, *rerum italicarum scriptores*, t. II, p. 462.

(2) Voy. le récit de Liutprand, *ibid.*, p. 464. On trouve sur les divers incidens de ce siége des détails très-circonstanciés dans l'ouvrage de Delbène, intitulé *De regno Burgundiæ transjuranæ et arelatis*, Lyon, 1602, in-4°, p. 58 et suiv.; et ces détails ont été rapportés par plusieurs écrivains; mais Delbène ne cite aucune autorité; et ces détails, ainsi qu'une bonne partie de son livre, paraissent être de son invention. Nous reviendrons sur l'ouvrage de Delbène.

Hugues apprit que Béranger, son rival à la couronne d'Italie, qui s'était enfui en Allemagne, se disposait à venir lui disputer le trône. Alors, ne songeant plus aux maux qui pesaient sur ses malheureux sujets, il renvoya la flotte grecque, et maintint les Sarrazins dans toutes les positions qu'ils occupaient, à la seule condition que, s'établissant au haut du grand Saint-Bernard et sur les principaux sommets des Alpes, ils fermeraient le passage de l'Italie à son rival. C'est à ce sujet que Liutprand interrompt son récit pour adresser cette apostrophe à Hugues : « Voilà une étrange manière de défendre tes états! Hérode, pour n'être pas privé d'un royaume terrestre, ne craignit pas de faire tuer un grand nombre d'innocens ; toi, au contraire, pour arriver au même but, tu laisses échapper des hommes criminels et dignes de mort. Sans doute tu ignores quelle fut la colère du seigneur contre le roi d'Israël, Achab, qui avait épargné la vie du roi de Syrie, Benadab; le seigneur lui dit : *Puisque tu as laissé vivre un homme que j'avais condamné à perdre la vie, ton ame paiera pour son ame et ton peuple pour son peuple.* » Liutprand se tournant ensuite vers la montagne du Grand-Saint-Bernard, lui adresse ces vers : « Tu laisses périr les hommes les plus pieux, et tu offres un abri aux scélérats appelés du nom de *Maures*. Misérable! tu ne rougis pas de prêter ton

ombre à des gens qui répandent le sang humain et qui vivent de brigandage! Que dirai-je? puisses-tu être consumée par la foudre, ou brisée en mille pièces et plongée dans le chaos éternel (1)! »

Dès ce moment les Sarrazins montrèrent encore plus de hardiesse qu'auparavant, et l'on dut croire qu'ils étaient établis pour toujours dans le cœur de l'Europe. Non seulement ils épousèrent les femmes du pays; mais ils commencèrent à s'adonner à la culture des terres. Les princes de la contrée se contentèrent d'exiger d'eux un léger tribut; ils les re-

---

(1) Voici les vers de Liutprand, p. 463 :

Mons transire Jovis, mirum
Haud suetos perdere sanctos,
Et servare malos, vocitant
Heu! quos nomine Mauros.
Sanguine qui gaudent hominum
Juvat et vivere rapto.
Quid loquar? ecce dei cupio
Tete fulmine aduri,
Conscissusque chaos cunctis
Fias tempore cuncto.

Ce témoignage, comme on voit, ne pouvait pas être plus positif. Cependant Muratori, qui a publié dans son grand recueil le récit de Liutprand, l'avait apparemment perdu tout-à-fait de vue, lorsqu'il rédigea ses annales d'Italie; car, arrivé à l'année 942, et obligé de parler de l'accord fait par Hugues avec les Sarrazins du Fraxinet, il dit qu'on ignore où les Sarrazins furent cantonnés. En général, ce que Muratori dit dans ses annales sur les invasions des Sarrazins en Italie et en France, est défectueux.

cherchaient même quelquefois (1). Quant à ceux qui occupaient les hauteurs, ils donnaient la mort aux voyageurs qui leur déplaisaient, et exigeaient des autres une forte rançon. « Le nombre des chrétiens qu'ils tuèrent fut si grand, dit Liutprand, que celui-là seul peut s'en faire une idée, qui a inscrit leurs noms dans le livre de vie (2). »

Le grand Saint-Bernard, appelé jadis *Mont-de-Jupiter,* d'où on a fait ensuite *Montjoux,* a toujours, par sa situation entre le Valais et la vallée d'Aoste, servi de communication entre la Suisse et l'Italie. Maîtres de cette position importante et des autres passages des Alpes, les Sarrazins se répandirent dans les contrées voisines.

Les mêmes ravages furent commis dans le comté de Nice, qui dépendait alors du royaume d'Arles, ainsi que sur toute la côte de Gênes. Il paraît qu'un corps sarrazin s'était établi dans Nice même. Un quartier de la ville porte encore le nom de *Canton des Sarrazins* (3).

Enfin les barbares occupèrent Grenoble avec la riche vallée du Graisivaudan, et l'évêque de Grenoble

---

(1) Recueil de dom Bouquet, t. IX, p. 6.

(2) Comparez le recueil de dom Bouquet, t. VIII, p. 207, et la chronique de Liutprand, dans le grand recueil de Muratori, t. II, p. 464.

(3) Durante, *Histoire de Nice*, t. I, p. 150.

se retira, avec les reliques des saints et les richesses de son église, du côté du Rhône, au prieuré de Saint-Donat, à quelques lieues au nord de Valence (1).

Il y a lieu de croire que les Sarrazins du Piémont s'étaient ménagé dans la contrée une ou plusieurs forteresses, d'où ils dirigeaient leurs nombreuses expéditions, et qui leur servaient d'asile au besoin. Le chroniqueur de l'abbaye de Novalèse fait mention d'un château de ce genre qu'il appelle *Frascenedellum;* peut-être est-ce *Frassineto,* lieu situé près du Pô, à une petite distance de Casal, et qu'on avait

(1) Nous ignorons l'année précise où les Sarrazins entrèrent dans Grenoble; mais ce ne doit pas être long-tems après l'an 945; car un monument incontestable nous apprend que déjà, en 954, il y avait long-tems que cette occupation avait lieu. Voici ce qui se lisait naguère parmi les débris du prieuré de Saint-Donat, autrement appelé Jovinzieux, sur la façade d'un clocher bâti par l'évêque de Grenoble, Izarn, et qui porte la date LMIIII, c'est-à-dire 954 :

Per Mauros habitanda diù Granopolis ista
Lipsana sanctorum præsul ab orbe tollit.

Nous citons cette inscription d'après une dissertation publiée sur les lieux, par M. Jean-Claude Martin, sous le titre de *Histoire chronologique de Jovinzieux, de nos jours Saint-Donat,* Valence, 1812, in-8°. Nous supposons qu'il y a quelques fautes dans la copie de l'inscription et dans l'interprétation que M. Martin en a donnée. Dans tous les cas l'incertitude est levée par ce passage d'une hymne qu'on chantait autrefois au prieuré, et que cite M. Martin lui-même :

Quum a Mauris habitanda diù Grannopolis esset,
Lipsana sanctorum præsul habere cavet.

appelé *Fraxinetum*, soit à cause du voisinage de quelque bois de frêne, soit à l'imitation du fameux *Fraxinetum* de Provence; ou bien est-ce la forteresse appelée aujourd'hui Fenestrelle. Quoi qu'il en soit, voici ce que raconte le chroniqueur de Novalèse, qui, vivant sur les lieux, a dû être bien informé. A l'époque où les Sarrazins occupaient le château de *Frascenedellum*, et que de là ils se répandaient dans les environs, un homme du pays, appelé Aymon, se fit admettre dans leurs rangs. Les barbares enlevaient les femmes et les enfans des deux sexes, les jumens, les vaches, les bijoux, etc. Un jour, parmi le butin, il se trouva une femme d'une grande beauté. Aymon se la fit donner en partage; mais un des chefs survenant, la réclama et l'enleva de force. Pour se venger, Aymon alla trouver le comte Rotbaldus qui, à cette époque, dominait sur la Haute-Provence (1); et dans le plus grand secret, car les Sarrazins avaient partout des affidés, il lui fit part de son projet de se dévouer à la délivrance du pays. Le comte accueillit sa proposition avec le plus grand empressement. Un appel fut fait aux seigneurs et aux guerriers de la contrée. On attaqua les barbares dans le lieu de leur retraite,

(1) C'est probablement Rotbaldus II, comte de Forcalquier, lequel vivait vers l'an 945. Voy. Bouche, *Histoire de Provence*, t. II, p. 30.

et le pays fut affranchi de leur joug. Le chroniqueur ajoute que la famille d'Aymon existait encore de son tems (1).

Sur ces entrefaites (952), les Hongrois ayant de nouveau envahi l'Alsace et menaçant toutes les contrées voisines du mont Jura, Conrad, maître de la Bourgogne, de la Franche-Comté, de la Suisse et du Dauphiné, imagina de mettre aux prises les Sarrazins avec les Hongrois. Il écrivit en ces termes aux Sarrazins : « Voilà les *pillards* de Hongrois qui, ayant entendu parler de la fertilité des terres que vous cultivez, demandent à les occuper. Joignez-vous à moi et exterminons-les de concert. » En même tems il fit dire ces mots aux Hongrois : « Pourquoi vous en prenez-vous à moi ? Les Sarrazins occupent les vallées les plus riches. Aidez-moi à les chasser, et je vous établirai à leur place. » Conrad indiqua aux barbares un lieu où ils devaient se rencontrer. Lui-même se rendit en ce lieu avec toutes ses troupes. Ensuite, quand il vit les barbares aux prises les uns avec les autres, et leurs forces affaiblies, il se précipita sur eux et en fit un horrible carnage. Ceux qui échappèrent au massacre furent envoyés à Arles et vendus comme esclaves (2).

(1) Muratori, *rerum italicarum scriptores*, t. II, part. II, p. 736.

(2) Voy. le recueil de dom Bouquet, t. IX, p. 6; et le recueil de M. Pertz, t. II, p. 110.

On ignore où cet événement qui, au premier aspect, pourrait paraître invraisemblable, a eu lieu. Les Sarrazins ayant le centre de leurs forces en Provence, et les Hongrois arrivant par l'Alsace et la Franche-Comté, il est à croire que la rencontre des deux peuples se fit dans un pays intermédiaire, tel que la Savoie. Le fait est que cette contrée, appelée alors Maurienne, fut long-tems occupée par les Sarrazins (1), à tel point que certains écrivains instruits n'ont pas craint de dire que le nom de Maurienne était une dérivation de celui des Maures, bien que le nom de Maurienne fût en usage dès le sixième siècle (2). Peut-être c'est l'événement qui, à quelques différences de noms près, a été longuement raconté dans le *Roman de Garin le Loherain*. D'après le roman, la Maurienne était alors sous les lois d'un prince appelé Thierry; ce prince étant vivement pressé par quatre rois sarrazins, eut recours à l'appui du roi de France (3),

---

(1) Nous apprenons par une lettre de Mgr. Billiet, actuellement évêque de Saint-Jean de Maurienne, et qui a fait une étude spéciale de l'histoire du pays, qu'on y trouve encore plusieurs dénominations qui rappellent le séjour des Sarrazins, par exemple, aux environs de Modane, le *vallon sarrazin* et le village de *Freney*. On a vu que Bouche avait déjà fait une observation semblable.

(2) Voy. le recueil des *Historiens de France*, t. II, p. 11, etc.

(3) Le poète, par un singulier anachronisme, suppose que cet événement s'est passé sous Pepin-le-Bref. Voy. notre introduction.

qui fit un appel à ses guerriers. Les Français, parmi lesquels se distinguaient les Lorrains, se rendirent auprès de Lyon et descendirent le Rhône jusqu'auprès de l'Isère; là, dirigeant leurs pas vers le nord-est, ils trouvèrent les Sarrazins postés dans une vallée nommée *Valprofonde* et les taillèrent en pièces (1).

A cette époque les Sarrazins parcouraient librement toute la Suisse, et s'avançaient jusqu'aux portes de la ville de Saint-Gall, près du lac de Constance, où ils perçaient de leurs traits les moines qui sortaient pour se livrer à leurs exercices religieux. Devenus familiers avec la guerre des montagnes, ils surpassaient, dit un écrivain du tems, les chevreuils par la légèreté de leurs pas. D'ailleurs ils s'étaient sans doute construit dans le pays plusieurs tours dont on croit reconnaître encore les restes. Telle fut l'étendue des maux qu'ils causèrent aux chrétiens,

---

(1) Voy. le *Roman de Garin*, t. I, p. 73 et suiv. Voy. aussi l'*Histoire de Hainaut*, par Jacques de Guyse, t. VIII, p. 270. Si on en croyait Delbène, *De regno Burgundiæ*, p. 124, les Sarrazins seraient restés beaucoup plus long-tems en Savoie. Ils seraient demeurés maîtres du château de Cules, sur les bords du Rhône, en face de Seyssel, et auraient été chassés du pays seulement en 970, par un guerrier saxon qu'il appelle Geraudus, et qu'il regarde comme la souche de la maison actuelle de Savoie; mais la véracité de Delbène est suspecte; et d'après l'observation de Guichenon, *Histoire de Savoie*, t. I, p. 183, le château de Cules n'a été construit que beaucoup plus tard.

qu'on eût pu, dit le même auteur, en composer un gros livre. Enfin un doyen de l'abbaye, appelé Walton, se dévouant pour le salut commun, prit avec lui un certain nombre d'hommes courageux, armés de lances, de faulx et de haches, et surprenant les barbares pendant qu'ils étaient endormis, les tailla en pièces. Quelques-uns furent faits prisonniers, le reste prit la fuite. Les prisonniers amenés à l'abbaye, ayant refusé de boire et de manger, moururent tous de faim (1).

Ce succès, joint à une grande victoire que les Allemands remportèrent sur les Hongrois, et qui réduisit désormais ces barbares à l'impuissance, promettait quelque repos à la Suisse et aux régions voisines; mais il ne rendait que plus sensibles les calamités qui pesaient sur le Dauphiné, la Provence et une partie des Alpes. D'ailleurs, tant que les Sarrazins auraient pied en France, comme ils avaient la facilité de recevoir du secours par mer, le pays ne pouvait se croire à l'abri de leurs dévastations. Le prince chrétien qui jouait alors le rôle le plus important dans la politique de l'Europe, était Othon,

(1) Chronique de l'abbaye de Saint-Gall, dans le recueil de M. Pertz, t. II, p. 137. Le chroniqueur donne quelquefois aux Hongrois le nom d'*Agareni*, mot qui est appliqué par les écrivains du temps aux Sarrazins, et cette circonstance a jeté quelque confusion dans son récit; mais ici il nomme expressément les Sarrazins.

roi de Germanie, le même qui devint plus tard empereur, et à qui ses brillantes qualités ont fait donner le titre de *grand*. Othon s'était mis en relation avec les principaux souverains de son tems, notamment avec le khalife de Cordoue, qui passait pour le protecteur de la colonie sarrazine du *Fraxinet*. Un écrivain contemporain parle avec admiration des présens qu'Othon recevait de toutes les parties du monde, et cite entre autres des lions, des chameaux, des singes, des autruches, en un mot des animaux étrangers à la France et à l'Allemagne (1). Othon, prenant en main la cause des chrétiens, résolut d'envoyer une ambassade au khalife. Malheureusement Abd-alrahman, dans une lettre qu'il avait envoyée précédemment à Othon, s'était servi de quelques expressions injurieuses pour le christianisme, de manière que le prince se crut obligé de faire choix pour une mission à laquelle il attachait tant de prix, d'un théologien et d'un homme qui fût en état de soutenir la controverse, et qui même essayât de convertir le khalife. Celui sur lequel le choix tomba était un moine de l'abbaye de Gorze, aux environs de Metz, lequel se nommait Jean.

On était alors en 956. Les auteurs arabes et chrétiens s'accordent à vanter l'éclat que jetait la cour

(1) Witikind, dans le recueil de Meibom, *scriptores rerum germanicarum*, Helmstœdt, 1688, t. 1, p. 658.

de Cordoue. Les beaux-arts, l'industrie, la politesse des manières avaient fait de cette ville un objet d'admiration pour l'Europe chrétienne. Abd-alrahman était en relation directe avec l'empereur de Constantinople, le pape et les divers princes chrétiens de l'Espagne, de la France, de l'Allemagne et des pays slaves. Les monarques chrétiens, disent les auteurs arabes, tendaient la main de l'obéissance au khalife, et tenaient à grand honneur que le khalife voulût bien donner sa main à baiser à leurs députés. Lorsqu'il arrivait une de ces ambassades, surtout lorsque c'était une députation de l'empereur grec, Abd-alrahman déployait une magnificence extraordinaire. Les rues par lesquelles l'ambassadeur passait étaient tendues de riches tapis. La garde du roi, au nombre de plusieurs mille hommes, se rangeait sur deux files, et les princes ainsi que les grands fonctionnaires de l'état se plaçaient près du trône. Ensuite les imams des mosquées retraçaient en chaire, devant le peuple assemblé, des scènes si glorieuses pour l'islamisme; et les poètes, dont les écrits étaient alors accueillis avec transport par toutes les classes de la société, célébraient dans leurs vers les traits les plus propres à faire de l'effet sur la multitude (1).

(1) Maccary, man. arab. de la Biblioth. roy. anc. fonds, n° 704, fol. 91,

L'ambassade du moine de Gorze n'eut pas le même éclat. Cependant elle ne fut pas dénuée de toute solennité; et comme la relation qui nous en reste, et qui fut écrite par un disciple même du moine, jette une vive lumière sur l'état respectif de la France et de l'Espagne, nous en citerons quelques fragmens.

Jean partit accompagné seulement d'un autre moine, et les présens qu'il était, suivant l'usage, chargé de présenter au khalife, furent fournis par son abbaye. Il fit sa route à pied jusqu'à Vienne en Dauphiné. Là il s'embarqua sur le Rhône, d'où il se rendit par mer à Barcelonne. A cette époque la Catalogne était une dépendance de la France, et la ville qui donnait entrée dans les états du khalife était Tortose. Le gouverneur musulman de Tortose, à qui on avait fait connaître l'arrivée de l'ambassadeur, ayant donné son agrément, le moine se remit en route. Il traversa une grande partie de la Péninsule, et, suivant l'antique hospitalité arabe, il arriva à Cordoue défrayé de tout. A Cordoue on le reçut magnifiquement, et il fut logé dans une maison située à deux milles du palais.

Dans l'intervalle le khalife avait appris la nature

---

et n° 1377, fol. 151 et suiv. Pour ce que ces relations avaient quelquefois de scientifique, voyez ci-devant, introduction, et la traduction française de la relation arabe d'Abd-allathif, par M. Sylvestre de Sacy, p. 496.

des instructions dont le moine était chargé. Voulant prévenir toute espèce de discussion religieuse, qui nécessairement lui aurait été désagréable, il fit proposer au moine de supprimer la lettre d'Othon et de la regarder comme non avenue. Il était, disait-il, peu convenable à deux personnages de ce rang d'entrer en discussion sur de pareilles matières; d'ailleurs, les lois du pays défendaient à qui que ce fût, même au prince, de mal parler de Mahomet (1). Toutes ces remontrances furent inutiles. L'évêque de Cordoue s'étant présenté à son tour, le moine lui reprocha avec aigreur sa mollesse et certaines condescendances des chrétiens du pays pour les musulmans, telles que de s'abstenir du porc et de circoncire les enfans. Alors le khalife refusa de recevoir l'ambassadeur; et comme celui-ci insistait, le khalife lui dit qu'un évêque qu'il avait envoyé précédemment à Othon, avait été retenu par ce prince pendant trois ans, et que lui entendait le garder neuf années, apparemment parce qu'il se mettait trois fois au-dessus du roi de Germanie.

(1) Voy. précédemment, p. 143. On lit dans le code des Ottomans ces paroles : « Quiconque profère des blasphèmes contre Dieu, contre ses attributs, contre son saint prophète, contre le livre céleste, sera mis à mort sans rémission ni délai. » Voy. Mouradgea d'Ohsson, édition in-8°, t. VI, p. 244.

Cependant l'ambassadeur s'excusait sur les instructions qu'il avait reçues, et il fut convenu que le khalife enverrait à Othon un nouveau député, pour savoir s'il était toujours dans les mêmes intentions. Mais on eut beaucoup de peine à trouver quelqu'un qui voulût se charger du message. Aucun musulman n'était disposé à braver les ennuis d'un si long voyage. En effet, de tout tems les musulmans, dont la religion est surchargée de pratiques minutieuses, ont répugné à se rendre parmi des peuples qu'ils traitent d'infidèles (1). En général, les députés sarrazins étaient des chrétiens, particulièrement des ecclésiastiques qui, par leurs croyances et leurs habitudes, avaient moins de peine à se mettre en harmonie avec les pays dans lesquels ils allaient entrer. Enfin il se présenta un chrétien laïque qui parlait le latin et l'arabe, et qui, en récompense, fut plus tard nommé évêque (2).

Sur ces entrefaites, le fils et le gendre d'Othon, à qui le prince, suivant l'usage de ces tems, avait

---

(1) Voy. Mouradgea d'Ohsson, *Tableau de l'empire ottoman*, t. IV, p. 212 et suiv.; t. V, p. 47.

(2) Ce chrétien se nommait Recemundus; d'un autre côté Rezqundus est le nom d'un évêque espagnol avec qui l'historien Liutprand était en rapport d'amitié, et à qui il a adressé son histoire. Les Bollandistes en ont induit avec vraisemblance que ces noms indiquent un seul et même personnage.

cédé une partie de ses états en apanage, se révoltèrent, et Othon eut besoin de toutes ses forces pour dompter les rebelles. Aussi, lorsque le député espagnol lui exposa l'état des choses, Othon fit toutes les concessions qu'on voulut. Le khalife consentit donc à recevoir le moine de Gorze. On convint du jour de l'audience.

Le moine, pendant son séjour à Cordoue, avait vécu avec la plus grande simplicité. Le khalife, voulant donner de l'éclat à sa réception, lui fit proposer de faire ce jour-là exception à la sévérité de sa règle et de mettre de beaux habits; le moine répondit qu'il n'en connaissait pas de plus beaux que ceux de son ordre. Le prince crut qu'il manquait de moyens d'en acheter d'autres, et lui envoya dix livres d'argent, c'est-à-dire un peu plus de 7,000 fr. de notre monnaie actuelle (1); mais le moine distribua cet argent aux pauvres; et alors le khalife lui fit dire qu'il le laissait libre, s'il voulait, de venir couvert d'un sac, qu'il ne l'en recevrait pas moins bien.

(1) Sous Charlemagne la livre était de douze onces, et la livre d'argent pesait environ 77 fr. 88 c. de notre monnaie actuelle, ce qui, vu la rareté de l'argent à cette époque et à raison d'une valeur répétée neuf fois, faisait 712 fr., valeur commerciale actuelle. Voy. l'*Essai sur les divisions territoriales de la Gaule*, par M. Guérard, Paris, 1832, p. 172 et 181.

Au jour fixé, toute la ville de Cordoue fut en mouvement. Des troupes rangées sur deux files bordaient le passage. Ici étaient des hommes à pied de race slavonne, tenant une lance plantée en terre; là se trouvaient d'autres hommes brandissant un javelot. D'un côté étaient des guerriers montés sur des mules et armés à la légère; de l'autre, des hommes caracolant à cheval. L'ambassadeur vit surtout avec étonnement des Maures vêtus d'une manière bizarre, et qui faisaient toutes sortes de contorsions. On était alors dans l'été; et, comme apparemment les rues n'étaient point pavées, ces hommes excitaient sur leurs pas une poussière incommode. C'étaient probablement des derviches et des moines mahométans, qui accompagnent les troupes musulmanes, et qui figurent dans toutes les cérémonies publiques.

A l'arrivée de l'ambassadeur devant le palais, les principaux dignitaires de l'état vinrent à sa rencontre. Le seuil du palais et l'intérieur des appartemens étaient couverts de riches tapis. L'ambassadeur fut introduit dans la salle où se trouvait le khalife, et où il se tenait seul, *comme un Dieu dans son sanctuaire*. Le prince, placé sur un trône, était accroupi à la manière orientale. Dès qu'il aperçut l'ambassadeur, il lui présenta sa main à baiser en dedans, ce qui était la plus grande politesse qu'il pût lui faire; en-

suite il le fit asseoir. Après les premiers complimens d'usage, on se mit à parler des affaires de l'Europe. Abd-alrahman s'étendit beaucoup sur la puissance d'Othon, sur ses victoires et la grande considération qu'il s'était acquise. Néanmoins, comme il avait été instruit, par ses agens, de la position difficile où la révolte du fils et du gendre d'Othon avait mis ce prince, il ne put s'empêcher de témoigner sa désapprobation de la politique qui avait dirigé le roi allemand, disant qu'un souverain ne doit jamais se dessaisir de l'autorité. En effet, quelques années auparavant, un fils d'Abd-alrahman ayant fait mine de vouloir se frayer le chemin du trône, le père l'avait fait aussitôt étouffer (1).

Enfin on en vint à l'objet principal de l'ambassade. Les auteurs arabes, du moins ceux que nous connaissons, ne disent pas un mot de l'établissement des Sarrazins sur les côtes de Provence et de leurs courses dans l'intérieur des terres, ce qui ferait croire qu'on n'attachait pas en Espagne une grande importance à cette colonie. Néanmoins Liutprand, écrivain contemporain, affirme que cette colonie était protégée par le khalife (2), et l'auteur de la relation dit positivement que l'objet de l'ambassade

---

(1) Conde, *Historia*, t. 1, p. 433.

(2) Muratori, *Rerum italicarum script.*, t. 11, p. 425 et 462.

était de mettre un terme aux dévastations commises par les Sarrazins de France et d'Italie. Malheureusement la relation s'arrête au moment le plus intéressant, au milieu même d'une phrase, et l'on ne peut guère en espérer davantage; car le manuscrit qui la renferme est unique et paraît autographe (1).

Vers l'an 960, les Sarrazins furent chassés du mont Saint-Bernard. L'histoire ne nous a pas conservé les détails de cet événement. Il paraît que les Sarrazins opposèrent une vive résistance; car c'est dans cette partie des Alpes que certains écrivains postérieurs, plus occupés des récits romanesques qui avaient cours de leur tems que de la fidélité historique, ont placé le théâtre des guerres de Charlemagne contre les Sarrazins et les exploits de Roland (2); il paraît encore que saint Bernard de Menthone, qui bientôt construisit un hospice au haut de la montagne et qui donna son nom à la chaîne entière, ne fut pas étranger à ce triomphe; car les mêmes auteurs parlent du rude combat que le saint fut obligé de livrer aux démons et aux faux dieux alors maîtres de la montagne (3).

---

(1) Cette relation se trouve dans les *Acta sanctorum ordinis sancti Benedicti*, par Mabillon, sæc. v, p. 404 et suiv.

(2) Voy. le recueil des *Bollandistes*, au 15 juin, *Vie de saint Bernard de Menthone*, p. 1076.

(3) *Ibid.*, p. 1077. Voy. aussi l'*Histoire de la destruction du paga*

Abd-alrahman III mourut en 961, et son fils, Hakam II, qui depuis long-tems était associé à son autorité, lui succéda. Hakam était un prince pacifique et ami des lettres. Sous son règne les arts et les sciences furent cultivés avec le plus grand succès. L'industrie et l'agriculture reçurent des encouragemens et enfantèrent des merveilles. La férocité des premiers conquérans avait fait place à la politesse; il s'établit même une espèce de galanterie chez ces peuples, où les femmes ont toujours eu à se plaindre du rang indigne d'elles qu'elles occupent; et l'on vit des personnes du sexe briller à la cour et dans les réunions particulières par leurs grâces naturelles et les ornemens de leur esprit (1).

Dans les commencemens de son règne, Hakam, pour gagner la confiance des musulmans les plus ardens, fit la guerre aux chrétiens de la Galice, des Asturies et de la Catalogne; mais les chrétiens ayant témoigné le désir de renouveler la paix, il s'empressa d'accéder à leur demande; et comme ensuite ses visirs et ses généraux lui donnaient le conseil de

---

nisme en occident, par M. A. Beugnot, Paris, 1835, 2 vol. in-8°, t. II, p. 344 et suiv. Faute de connaître l'occupation du grand Saint-Bernard par les Sarrazins, on avait jusqu'ici tout rapporté aux divinités du paganisme.

(1) Conde, t. I, p. 482.

rompre le traité, disant que les bons musulmans étaient impatiens de signaler leur zèle pour la religion, il s'y refusa, et répondit par ces belles paroles de l'Alcoran : « Gardez religieusement votre parole; car Dieu vous en demandera compte (1). » En ce qui concerne le comte de Barcelonne et les seigneurs catalans, Hakam leur imposa pour conditions de raser les forteresses voisines de ses états, et de ne pas prendre parti pour les princes chrétiens avec lesquels il serait en guerre.

Les Sarrazins continuaient à occuper la Provence et le Dauphiné, et leur aspect était encore menaçant. Souvent, dans les querelles entre les chefs chrétiens, la décision qu'ils prenaient était de quelque poids dans la balance. A cette époque, Othon, vainqueur des Hongrois et maître de toute l'Allemagne, cherchait à étendre son autorité en Italie. Béranger, roi de Lombardie, avait été obligé d'abandonner ses états, et le prince allemand avait forcé le pape de lui ceindre la couronne impériale; mais déjà la politique italienne, qui, en haine du joug étranger, devait plus tard amener tant de guerres et de révolutions, commençait à se dessiner. Le fils de Béranger, Adalbert, impatient de recouvrer les

(1) Conde, t. 1, p. 464.

états de son père, alla, suivant quelques auteurs (1), implorer l'appui des Sarrazins du Fraxinet, et le pape Jean XII, le même qui avait couronné Othon, se déclara pour les mécontens.

En 965, les Sarrazins furent chassés du diocèse de Grenoble. On a vu que les évêques de cette ville s'étaient retirés à Saint-Donat, du côté de Valence. Cette année, Isarn, impatient de reprendre possession de son siége, fit un appel aux nobles, aux guerriers et aux paysans de la contrée; et comme les Sarrazins occupaient les cantons les plus fertiles et les plus riches, il fut convenu que chaque guerrier aurait sa part des terres conquises, à proportion de sa bravoure et de ses services. Après l'expulsion des Sarrazins de Grenoble et de la vallée du Graisivaudan, le partage eut lieu, et certaines familles du Dauphiné, telles que celle des Aynard ou Montaynard, font remonter l'origine de leur fortune à cette espèce de croisade.

Isarn se hâta de rétablir l'ordre dans son diocèse qui était dans la plus grande confusion. En vertu de son droit de conquête, il se déclara le souverain de la ville et de la vallée, et ses successeurs se main-

(1) Alberic des Trois-Fontaines, dans le recueil de Leibnitz, intitulé *Scriptores rerum germanicarum*, *accessiones*, Leipsicht, 1698, in-4°, t. II, p. 3 et 4.

tinrent dans une partie de ces priviléges jusqu'à la révolution (1).

Tous ces succès annonçaient que les affaires des

(1) Ce qui concerne l'occupation de Grenoble et de la vallée du Graisivaudan par les Sarrazins, était resté jusqu'ici enveloppé de doutes et de ténèbres. On a vu ci-devant, p. 181, un témoignage irrécusable de l'occupation elle-même. D'un autre côté, il existe dans le cartulaire de l'église de Saint-Hugues, à Grenoble, une charte de la fin du onzième siècle, qui commence ainsi :

« Notum sit omnibus fidelibus filiis Gratianopolitanæ ecclesiæ, quod post destructionem paganorum, Isarnus episcopus ædificavit ecclesiam gratianopolitanam ; et ideò quia paucos invenit habitatores in prædicto episcopatu, collegit nobiles, mediocres et pauperes ex longinquis terris, de quibus hominibus consolata esset gratianopolitana terra ; deditque prædictus episcopus illis hominibus castra ad habitandum, et terras ad laborandum ; in quorum castra sive in terras episcopus jam dictus retinuit dominationem et servitia, sicut utriusque partibus placuit. Habuit autem prædictus episcopus et successor ejus Humbertus prædictum episcopatum sicut proprius episcopus debet habere propriam terram et propria castra, per alodium, sicut terram quam abstraxerat à gente paganâ. Nam generatio comitum istorum, qui modo regnant per episcopatum gratianopolitanum, nullus inventus fuit in diebus suis, scilicet in diebus Isarni episcopi, qui comes vocaretur, sed totum episcopatum sine calumniâ prædictorum comitum prædictus episcopus in pace per alodium possidebat, excepto hoc quod ipse dederat ex suâ spontaneâ voluntate. Post istum vero episcopum successit ei Humbertus episcopus in gratianopolitanam ecclesiam, et habuit prædicta omnia in pace, etc. »

Voy. Chorier, *Estat politique de la province du Dauphiné*, t. II, p. 69. On trouve dans le même ouvrage, t. II, p. 77, une deuxième charte, tirée du même cartulaire, et où il est parlé des terres qui furent concédées par Isarn à Rodolphe, chef de la maison des Aynard, en récompense de sa bravoure. Quant au cartulaire de Saint-Hugues, d'où ces

Sarrazins allaient en déclinant, et ne faisaient qu'irriter davantage le désir qui se manifestait de tous côtés d'en être tout-à-fait délivré. En 968, l'empereur Othon, alors retenu en Italie, annonça l'inten-

---

deux chartes ont été tirées, voy. le *Bulletin* de la Société de l'Histoire de France, t. II, p. 294 et suiv.

Dans un débat qui eut lieu en 1094, entre saint Hugues, évêque de Grenoble, et Guy, archevêque de Vienne, au sujet de la possession du prieuré de Saint-Donat et d'un autre canton, il fut reconnu de part et d'autre que, sous Isarn, les païens, c'est-à-dire les Sarrazins, avaient occupé Grenoble, et que pendant tout ce tems le prélat avait résidé à Saint-Donat. Seulement Guy prétendait que c'était de l'archevêque de Vienne d'alors qu'Isarn avait reçu ce prieuré comme lieu d'asile, tandis que saint Hugues faisait voir que la donation du prieuré remontait à l'an 879, époque où Boson, roi de Provence, le donna à l'église de Grenoble.

Ce qui, pour les modernes, avait embrouillé la question, c'est, d'une part, que tous les documens écrits relatifs à l'occupation de Grenoble par les Sarrazins, désignent ces barbares par le mot vague de *païens*, et que, de l'autre, l'inscription de Saint-Donat était restée inconnue jusqu'à ces derniers tems. De là beaucoup de personnes, d'ailleurs instruites, pensaient que les Sarrazins n'avaient pas cessé d'occuper une partie plus ou moins considérable du diocèse de Grenoble, depuis Charles-Martel jusqu'à l'époque dont nous parlons. Voy. la *Statistique du département de la Drôme*, par M. de Lacroix, 2[e] édit., Valence, 1835, in-4°, p. 72 et 78. D'autres personnes au contraire étaient persuadées que les Sarrazins n'avaient jamais mis les pieds dans le pays. Voy. l'*Histoire de Grenoble*, par M. Pilot, Grenoble, 1829, un vol. in-8°. Dom Brial qui, dans le t. XIV du recueil des *Historiens de France*, p. 757 et suiv., a rapporté les pièces du débat entre saint Hugues et Guy, archevêque de Vienne, ne s'est pas douté que, sous le nom de *païens*, il s'agissait des disciples de Mahomet; et le recueil tout entier ne renferme pas un seul mot sur l'occupation du diocèse de Grenoble par les mahométans.

tion de se dévouer à une entreprise si patriotique (1); mais Othon mourut sans avoir rempli sa promesse, et il fallut que les Sarrazins se portassent à un nouvel attentat, pour que les peuples se décidassent à en faire eux-mêmes justice.

Un homme s'était rencontré, qui jouissait d'une considération universelle; il suffisait de le nommer pour attirer le respect des nations et des rois. C'est saint Mayeul, dont il a déjà été parlé, et qui était devenu abbé de Cluny, en Bourgogne. Telle était la réputation qu'il avait acquise par ses vertus, qu'on songea un moment à le faire pape. Mayeul s'était rendu à Rome pour satisfaire sa dévotion aux églises des saints, et pour visiter quelques couvens de son ordre. A son retour, il s'avança par le Piémont, et résolut de rentrer dans son monastère par le mont Genèvre et les vallées du Dauphiné. En ce moment, les Sarrazins étaient établis entre Gap et Embrun, sur une hauteur qui domine la vallée du Drac, en face du pont d'Orcières (2). A l'arrivée du saint au

---

(1) Witikind, dans le recueil de Meibom, *Scriptores rerum germanicarum*, t. 1, p. 661.

(2) *Pons Ursarii*. Voy. le recueil de dom Bouquet, t. IX, p. 126 et 127. Le passage d'Orcières existe encore aujourd'hui. Personne jusqu'ici ne s'était fait une idée exacte de l'itinéraire de saint Mayeul; ce n'est que depuis la construction de la carte de Cassini, qu'on a pu étudier en détail la géographie de la France. En général, les cartes qui accompagnent les ouvrages des Bénédictins, d'ailleurs si estimables, sont défectueuses.

pied de la chaîne des Alpes, un grand nombre de pélerins et de voyageurs, qui depuis long-tems attendaient une occasion favorable pour franchir le passage, crurent qu'il ne pouvait pas s'en présenter de plus heureuse. La caravane se met donc en route; mais, parvenue sur les bords du Drac, dans un lieu resserré entre la rivière et les montagnes, les barbares au nombre de mille, qui occupaient les hauteurs, lui lancent une grêle de traits. En vain les chrétiens, pressés de toutes parts, essaient de fuir; la plupart sont pris, entre autres le saint; celui-ci est même blessé à la main, en voulant garantir la personne d'un de ses compagnons.

Les prisonniers furent conduits dans un lieu écarté; la plupart étant de pauvres pélerins, les barbares s'adressèrent au saint, comme au personnage le plus important, et lui demandèrent quels étaient ses moyens de fortune. Le saint répondit ingénument que, bien que né de parens fort riches, il ne possédait rien en propre, parce qu'il avait abandonné toutes ses possessions pour se vouer au service de Dieu; mais qu'il était abbé d'un monastère qui avait dans sa dépendance des terres et des biens considérables. Là-dessus les Sarrazins, qui voulaient avoir chacun leur part, fixèrent la rançon de lui et du reste des prisonniers à mille livres d'argent, ce qui faisait environ quatre-vingt mille francs de notre

monnaie actuelle (1). En même tems le saint fut invité à envoyer le moine qui l'accompagnait, à Cluny, pour apporter la somme convenue. Ils fixèrent un terme, passé lequel tous les prisonniers seraient mis à mort.

Au départ du moine, le saint lui remit une lettre commençant par ces mots : « Aux seigneurs et aux frères de Cluny, Mayeul, malheureux, captif et chargé de chaînes ; les torrens de Bélial m'ont entouré, et les lacets de la mort m'ont saisi (2). » A la lecture de cette lettre, toute l'abbaye fondit en larmes. On se hâta de recueillir l'argent qui se trouvait dans le monastère ; on dépouilla l'église du couvent de ses ornemens ; enfin l'on fit un appel à la générosité des personnes pieuses du pays, et on parvint à réunir la somme exigée. Elle fut remise aux barbares un peu avant le terme fixé, et tous les prisonniers furent mis en liberté.

Le saint, au moment où il était tombé au pouvoir des Sarrazins, avait essayé de les ramener à une vie moins criminelle. S'armant, dit un de ses biographes, du bouclier de la foi, il s'efforça de percer

(1) Valeur intrinsèque, ou environ sept cent mille francs, valeur commerciale. Voy. ci-devant, p. 192 et le recueil de dom Bouquet, t. VIII, p. 239 et 240. On peut aussi consulter le recueil des *Bollandistes*, au 11 mai.

(2) Voy. le 2e livre des rois, ch. XXII, vers. 5.

les ennemis du Christ avec la pointe de la parole divine. Il voulut prouver aux Sarrazins la vérité de la religion chrétienne, et leur représenta que celui qu'ils honoraient ne pourrait ni les affranchir du joug de la mort de l'ame, ni leur être d'aucun secours. A ces paroles, les barbares entrèrent en fureur, et garrottant le saint, ils l'enfermèrent au fond d'une caverne; mais ensuite ils s'apaisèrent, et touchés du calme inaltérable de leur prisonnier, ils cherchèrent à adoucir son sort. Quand il eut besoin de manger, un d'entre eux, après s'être lavé les mains, prépara un peu de pâte sur son bouclier, et la faisant cuire, il la lui présenta respectueusement. Un autre ayant jeté par terre le livre de la Bible que le saint portait habituellement sur lui, et s'en servant pour un usage profane, ses compagnons témoignèrent leur improbation, disant qu'on devait avoir plus de respect pour les livres des prophètes. Là-dessus un auteur contemporain fait remarquer avec raison que les musulmans honorent comme nous les saints de l'Ancien-Testament, et qu'ils regardent Notre-Seigneur comme un grand prophète; mais qu'ils le mettent au-dessous de Mahomet, disant qu'à Mahomet était réservé d'éclairer les hommes de la lumière qui doit les guider jusqu'à la fin des siècles. Le même auteur ajoute que Mahomet, dans l'opinion des musulmans, descendait d'Ismaël, fils

d'Abraham, et qu'à les en croire, ce n'était pas Isaac qui était fils de l'épouse légitime, mais Ismaël (1).

La prise de saint Mayeul eut lieu en 972. Cet événement causa une sensation extraordinaire ; de toutes parts les chrétiens grands et petits se levèrent pour demander vengeance d'un tel attentat. Il y avait alors aux environs de Sisteron, dans le village des Noyers, un gentilhomme appelé Bobon ou Beuvon, qui déjà plus d'une fois avait signalé son zèle pour l'affranchissement du pays. Profitant de l'enthousiasme général, et ralliant à lui les paysans, les bourgeois, en un mot tous les hommes amis de la religion et de la patrie, qui voulaient prendre part à la gloire de l'entreprise, il fit construire non loin de Sisteron, un château situé en face d'une forteresse occupée par les Sarrazins. Son intention était d'observer de là tous leurs mouvemens, et de profiter de la première occasion pour les exterminer. Dans l'ardeur de son zèle pieux, il avait fait vœu à Dieu, s'il venait à bout de chasser les barbares, de consacrer le reste de sa vie à la défense des veuves et des orphelins. En vain les Sarrazins essayèrent de le troubler dans

(1) On peut consulter sur l'opinion que les musulmans ont d'Ismaël, de Jésus-Christ et de Mahomet, nos *Monumens arabes, persans et turcs*, t. I et II.

ses efforts ; toutes leurs tentatives furent inutiles. La montagne où s'élevait le château occupé par les Sarrazins se nommait *Petra Impia*, et s'appelle encore dans le langage du pays *Peyro Empio*. Peu de tems après, le chef des Sarrazins de la forteresse ayant enlevé la femme de l'homme préposé à la garde de la porte, celui-ci, pour se venger, offrit à Bobon de lui en faciliter l'entrée. Une nuit, Bobon se présenta avec ses guerriers et entra sans obstacle. Tous les Sarrazins qui voulurent résister, furent passés au fil de l'épée; les autres, y compris le chef, demandèrent le baptême (1).

A la même époque, les habitans de Gap se délivrèrent de la présence des barbares. On lit dans l'ancien bréviaire de cette ville, que, par suite d'un accord fait entre un chef appelé Guillaume et les guerriers du pays, les Sarrazins furent attaqués dans toutes les positions qu'ils occupaient et exterminés. Les guerriers se réservèrent la moitié de la ville et

---

(1) Bevon a été rangé au nombre des saints. Voy. sa vie dans le recueil des *Bollandistes*, au 22 mai. Le lieu où naquit le saint et où eurent lieu ses exploits, était resté jusqu'ici inconnu, et on l'avait confondu avec le Fraxinet. On n'avait pas fait attention qu'aux environs de Sisteron, est encore un lieu appelé *Fraissinie*. Les détails de localité qu'on vient de lire nous ont été fournis par M. de Laplane, ancien sous-préfet. M. de Laplane est de Sisteron même, et il a fait une étude particulière de notre histoire, au moyen-âge. Voy. d'ailleurs Bouche, t. 1, p. 240.

des terres, et abandonnèrent l'autre moitié à l'évêque et aux églises (1).

Le Dauphiné était libre; la Provence ne pouvait tarder à l'être aussi. Il est bien à regretter que l'histoire ne nous ait presque rien transmis sur un événement aussi intéressant. On sait seulement qu'à la tête de l'entreprise était Guillaume, comte de Provence (2), le même peut-être qui avait figuré dans l'expulsion des Sarrazins de Gap; en effet, cette ville dépendait alors de la Provence (3).

Guillaume se faisait chérir de ses sujets par son amour de la justice et de la religion. Faisant un appel aux guerriers de la Provence, du Bas-Dauphiné et du comté de Nice, il se disposa à attaquer les Sarrazins jusque dans le Fraxinet. De leur côté les Sarrazins, qui se voyaient poursuivis dans leurs derniers retranchemens, réunirent toutes leurs forces, et descendirent de leurs montagnes en bataillons serrés. Il paraît qu'un premier combat fut livré aux environs de Draguignan, dans le lieu appelé Tourtour, là où il existe encore une tour qu'on dit

(1) Bouche, *Histoire de Provence*, t. II, p. 44.

(2) Recueil de dom Bouquet, t. VIII, p. 240.

(3) La Provence elle-même faisait partie du royaume de Bourgogne; celui qui régnait en ce moment était Conrad, dit *le Pacifique*, dont il a déjà été parlé.

avoir été élevée en mémoire de la bataille (1). Les Sarrazins ayant été battus, se réfugièrent dans le château-fort. Les chrétiens se mirent à leur poursuite. En vain les barbares opposèrent la plus vive résistance; les chrétiens renversèrent tous les obstacles. A la fin les barbares, étant pressés de toutes parts, sortirent du château pendant la nuit et essayèrent de se sauver dans la forêt voisine. Poursuivis avec vigueur, la plupart furent tués ou faits prisonniers, le reste mit bas les armes (2). . .

. . . .

(1) Bouche, *Histoire de Provence*, t. II, p. 42.

(2) Voy. le recueil des *Historiens de France*, t. IX, p. 127. Il est probable que plus d'un Sarrasin, profitant de la voie de la mer, s'étaient réfugiés en Espagne, en Sicile et sur les côtes d'Afrique. Si on en croyait d'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, au mot *moezz*, et Cardonne, *Histoire des Maures d'Afrique*, t. II, p. 82, les Sarrazins auraient été également maîtres, à cette époque, de l'île de Sardaigne, et, en 970, le khalife Moezz, dont les armées venaient de conquérir l'Égypte, aurait passé une année dans l'île avant de se rendre dans ses nouveaux états. Le fait de l'occupation de la Sardaigne par les Sarrazins a été admis par M. Mimaut, *Histoire de Sardaigne*, t. I, p. 93; mais ce fait est sans fondement, et l'historien arabe, Novayry, sur le témoignage duquel d'Herbelot et Cardonne s'étaient fondés, dit seulement que Moezz, avant de partir pour l'Égypte, passa un an dans le château de plaisance appelé *Sardanya*, qui était situé en Afrique, aux environs de Cayroan. Voyez le recueil des *Notices et extraits des manuscrits*, t. XII, p. 483. Delbène, *De regno Burgundiæ*, p. 146, suppose également que les Sarrazins étaient maîtres de la Sardaigne et même de la Corse. Il y fait apparaître un chef appelé *Musectus* ou *Muget*, contre lequel, suivant lui, le comte de Provence dirigea une expédition, de concert avec les Génois

Tous les Sarrazins qui se rendirent furent épargnés. Les chrétiens laissèrent également la vie aux mahométans qui occupaient les villages voisins. Plusieurs demandèrent le baptême et se fondirent peu à peu dans la population; les autres restèrent serfs et attachés au service, soit des églises, soit des propriétaires de terres; leur race se conserva long-tems, comme on le verra plus tard.

La prise du château de Fraxinet eut lieu vers l'an 975. Ce château était resté plus de quatre-vingts ans au pouvoir des Sarrazins, et comme c'était le chef-lieu de toutes les possessions des Sarrazins dans l'intérieur de la France, l'Italie septentrionale et la Suisse, on doit croire qu'il s'y trouvait des richesses immenses. Tout le butin fut distribué aux guerriers. En même tems, comme la contrée située à plusieurs lieues à la ronde était entièrement dévastée, le comte Guillaume récompensa le zèle des chefs par le don de terres considérables. On cite parmi les hommes qui eurent part à ces distributions, Gibelin de Grimaldi, qui était d'origine génoise, et qui reçut les terres situées au fond du golfe

---

et les Pisans. Delbène veut parler d'un chef sarrazin d'Espagne, qui, en effet, envahit la Sardaigne, et contre lequel eurent à se défendre les Pisans; mais ce chef, que les Arabes appellent Modjahed, ne parut sur la scène que plus de trente ans après. Il en sera question plus tard.

de Saint-Tropès, d'où le golfe porte encore le nom de *Golfe de Grimaud* (1).

On cite encore un guerrier chrétien, qui devint seigneur de la ville de Castellane, dans le département actuel des Basses-Alpes. Peut-être l'origine de la fortune de la maison de Castellane provenait-elle de conquêtes particulières faites sur les lieux mêmes, par un membre de cette famille. Il faut faire également une mention à part de la délivrance de la ville de Riez, située dans le même département, et qui célèbre tous les ans, aux fêtes de la Pentecôte, son affranchissement, par des combats simulés (2).

On pense bien que, dans ces largesses, les églises ne furent pas oubliées. En effet, le clergé avait eu plus à souffrir des ravages des Sarrazins qu'aucune autre partie de la population; et, dans toutes les tentatives faites pour affranchir le pays, il s'était mis à la tête du mouvement. Les évêques de Fréjus, de Nice, etc., reçurent des terres fort étendues (3).

---

(1) Bouche, *Histoire de Provence*, t. II, p. 42, a rapporté une charte datée de l'an 980, par laquelle Guillaume accorde à Gibelin de Grimaldi le golfe de Grimaud. Papon, *Histoire de Provence*, t. II, p. 171, a contesté l'authenticité de cette charte; mais ses raisonnemens contre le fait en lui-même ne nous ont point paru concluans.

(2) Voy. Millin, *Voyages dans les départemens du midi de la France*, t. III, p. 54.

(3) Voy. le *Gallia Christiana*, t. I, p. 425, et instrum. p. 82.

Dans certains cantons qui se trouvaient sans habitans, par exemple à Toulon, la foule se présenta pour occuper les terres vacantes; on a vu qu'il ne restait plus de traces des anciennes propriétés, et chacun élevait ses prétentions. Guillaume accourut d'Arles où il faisait habituellement sa résidence, et fit la part des bourgeois, des seigneurs et des églises (1). Peu à peu les villes détruites se relevèrent de leurs ruines; les populations, qui pendant si long-tems étaient restées sans communications, reprirent leurs anciennes relations.

Le dévouement dont Guillaume fit preuve dans

---

(1) Il nous reste à ce sujet un passage curieux d'une charte datée de l'année 993, qui a été publiée par dom Martenne, *Amplissima Collectio*, t. 1, p. 349. Ce passage est relatif à une querelle qui s'était élevée entre Guillaume, vicomte de Marseille, et un seigneur appelé Pons de Fos : « Cum gens pagana fuisset è finibus suis, videlicet de Fraxineto, expulsa, et terra Tolonensis cœpisset vestiri et a cultoribus coli, unusquisque secundum propriam virtutem rapiebat terram, transgrediens términos ad suam possessionem. Quapropter illi qui potentiores videbantur esse, altercatione facta, impingebant se ad invicem, rapientes terram ad posse, videlicet Willelmus vicecomes, et Pontius de Fossis. Qui Pontius pergens ad comitem, dixit ei : *Domne comes, ecce terra soluta est a vinculo paganæ gentis; tradita est in manu tua donatione regis : ideo rogamus ut pergas illuc et mittas terminos inter oppida et castra et terram sanctuariam; nam tuæ potestatis est terminare et unicuique distribuere quantum tibi placitum fuerit.* Quod ille, ut audivit, concessit; et continuo ascendens in suis equis perrexit. Cumque fuisset infrà fines cathedræ villæ, cœpit inquirere nomina montium, et concava vallium et aquarum et fontium. »

tout le cours de sa carrière, lui gagna l'attachement de ses sujets ; et quand il mourut, la voix publique lui décerna le glorieux titre de *Père de la patrie*.

On a vu que le château de Fraxinet fut repris par les chrétiens, vers l'an 975. Les Sarrazins ne possédaient plus rien sur le sol français (1) ; et comme les chrétiens des provinces septentrionales de l'Espagne se maintenaient dans les conquêtes faites depuis deux siècles, il semblait que la cause de l'Évangile en France n'avait plus rien à redouter des entreprises des disciples de l'Alcoran : il semblait que la France n'avait plus à craindre que quelques incursions de pirates, dont le pays ne serait tout-à-fait débarrassé que lorsque les barbares auraient été poursuivis jusqu'au fond de leur repaire ; mais, en 976, le khalife de Cordoue, Hakam II, mourut, et sous son

(1) En effet, après avoir conduit les Sarrazins jusqu'à l'extrémité des Alpes, les chroniques contemporaines, à la vérité très-défectueuses, les font revenir peu à peu vers les côtes d'où ils étaient partis. S'il était resté quelques bandes sarrazines dans les Alpes, on doit croire qu'elles avaient mis bas les armes et embrassé le christianisme, ou qu'elles avaient été réduites à l'état de serfs. Néanmoins Delbène, *de regno Burgundiæ*, p. 169 et 187, suppose les Sarrazins encore établis dans les Alpes, après l'an 980 et même après l'an 1000, et il fait remporter sur eux les succès les plus merveilleux à un personnage d'origine saxonne, qu'il appelle Geroldus, Guillaume-Géraud ou Béraud, et dont nous avons déjà parlé ; mais Delbène aurait dû citer à l'appui quelque témoignage authentique ; d'ailleurs Guillaume-Géraud eût été alors trop jeune pour combattre les barbares. On ne peut se fier au témoignage de Delbène.

fils, réduit à l'état d'imbécillité, la conduite des affaires se trouva remise à un homme actif et vaillant, à un homme qui, faisant revivre les idées des premiers conquérans et y joignant les lumières d'un siècle plus policé, menaça le christianisme, en Espagne et dans les contrées voisines, d'une ruine totale. Cet homme s'appelait Mohammed, et il reçut de ses exploits le titre d'*Almansor* ou de Victorieux. La dignité dont il était revêtu était celle de *hageb* ou de chambellan, et ce titre équivalait pour lui à celui de *maire de palais*. Almansor, dès qu'il eut saisi le timon de l'état, se hâta de mettre ordre aux affaires des provinces d'Afrique, où la domination des princes de Cordoue avait beaucoup de peine à se maintenir; il tira de ces vastes contrées un grand nombre de guerriers; en même tems il fit un appel aux hommes robustes de l'Espagne et aux jeunes gens qui depuis long-tems se plaignaient d'être laissés dans l'inaction. Une trève existait en ce moment entre les chrétiens et les musulmans; mais Almansor, fidèle à l'esprit de l'Alcoran, qui défend de sacrifier aucun de ses avantages, lorsqu'il s'agit de peuples d'une autre religion que l'islamisme, était impatient de faire sortir l'épée du fourreau.

Les musulmans d'Espagne, presque tous originaires d'Afrique et d'autres contrées situées dans un climat chaud, supportaient difficilement la tempéra-

ture rigoureuse des pays du nord ; d'ailleurs, à l'exception de la garde particulière du khalife, les troupes ne faisaient pas de service permanent, et ne s'engageaient que pour une campagne. En conséquence toutes les expéditions d'Almansor, à l'exception d'une seule, eurent lieu pendant l'été. Néanmoins, en vingt-sept ans, le nombre de ces expéditions s'éleva à cinquante-six ; et, suivant l'expression d'un auteur arabe, dans aucune son drapeau ne fut abattu et son armée ne tourna le dos.

Les musulmans étaient presque tous à cheval ; se dirigeant vers les lieux où ils n'étaient pas attendus, ils massacraient les hommes en état de porter les armes, faisaient les femmes et les enfans esclaves, enlevaient ce qu'ils pouvaient emporter et détruisaient tout le reste. A la suite de chacune de ces expéditions, les marchés de Cordoue, de Séville, de Lisbonne, de Grenade, regorgeaient de chrétiens des deux sexes à vendre ; et ces chrétiens étaient ensuite emmenés en Afrique, en Égypte et dans les autres pays mahométans. Almansor regardait ses efforts contre les disciples de l'Évangile comme son plus beau titre à la faveur divine, et se faisait toujours accompagner de la caisse où il devait être enterré. A l'issue de chaque bataille, il secouait sur la caisse la poussière dont ses habits étaient encore couverts, et il espérait faire de cette poussière une

couche de terre avec laquelle il serait élevé tout droit au paradis (1).

Les provinces chrétiennes de Castille, de Léon, de Navarre, d'Aragon et de Catalogne, jusqu'aux frontières de la Gascogne et du Languedoc, furent tour à tour en proie aux plus horribles dévastations. Almansor porta ses armes là où jamais l'étendard musulman n'avait flotté. Saint-Jacques de Compostelle, en Galice, le sanctuaire des chrétiens d'Espagne, tomba au pouvoir des Sarrazins; la ville fut livrée aux flammes, et les vainqueurs emportèrent les cloches de l'église de Saint-Jacques, à Cordoue, où elles furent suspendues dans la grande mosquée pour y servir de lampes. Almansor, pour rendre sa victoire plus éclatante, voulut que les captifs chrétiens portassent les cloches sur leurs épaules, pendant un espace de près de deux cents lieues; il est vrai que plus tard les chrétiens, en entrant dans Cordoue, firent reporter les cloches en Galice, sur les épaules des captifs musulmans (2).

C'en était fait des chrétiens d'Espagne, s'ils ne mettaient enfin un terme à leurs querelles particulières, et s'ils n'étaient secourus par leurs frères de l'autre côté des Pyrénées. Les rois de Léon et de

(1) Maccary, man. arab., n° 704, fol. 98 et suiv.

(2) Maccary, manuscrits arabes, n° 704, fol. 101, et n° 705, fol. 51.

Navarre, le comte de Castille et les autres chefs chrétiens abjurèrent tout esprit de discorde, et firent le serment de se dévouer à la cause commune. Les prêtres et les moines prirent aussi les armes, et demandèrent à marcher à la tête des combattans (1); en même tems on fit un appel aux guerriers de la Gascogne, du Languedoc, de la Provence et des autres provinces de France. Une armée formidable se réunit sur les frontières de la Vieille-Castille; de son côté Almansor rassembla toutes les forces dont il pouvait disposer. De part et d'autre on était disposé à vaincre ou à périr. Les deux armées se rencontrèrent aux environs de Soria, près des sources du Duero. L'action fut terrible et dura tout le jour. Le sang coulait par torrens, et aucun parti ne voulait céder; mais les chrétiens, bardés de fer eux et leurs chevaux, se garantissaient plus facilement. La nuit étant venue, Almansor, qui avait reçu plusieurs blessures, se retira dans sa tente pour recommencer le combat le lendemain. Il attendit quelque tems ses émirs et ses généraux, pour concerter avec eux un nouveau plan d'attaque. Ne les voyant pas arriver, il demanda la cause de ce retard; on lui répondit que les émirs et les généraux étaient restés

---

(1) Recueil de dom Bouquet, t. x, p. 21.

parmi les morts. Alors se reconnaissant vaincu et ne pouvant survivre à sa défaite, il refusa toute assistance, et mourut au bout de quelques jours. On l'ensevelit avec les habits qu'il portait le jour du combat; on l'enterra dans la caisse qu'il avait destinée à cet usage. Son tombeau se voit encore dans la ville de Medina-Cœli (1).

On était alors en 1002. Abd-almalek, fils d'Almansor, lui succéda dans la conduite des affaires; mais il mourut en 1008, et avec lui finirent les beaux jours de l'Espagne mahométane. La guerre civile ne tarda pas à déchirer le pays; les gouvernemens se renversèrent les uns les autres; l'esprit de patriotisme s'affaiblit, et l'islamisme ne cessa plus de décliner.

Au milieu de telles circonstances, il eût été facile

(1) Almansor, tout le tems qu'il avait exercé l'autorité, avait su allier la gloire des armes, le goût des lettres et des arts, et l'amour de l'industrie et de l'agriculture. Jamais l'Espagne musulmane n'avait été plus prospère que sous sa domination. C'était l'époque où les idées chevaleresques commençaient à se développer, et avec elles un sentiment exalté de l'honneur, le respect pour le sexe faible et le courage malheureux, et d'autres idées qui devaient faire un singulier contraste avec les mœurs de la masse du peuple. Il nous paraît néanmoins que M. Viardot, dans ses *Scènes de mœurs arabes, en Espagne, au dixième siècle*, est allé trop loin en plaçant chez les Maures, dès le tems d'Almansor, la chevalerie avec ses institutions, telles qu'elles se développèrent plus tard chez les chrétiens. M. Viardot aurait dû donner la preuve des faits qu'il a avancés, et dont il n'est point parlé dans les chroniques contemporaines.

aux chrétiens des provinces septentrionales de l'Espagne de rentrer dans le pays de leurs pères; mais ils étaient eux-mêmes divisés entre eux. Il n'y avait pas plus d'union entre la Navarre et la Galice, qu'entre ces deux états et les musulmans, leurs ennemis naturels. Dans les guerres qui eurent lieu entre les Sarrazins, les chrétiens furent souvent appelés à y prendre part. Ils se décidaient d'après le plus ou moins d'avantages qu'on leur offrait, et quelquefois ils se trouvaient aux prises les uns avec les autres. Les évêques eux-mêmes figuraient dans ces tristes débats. En 1009, dans un combat entre musulmans, livré aux environs de Cordoue, celui des deux partis qui était soutenu par les chrétiens de Castille, remporta une victoire complète. Le parti vaincu fit un appel aux chrétiens de la Catalogne, et ceux-ci s'avancèrent à leur tour au centre de l'Andalousie; mais dans l'action qui eut lieu, il périt trois évêques, ainsi que le comte d'Urgel, appelé Ermangaud, lequel avait auparavant rempli le pays du bruit de ses exploits.

La plupart des musulmans voyaient ces alliances avec horreur; et dans le cours de la guerre, lorsque quelque chrétien leur tombait dans les mains, ils se montraient sans pitié. Un chroniqueur français rapporte que, dans la dernière bataille, les Sarrazins coupèrent la tête d'Ermangaud, et que leur chef,

après avoir fait couvrir le crâne d'or, le porta comme trophée dans toutes ses guerres (1).

Nous ne pousserons pas plus loin notre récit. Les Sarrazins d'Espagne n'étaient plus en état de faire des invasions en France, et la France venait d'entrer dans une nouvelle ère qui, à la longue, devait lui rendre sa prospérité et sa gloire. En 987, la faiblesse des indignes enfans de Charlemagne avait fait place à la vigueur naissante de la race de Hugues-Capet. D'un autre côté, les Normands avaient embrassé le christianisme, et, fixés dans le riche pays auquel ils ont donné leur nom, ils trouvaient plus d'avantage à cultiver les terres qu'à les ravager. Il en avait été de même des Hongrois établis sur les bords du Danube. Bientôt l'Europe chrétienne ne forma plus qu'une espèce de vaste république, où les passions humaines continuèrent à jouer leur rôle inévitable; mais où il se formait peu à peu un droit des gens qui devait la placer à la tête de la civilisation (2).

---

(1) Recueil des *Historiens de France*, t. x, p. 148.

(2) On a vu qu'à partir de l'an 950, l'excès du mal avait amené une amélioration. Il est certain que le besoin de la défense mutuelle et le sentiment de la dignité humaine avaient rendu quelque énergie aux esprits. C'est alors que commencent à se répandre dans toute la France et les contrées voisines, les associations des citoyens entre eux et les franchises municipales. Alors aussi paraissent sur la scène les républiques d'Italie, et celles de Marseille et d'Arles.

Néanmoins les côtes du midi de la France et de l'Italie continuèrent à souffrir des courses des pirates. En 1003, les Sarrazins d'Espagne avaient fait une descente aux environs d'Antibes, et emmené entre autres infortunés plusieurs religieux. En 1019, d'autres Sarrazins espagnols abordèrent de nuit devant la ville de Narbonne, espérant, dit une chronique contemporaine, la prendre sans peine, sur la foi de quelques devins. Ils essayèrent de forcer l'entrée de la cité ; mais les habitans, guidés par le clergé, firent une communion générale ; et tombant sur les barbares, les taillèrent en pièces. Tous ceux qui ne furent pas tués, restèrent leurs prisonniers, et furent vendus comme esclaves. Vingt d'entre eux, qui étaient d'une grandeur colossale, furent envoyés à l'abbaye de Saint-Martial, à Limoges. L'abbé en retint deux qui furent employés au service de l'abbaye, et distribua les autres à divers personnages étrangers qui se trouvaient alors à Limoges. Le chroniqueur fait observer que le langage de ces prisonniers n'était pas sarrazin, c'est-à-dire arabe, et qu'en parlant ils semblaient japer comme de petits chiens (1). En 1047, l'île de Lerins, qui, trois cents ans auparavant, avait eu tant à souffrir des

(1) Recueil de dom Bouquet, t. x, p. 155.

ravages des Sarrazins, fut encore une fois envahie par les barbares ; une partie de ses moines furent emmenés en Espagne. Isarn, abbé de Saint-Victor, à Marseille, se rendit dans la Péninsule pour les délivrer (1).

Ce redoublement de violence, de la part des pirates sarrazins, était l'effet des guerres sanglantes qui avaient lieu parmi les musulmans en Espagne. Quelques chefs sarrazins, se trouvant tour à tour vainqueurs et vaincus, et victimes de leurs efforts malheureux, prirent le parti de se confier à la mer et d'aller tenter la fortune sur les côtes chrétiennes. Parmi ces chefs les chroniques contemporaines citent principalement un homme appelé Modjahed, qui s'était emparé de Denia et des îles Baléares, et qui, sous le nom altéré de *Muget* ou *Musectus*, devint la terreur des îles de Corse et de Sardaigne, des côtes de Pise et de Gênes. Telles étaient les richesses enlevées par les soldats de Modjahed, qu'à l'exemple des soldats du grand Alexandre, ils portaient des carquois d'or ou d'argent. Dans un combat qui eut lieu, les pirates ayant été défaits, les guerriers chrétiens, pour sanctifier en quelque sorte leur vic-

(1) Mabillon, *Annales Benedictini*, t. IV, p. 489 et 493.

toire, envoyèrent une partie du butin à l'abbaye de Cluny (1).

Les pirateries sarrazines, en France, se sont maintenues jusqu'au grand développement de la marine française, et ne devaient tout-à-fait cesser qu'à la glorieuse conquête d'Alger. Les côtes de Provence et de Languedoc offraient aux barbares des lieux de retraite commode, d'où ils pouvaient diriger leurs courses dans l'intérieur des terres. La ville de Maguelone, depuis Charles-Martel, était restée ensevelie sous ses ruines; mais le port était si souvent visité par les barbares, qu'il avait reçu le nom de *Port Sarrazin*. Cet état de choses cessa vers l'an 1040, époque où l'évêque Arnaud fit reconstruire la ville, et donna une nouvelle direction au port; mais lorsque Maguelone s'abattit de nouveau pour ne plus se relever, les mêmes circonstances durent se renouveler. On peut citer encore le Martigues, ville auprès de laquelle sont quelques constructions qu'on a cru sarrazines, ainsi que les environs de Hyères, etc. (2).

(1) Comparez Conde, *Historia*, t. I, p. 590, 591 et 595; et le recueil de dom Bouquet, t. X, p. 52 et 156. Ce qui concerne ce personnage est rapporté inexactement par M. Mimaut, *Histoire de Sardaigne*, t. I, p. 93 et suiv. On a d'ailleurs de la peine à en concilier certains détails, avec ce qui est raconté par les écrivains italiens. Voy. la *Storia di Sardegna*, par M. Manno, Turin, 1826, t. II, p. 168 et suiv.

(2) Sur Maguelone, voy. le recueil des *Historiens des Gaules*, t. XI,

Cependant, à partir du milieu du onzième siècle, les incursions des Sarrazins commencèrent à être moins fréquentes. En 961, l'île de Crête était retombée au pouvoir des Grecs. Vers l'an 1050, les Sarrazins furent chassés de l'Italie méridionale par une poignée de guerriers normands, et perdirent leur domination en Sicile. Les chrétiens de Sicile firent même des descentes sur les côtes d'Afrique, et y virent long-tems flotter leur pavillon. Enfin, d'une part, les chrétiens du nord de l'Espagne, malgré leurs cruelles discordes, envahirent successivement les villes de Tolède, Cordoue, Séville, etc.; de l'autre, les innombrables armées des croisés obligèrent les musulmans d'Asie et d'Afrique à se tenir sur leur propre territoire.

A la fin les Sarrazins perdirent tout espoir de ren-

---

p. 454, et les *Monumens de quelques anciens diocèses de Bas-Languedoc, expliqués dans leur histoire et leur architecture*, par MM. Renouvier et Thomassy; Montpellier, 1836, in-fol. Sur le Martigues, voyez la *Statistique du département des Bouches-du-Rhône*, t. II, p. 475. M. Toulousan, un des auteurs de ce bel ouvrage, a trouvé dans les archives du Martigues la mention du séjour des Sarrazins dans le pays; il en est aussi parlé, ajoute M. Toulousan, dans les archives de Fos et de Berre. A l'égard de Hyères, voy. la *Promenade pittoresque et statistique dans le département du Var*, par M. Alphonse Denys, Toulon, 1834, in-folio. Cet ouvrage, accompagné de lithographies et qui n'est pas encore achevé, est destiné à faire, pour le département du Var, ce que les belles publications de MM. le baron Taylor, de Cailleux et Charles Nodier, ont fait pour la Normandie, l'Auvergne, etc.

trer en France et dans la partie sud-ouest de l'Europe. Déjà en 960, l'écrivain arabe, Ibn-Haucal, représentait les musulmans d'Espagne comme un peuple mou et léger. Ibn-Sayd, écrivain du douzième siècle, fait à ces musulmans les mêmes reproches, et s'étonne que les chrétiens ne les eussent pas encore entièrement chassés de la Péninsule (1). On se fera une idée exacte de la disposition d'esprit où étaient les musulmans, et de l'opinion qui leur était restée des peuples chrétiens avec lesquels ils avaient été si long-tems en guerre, par les deux faits suivans :

Les auteurs arabes rapportent que lorsque Moussa, premier conquérant de l'Espagne, fut de retour en Syrie, le khalife s'empressa de recevoir un homme qui s'était illustré par des exploits si merveilleux, et qu'il l'interrogea au sujet des divers peuples qu'il avait rencontrés sur son passage. Moussa dit, en parlant des Francs, que chez eux étaient le nombre et la vigueur, le courage et la fermeté (2). Il n'est pas possible que Moussa ait tenu ce langage, parce que,

---

(1) Man. arab de la Biblioth. roy., n° 704, fol. 58 recto.

(2) Voy. le *Traité de la guerre à faire aux infidèles*, volume arabe imprimé au Caire, p. 232. Conde, citant ce même passage, fait dire de plus à Moussa, sans doute d'après quelque autre auteur arabe, que les Francs une fois en déroute étaient faibles et timides.

supposé qu'il se soit avancé jusque dans le Languedoc, comme l'affirment les Arabes, il n'eut pas affaire aux Francs, mais aux Goths, alors maîtres du pays. Néanmoins ces mots nous offrent l'expression fidèle de la manière de voir des musulmans d'Espagne, depuis qu'ils eurent occasion de se mesurer soit avec les guerriers de Charles-Martel et de Charlemagne, soit avec les Français, que l'enthousiasme religieux et l'amour de la gloire entraînèrent plus tard de l'autre côté des Pyrénées, pour y faire refleurir les lois de l'Évangile.

Le second fait qui conduit à la même conclusion, c'est la description que font les auteurs arabes d'une statue érigée dans la ville de Narbonne, le bras levé, avec cette inscription : « O enfans d'Ismaël, n'allez pas plus loin et retournez sur vos pas ; sinon vous serez exterminés (1). »

D'après quelques auteurs musulmans, les Français étant exclus d'avance du paradis, Dieu a voulu les dédommager en ce monde par le don de pays riches et fertiles, où le figuier, le châtaignier, le pistachier étalent leurs fruits savoureux (2).

---

(1) Man. arab. de la Biblioth. roy., anc. fonds, n° 596, fol. 37 ; et Maccary, n° 704, fol. 73, recto.

(2) Maccary, n° 704, fol. 45 recto.

QUATRIÈME PARTIE.

QUATRIÈME PARTIE.

CARACTÈRE GÉNÉRAL DES INVASIONS SARRAZINES, ET CONSÉQUENCES QUI EN FURENT LA SUITE.

Ici nous considérerons les diverses attaques des Sarrazins dans leur ensemble, et nous ferons connaître un certain ordre de faits dont nous n'avions pas encore eu occasion de parler.

Et d'abord nous parlerons des différens peuples qui prirent part à ces sanglantes invasions.

L'impulsion première ayant été donnée par les Arabes, et toutes les expéditions un peu considérables se faisant au nom de chefs appartenant à cette nation, le nom arabe a naturellement dominé. Ce sont les Arabes que les écrivains chrétiens contemporains ont voulu désigner par le nom de *Sarrazins*.

Le mot *sarrazin* ayant toujours été inconnu aux Arabes eux-mêmes, quelle est l'origine de cette dénomination? Le mot *sarrazin* dérivé du latin *saracenus,* lequel à son tour provenait du grec *sarakenos*, se montre pour la première fois dans les écrivains

des premiers siècles de notre ère (1). Il sert à désigner les Arabes Bédouins, qui occupaient l'Arabie Pétrée et les contrées situées entre l'Euphrate et le Tigre, et qui, placés entre la Syrie et la Perse, entre les Romains et les Parthes, s'attachaient tantôt à un parti, tantôt à un autre, et faisaient souvent pencher la victoire. On a écrit un grand nombre d'opinions sur l'origine de ce nom ; mais aucune ne se présente d'une manière tout-à-fait plausible ; celle qui a réuni le plus de suffrages fait dériver le mot *sarrazin* de l'arabe *scharky* ou oriental. En effet, les Arabes nomades de la Mésopotamie et de l'Arabie Pétrée bornaient à l'orient l'empire romain. Un écrivain grec, qui pénétra en Arabie dans le sixième siècle de notre ère, parlant des divers peuples qu'il avait eu occasion de rencontrer, a soin de distinguer les Homérites ou habitans de l'Yemen des Sarrazins proprement dits (2). Quant à l'opinion des chrétiens

---

(1) Voy. la Notice publiée par M. le marquis de Fortia d'Urban, à la suite du mémoire de M. OElsner sur les *effets de la religion de Mohammed*, Paris, 1810.

(2) Comparez Pococke, *Specimen historiæ Arabum*, p. 33 et suiv., et Casiri, *Bibliothèque de l'Escurial*, t. II, p. 18 et 19. On pourrait donner une autre explication du mot *sarrazin*. Nous avons dit que c'est vers les commencemens de notre ère que ce nom fut d'abord mis en usage. D'un autre côté, Ptolémée, dans sa *Géographie*, cite un peuple appelé *Machurèbe*, comme occupant la province actuelle d'Alger. Voyez le *Voyage* de Shaw, p. 84, et les extraits placés à la fin de l'ouvrage,

du moyen-âge qui, d'après l'autorité de saint Jérôme (1), faisaient dériver le mot *sarrazin* de Sara, épouse d'Abraham, il n'est pas besoin de s'y arrêter. Les Arabes n'ont jamais rien eu de commun avec Sara, mère d'Isaac.

Les Arabes sont encore nommés par les écrivains chrétiens du moyen-âge *Ismaélites*, c'est-à-dire fils d'Ismaël. C'est une descendance que les Arabes admettent, du moins pour un certain nombre de leurs tribus, notamment celle à laquelle appartenait Mahomet. Ce fait est reconnu par tous leurs auteurs et ne paraît pas susceptible de doute. Seulement, comme on l'a déjà remarqué, les Arabes n'avouent pas qu'Ismaël fût fils d'une esclave, et qu'Isaac eût la moindre supériorité sur lui. D'abord, dans l'opinion des musulmans, il n'y a pas de différence entre le fils d'une esclave et le fils d'une femme libre; si le père est libre, il suffit que le père reconnaisse son

---

p. 23; voy. aussi Pline le naturaliste, liv. v, n° 2. S'il était vrai qu'à la même époque, ainsi que l'assurent certains auteurs, plusieurs tribus arabes se fussent retirées dans l'Afrique occidentale, ne pourrait-on pas voir dans le mot *machurèbe* l'équivalent du mot arabe actuel *magharibé* (au singulier *maghraby*) signifiant *occidentaux*, et étant encore employé dans ce sens par les Arabes de tous les pays? et le mot *scharakyoun* ou *orientaux* n'aurait-il pas servi à désigner les Arabes demeurés fidèles à leur première patrie? mais alors pourquoi cette distinction entre les Sarrazins et les Homérites?

(1) Voy. le *Glossaire* de la basse latinité de Ducange, au mot *saraceni*.

enfant pour que celui-ci le soit aussi. D'ailleurs, les mahométans mettent sur le compte d'Ismaël tout ce que la Bible raconte au sujet d'Isaac.

Par une suite de la même idée, les auteurs chrétiens du moyen-âge donnent aux Arabes le titre d'*agareni*, c'est-à-dire de descendans d'Agar. Dans leur pensée ce titre a quelque chose d'humiliant, par suite de l'état d'infériorité où les chrétiens placent les personnes réduites à l'esclavage. Il n'est pas nécessaire d'ajouter que cette dénomination est inconnue aux Arabes eux-mêmes.

Après les Arabes, les peuples qui prirent le plus de part aux expéditions des Sarrazins, ce sont sans contredit les peuples d'Afrique, vulgairement appelés Berbers. On entend par Berbers les nations indigènes du mont Atlas et des contrées voisines, depuis les oasis de l'Égypte jusqu'à l'océan Atlantique, depuis la mer Méditerranée jusqu'aux pays des Nègres. On les distingue à leur teint olivâtre, leur nez droit, leurs lèvres minces, leur visage arrondi. On croit que ces peuples précédèrent en Afrique l'établissement des Tyriens à Carthage, et même l'émigration de certaines peuplades du pays de Chanaan, du tems de Josué et de David. Jamais ces peuples ne furent entièrement asservis ; à l'abri de leurs montagnes, ils ont conservé leur nationalité

et leurs usages. Les Grecs et les Romains les désignèrent par le nom général de *Barbares*, d'où probablement s'est formé le nom de *Berber* (1). Pour les Berbers, ils s'appellent eux-mêmes *amazyghs* ou nobles, mot qui paraît répondre aux *mazyces* des Grecs et des Romains (2).

Ni l'une ni l'autre de ces dénominations n'a été connue des auteurs chrétiens du moyen-âge. Les Berbers et les Africains en général, y compris les restes des populations carthaginoise, romaine et vandale, sont confondus sous la désignation générale de *Mauri* ou Maures, *Afri* ou Africains, *Pœni* ou Carthaginois, *fusci* ou basanés (3), etc.

Entre les diverses nations qui prirent part aux invasions de la France, il y avait des peuples d'origine germaine et slave. On sait qu'à la suite de la grande migration des peuples, dans les quatrième et cinquième siècles de notre ère, les Slaves qui

(1) *Mémoire géographique sur la partie orientale de la Barbarie*, par M. le comte Castiglioni. Milan, 1826, p. 84.

(2) *Nouveaux Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XII. Mémoire de M. Saint-Martin, p. 190 et suiv.

(3) Il y avait encore, parmi les envahisseurs, des renégats et des aventuriers de toutes les provinces de l'empire grec. Ces derniers sont appelés par les écrivains arabes *Roumy*, par altération du mot *romain*, titre que se donnaient les indignes héritiers des conquêtes des Scipion et des Paul-Emile.

habitaient primitivement les contrées situées au nord de la mer Noire et du Danube, s'avancèrent peu à peu vers le centre et le midi de l'Europe, et occupèrent, sous les divers noms d'Esclavons, de Croates, de Serbes, de Moraves, de Bohêmes, les contrées appelées plus tard la Pologne, la Bohême, la Servie, la Dalmatie et même une partie de la Grèce. Les Slaves, à mesure qu'ils s'avancèrent, eurent à combattre les peuples dont ils voulaient soumettre le territoire, particulièrement les Saxons, les Huns, etc.; de plus, les uns et les autres se trouvèrent en état d'hostilité avec Charles-Martel, Pepin, Charlemagne et les enfans de Charlemagne, dont les domaines étaient continuellement menacés par ces hordes sauvages. Ces guerres terribles ne cessèrent que lorsque les peuples de la Germanie, soit Germains, soit Slaves, eurent embrassé le christianisme. Or, il a de tout tems été admis dans le droit public des barbares de disposer des prisonniers comme d'un vil bétail. Tacite raconte que, de son tems, les peuples qui habitaient la Hollande actuelle étaient dans l'usage de vendre leurs prisonniers, et que ces prisonniers se répandaient ensuite, soit comme soldats, soit comme esclaves, dans toutes les provinces de l'empire romain (1). Cette coutume inhumaine s'é-

(1) *Vie d'Agricola*, ch. 28.

tablit en France et dans les contrées voisines. Le commerce d'esclaves y était devenu un genre d'industrie autorisé, et il ne cessa qu'après que les Germains, les Slaves et les autres barbares du nord eurent pris place dans la grande famille chrétienne (1).

Ce commerce prit surtout de l'extension après que la Syrie, l'Égypte, l'Afrique et l'Espagne furent tombées au pouvoir des Sarrazins. L'on sait que, de tout tems, l'esclavage a subsisté chez les Arabes, et que, parmi ce peuple, les travaux les plus pénibles, particulièrement les travaux mécaniques et ceux de l'agriculture, sont mis à la charge d'hommes privés de leur liberté. A la vérité, d'après la législation musulmane, l'esclavage ne laisse après lui aucune marque d'infériorité, et l'esclave qui fait preuve de capacité ou que la fortune favorise parvient aux mêmes emplois que l'homme libre. L'usage de vendre aux Sarrazins des captifs et des enfans de l'un et de l'autre sexe se propagea de très-bonne heure.

Les marchands allaient acheter les esclaves ger-

(1) Comparez deux lettres d'Alcuin, dans le recueil de dom Bouquet, t. v, p. 609 et 610, la géographie d'Ibn-Haucal, man. arab. de la Biblioth. roy., p. 57, et Maccary, man. arab., n° 704, fol. 46 verso. Voy. aussi M. d'Ohsson, *Peuples du Caucase*, Paris, 1828, p. 86; et M. Pardessus, *Lois maritimes*, t. I, introduction, p. LXXIX et LXXX.

mains et slaves sur les côtes d'Allemagne, à l'embouchure du Rhin, de l'Elbe et d'autres rivières. On en trouvait aussi sur les bords de la mer Adriatique (1), ainsi que sur les côtes de la mer Noire, où, jusqu'à ces derniers tems, les peuples de la Circassie et de la Géorgie ont été dans l'usage de donner leurs enfans en échange des objets qui leur manquaient. Un marché pour ces derniers existait à Constantinople. Enfin il arrivait un grand nombre de ces esclaves en France, soit qu'ils provinssent des guerres entre les Français et les nations du nord, soit qu'ils eussent été achetés par des spéculateurs.

Bientôt même les Sarrazins, par une suite de l'esprit de jalousie inné chez les peuples du midi, commencèrent à mutiler une partie des esclaves en bas-âge, afin de les rendre propres à certains emplois dans les sérails et les harems des princes et des hommes riches. Cet usage ne tarda pas à donner naissance en France à un nouveau genre d'industrie. Au dixième siècle, il s'était formé à Verdun en Lorraine une espèce de grande manufacture d'eunuques; et les enfans qui survivaient à cette cruelle

(1) Au sujet des descentes des Sarrazins sur les côtes de la mer Adriatique, voy. Constantin Porphyrogenète, *De administratione imperii*, dans Banduri, *Imperium orientale*, t. 1, p. 88 et suiv., et p. 131.

opération étaient envoyés en Espagne, où les grands les achetaient fort cher (1). Ce commerce d'eunuques était deveuu si commun, qu'on faisait présent d'un être ainsi dégradé, comme on offrirait maintenant un cheval ou un bijou. Un écrivain arabe rapporte qu'en 966, les seigneurs français de la Catalogne, voulant se rendre favorable le khalife de Cordoue, lui offrirent entre autres présens vingt jeunes Slavons faits eunuques (2).

Les auteurs arabes attribuent à tous les esclaves germains et slavons une origine slave, et les appellent du nom général de *saclabi*, terme d'où est probablement dérivé notre mot *esclave* (3). Une grande partie de la garde des émirs et des khalifes de Cordoue se composait de saclabis. Il y avait encore beaucoup de saclabis mêlés aux Sarrazins de Sicile, notamment à Palerme, où un quartier particulier portait leur nom. On en remarquait également en Afrique, en Syrie (4); et dans toutes ces

(1) Comparez Liutprand, dans le recueil de Muratori, *Rerum italicarum scriptores*, t. II, part. I, p. 470, et Ibn-Haucal, man. arab., p. 57. Voy. aussi Deguignes, *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XXXVII, p. 485.

(2) Voy. Maccary, n° 704, fol. 94 verso. Les autres présens consistaient dans vingt quintaux de martre zibeline, cinq quintaux d'étain et des armes.

(3) Charmoy, *Mémoire sur la relation de Massoudi*, dans le t. II, des *Mém. de l'Académie de Saint-Pétersbourg*, 1835, p. 370 et suiv.

(4) Ibn Haucal, man. arab. de la Bibliothèque royale, p. 57 et 62. Charmoy, Mémoire déjà cité.

contrées, les saclabis étaient quelquefois investis des fonctions les plus importantes. C'est ainsi qu'il faut expliquer les nombreux passages des chroniques arabes, où il est fait mention des saclabis, et qui, sans cela, seraient inintelligibles.

Les Arabes et les Berbers comptaient dans leurs rangs non seulement un grand nombre de payens du nord de l'Europe, mais, on est honteux de le dire, beaucoup d'hommes nés au sein du christianisme, en Italie et en France. Les juifs, spéculant sur la misère des peuples, se faisaient vendre des enfans de l'un et de l'autre sexe, et les conduisaient dans les ports de mer ; là, des navires grecs et vénitiens venaient les chercher, pour les transporter chez les Sarrazins. Ce scandaleux trafic, proscrit par l'autorité ecclésiastique et l'autorité civile, se faisait jusque dans la capitale du monde chrétien. En 750, le pape Zacharie fut obligé de racheter des mains des Vénitiens un grand nombre d'enfans des deux sexes, qui allaient être emmenés de Rome (1). Le successeur de Zacharie, en 778, prit le parti de livrer aux flammes, à Civitta-Vecchia, plusieurs bâtimens grecs qui

(1) Anastase le bibliothécaire, dans le grand recueil de Muratori, t. III, part. I, p. 164.

étaient venus dans ce port pour le même genre de commerce (1).

Aux chrétiens achetés comme esclaves, qui étaient admis dans les bandes sarrazines, il faut joindre les captifs de tout âge et de toute condition qui tombaient en leur pouvoir. On a vu que la chasse aux hommes était chez les Sarrazins un des grands objets de leurs invasions; à la suite de chaque expédition, les marchés des principales villes de l'Espagne et de l'Afrique regorgeaient de chrétiens à vendre. Les captifs surpris en bas-âge et séparés de leurs parens étaient élevés dans la religion et le langage des vainqueurs; s'ils faisaient de la résistance, le magistrat avait le droit de les contraindre. Une grande partie de ces enfans devenaient ensuite soldats. Quant aux chrétiens qui étaient enlevés à l'état adulte, on ne les forçait pas toujours à embrasser l'islamisme, car Mahomet a dit : « Ne faites pas violence aux hommes, à cause » de leur foi. » Mais plusieurs ne laissaient pas de prendre du service dans les bandes sarrazines.

Il faut également joindre à ces indignes chrétiens quelques habitans des pays mêmes qui étaient vic-

---

(1) Voy. le recueil de dom Bouquet, t. v, p. 557. Ce commerce avait encore lieu, quoique secrètement, au treizième siècle. Voy. l'*Histoire des Croisades* de M. Michaud, 4e édit., t. III, p. 610 et 613.

times de ces courses dévastatrices. Lorsque les Arabes et les Berbers entrèrent en Espagne, ils furent aidés par beaucoup de chrétiens du pays, et par les juifs alors très-nombreux dans la Péninsule. Comme ils n'avaient pas des troupes suffisantes pour occuper les places fortes, ils confiaient en partie aux juifs la garde des villes dont ils voulaient s'assurer la fidélité. Dans leurs invasions en France et au sein des contrées voisines, ils eurent également pour auxiliaires les hommes sans foi et sans patrie, qui sont toujours prêts à profiter des malheurs publics pour s'élever. On a vu quelle part Mauronte, duc de Marseille, et d'autres personnages notables prirent aux succès des Sarrazins. Si les grands étaient aussi peu délicats, quels devaient être les petits? On ne peut douter que, dans les invasions et l'établissement des Sarrazins en Dauphiné, en Piémont, en Savoie et en Suisse, une partie de la population ne fût d'intelligence avec eux et n'eût part à leurs rapines. Les écrivains contemporains ne le disent pas expressément; ils se contentent de se plaindre de la cupidité et de la perfidie de certains chrétiens, de leur manque de foi; mais comment expliquer autrement la facilité que les barbares eurent à envahir ces âpres contrées et à s'y maintenir? comment leurs bandes placées à de si grandes distances les unes des autres, à une époque surtout où

les communications étaient si difficiles, auraient-elles pu correspondre ensemble? Les envahisseurs, bien que parlant une langue à part et professânt des croyances toutes différentes, avaient fini par se mêler avec le reste de la population. L'on en a vu un exemple (1) dans ce que le chroniqueur de l'abbaye de Novalèse rapporte au sujet de son oncle, qui tomba au pouvoir des Sarrazins. Un combat est livré aux environs de Verceil; les Sarrazins sont vainqueurs et entrent paisiblement dans la ville avec leurs prisonniers; les prisonniers sont exposés dans les rues; chaque passant est libre de les examiner et d'en offrir un prix. Pendant ce tèms, les parens et les amis de ces infortunés vont chez l'évêque, chez les notables; c'est comme de nos jours, lorsqu'un marchand arrive dans une ville pour y vendre ses marchandises.

Nous allons examiner quelle fut la politique des juifs du midi de la France, lorsque les Sarrazins envahirent ces belles contrées. On lit dans une vie de saint Théodard, archevêque de Narbonne (2),

---

(1) Page 170.

(2) Saint Théodard vivait vers l'an 880; mais sa vie a été écrite beaucoup plus tard. Voy. le recueil des Bollandistes, au 1er mai.

que, lors de la première entrée des Sarrazins dans le Languedoc, les juifs se déclarèrent pour eux et leur ouvrirent les portes de la ville de Toulouse. L'auteur ajoute que Charlemagne, pour punir cette trahison, ordonna que chaque année, aux trois principales fêtes, un juif de Toulouse serait souffleté publiquement devant la porte de la cathédrale. L'usage du soufflet n'est que trop certain (1). Mais il n'en est pas de même de la trahison des juifs; car les Sarrazins, comme on l'a vu, ne sont jamais entrés dans Toulouse; peut-être l'auteur a-t-il voulu parler de l'occupation de la capitale du Languedoc par les Normands, en 850, occupation à laquelle il serait possible que les juifs eussent contribué, comme ils avaient contribué, quelques années auparavant, à l'entrée des mêmes barbares dans la ville de Bordeaux.

Si des races nous passons au langage et à la religion des envahisseurs, nous y remarquerons la même diversité. Une partie seulement parlait la langue arabe; le reste faisait usage du berber ou de tout autre idiome (2). On se rappelle que les

(1) Il fut plus tard commué en une somme d'argent, que les juifs payaient chaque année à diverses églises de Toulouse.

(2) L'auteur arabe, Ibn-Alcouthya, au fol. 13 verso, fait mention d'un corps de troupes berbères, qui parlaient le berber.

Sarrazins qui, en 1019, firent une tentative contre Narbonne, ne parlaient pas arabe.

Il n'y avait également qu'une partie des agresseurs qui professassent la religion musulmane; les autres étaient juifs, payens et même chrétiens. On a vu que la bande qui, vers l'an 730, envahit le Velay, était probablement idolâtre (1). Nous avons peu de détails au sujet du culte pratiqué par les Berbers, qui prirent tant de part aux conquêtes faites par les Sarrazins en Espagne et en France. On sait seulement que plusieurs de leurs tribus étaient chrétiennes et juives; d'autres adoraient le feu et les astres, ou étaient adonnées au culte des idoles. Le culte des astres et du feu, parmi les peuplades de l'Atlas, remonte à une haute antiquité. Des médailles du roi de Numidie, Bocchus, présentent les mêmes emblêmes que certains monumens de l'ancienne Perse (2), et l'on se rappelle à cette occasion le témoignage de Salluste qui, d'après des livres puniques, affirme qu'à une époque extrêmement reculée, une troupe d'aventuriers composée en grande partie de Mèdes et de Perses, vint s'établir en Afrique (3). Les écrivains arabes accusent aussi les

(1) Ci-devant, p. 28.

(2) Mionnet, *Description de médailles antiques*, t. VI, p. 597.

(3) Voy. les *Nouveaux Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XII, p. 181 et suiv., mémoire de M. Saint-Martin.

tribus berbères qui n'avaient pas encore embrassé l'islamisme, de rendre un culte au feu et aux astres (1); d'ailleurs ils leur donnent le titre de *Sabéens*, mot qui s'applique ordinairement aux adorateurs des astres. Enfin l'idolâtrie proprement dite n'était pas inconnue parmi les tribus de l'Atlas. Un écrivain latin du sixième siècle de notre ère, nous fournit des détails précieux sur les pratiques religieuses mises en usage en Afrique, antérieurement à la conquête arabe (2). C'est ce qui fait que les écrivains arabes comprennent les tribus berbères qui n'étaient pas encore soumises à l'Alcoran, sous la dénomination générale de *Madjous*, mot qu'ils appliquent aussi aux nations payennes du nord, notamment aux Normands. Ce ne fut que long-tems après la conquête de l'Afrique par les musulmans, que les tribus berbères embrassèrent en masse l'islamisme (3).

(1) Comparez l'extrait d'Ibn-Khaldoun, publié dans le *Nouveau Journal Asiatique*, t. II, p. 131, et la *Relation* de Léon l'Africain.

(2) Corippus, *Joannidos seu de bellis Libycis*, édition de Mazzucchelli, Milan, 1820, in-4°. Consultez l'index aux mots *gurzil*, *mastiman*, *ammon*, *apollin*, etc.; voy. aussi pour les pratiques païennes qui se maintinrent en Afrique, après la conquête musulmane, le recueil des *Notices et extraits des manuscrits*, t. XII, p. 639.

(3) Voy. l'*Histoire d'Afrique*, par Cartas, traduite de l'arabe en portugais, par le P. Santo Antonio Moura, sous le titre de *Historia dos soberanos mohametanos que reinarao na Mauritania*, Lisbonne, 1828, p. 19.

Les auteurs chrétiens du moyen âge enveloppent toutes les classes des envahisseurs sous l'épithète vague de *payens*. Ce n'est pas que les chrétiens instruits ne sussent dès lors, que rien n'est plus éloigné du polythéisme et de l'idolâtrie que l'islamisme ; en effet, les musulmans n'admettent qu'un seul Dieu créateur du ciel et de la terre, et, dans leur horreur pour les pratiques du paganisme, ils s'interdisent, à l'exemple des juifs, toute représentation d'être animé ; mais il n'en était pas de même d'une partie des peuples qui s'étaient joints aux conquérans ; d'ailleurs, dans l'opinion du vulgaire, le respect des musulmans pour le fondateur de leur religion, avait dégénéré dans une espèce d'idolâtrie. Enfin, l'on sait qu'au moyen âge les épithètes d'*idolâtres* et surtout de *payens* s'appliquaient indistinctement aux peuples qui ne professaient pas le christianisme.

On lit dans la prétendue chronique de l'archevêque Turpin (1), qu'en Espagne, sur les bords de la mer, s'élevait au haut d'une immense colonne une statue en bronze, fabriquée par Mahomet lui-même, et à laquelle les musulmans rendaient hommage. Philoméne, dans son histoire romanesque de la

---

(1) Edition de M. Ciampi, p. 10.

conquête du Languedoc par Charlemagne (1), fait mention d'une statue de Mahomet, en vermeil, que les musulmans de Narbonne, à l'époque où ils occupaient encore cette ville, avaient érigée dans une espèce de chapelle, et qu'ils regardaient comme le plus ferme soutien de leur autorité. D'un autre côté, il est parlé dans le *jeu de Saint-Nicolas*, espèce de pièce de théâtre qui eut beaucoup de cours dans le moyen-âge (2), d'un prince musulman d'Afrique, dont les hommages s'adressaient à une idole appelée *Tervagant*, et qui recouvrait les joues de l'idole de feuilles d'or, lorsqu'il en avait obtenu quelque grâce signalée. Enfin, d'après un poème français relatif aux exploits de Roland, les Sarrazins de Saragosse avaient fait choix d'une grotte pour servir de temple à leurs dieux; dans la grotte étaient des statues en or, tenant un sceptre à la main, et portant une couronne sur la tête. C'est là que les Sarrazins se rassemblaient, quand ils voulaient se rendre le ciel favorable (3).

(1) Edition de M. Ciampi, p. 78.

(2) Legrand d'Aussy avait donné un extrait de cette pièce dans le t. 1er de ses *Fabliaux*, p. 339 et suiv. La pièce entière a été publiée par M. Monmerqué, dans le recueil des publications de la Société des bibliophiles français, volume de 1834.

(3) *Dissertation sur le roman de Roncevaux*, par M. Monin, p. 46 et 104.

Le nom de Tervagant, changé quelquefois en Termagant, et les noms d'Apolin et d'autres êtres chimériques reviennent fort souvent dans nos vieux romans, et dans les autres monumens de notre ancienne littérature (1); or, ces noms en général paraissent s'appliquer à de prétendues divinités musulmanes. Telle était la prévention de nos pères à cet égard, que, dans le *jeu de Saint-Nicolas*, une statue du saint, qui suivant l'usage est représentée ayant la mitre sur la tête, est appelée un *Mahomet cornu*, et que les temples d'idoles avaient reçu le nom générique de *mahomerie*. Étrange effet des destinées humaines ! Ce n'est pas là l'objet que se proposait Mahmoud le gaznevide, lorsque faisant, vers l'an 1025, la conquête des plus riches contrées idolâtres de l'Inde, il refusa de rendre aux habitans une idole qu'on offrait de racheter au poids de l'or, et la fit placer sur le seuil de la porte de la principale mosquée de sa capitale, afin que tous ceux qui entreraient dans le temple, fissent acte de religion en la foulant aux pieds et en crachant dessus (2).

---

(1) *Roman de la Violette*, publié par M. Francisque Michel, p. 73 et 332.

(2) Ce trait de Mahmoud n'est pas le seul de ce genre. Voy. nos *Extraits des historiens arabes relatifs aux croisades*, p. 236 (t. IV de la *Bibliothèque des croisades*).

Quelle est l'origine de la fausse opinion de nos pères? quelques auteurs ont pensé que les Normands et les autres peuples payens du nord ayant été au moyen-âge compris sous la dénomination générale de *Sarrazins*, c'est dans le nord de l'Europe qu'il faut chercher la patrie des noms *Tervagant*, *Apolin*, etc., (1). Mais comme les Berbers partageaient en quelque sorte les grossières pratiques des peuples septentrionaux, ne pourrait-on pas aussi bien chercher l'origine de ces noms en Afrique?

Au reste, dans les ouvrages que nous avons cités, le prétendu respect des musulmans pour des dieux de bois, de pierre, ou de métal est toujours subordonné aux avantages immédiats qu'ils en attendaient; à la moindre disgrâce, ils se précipitaient contre les idoles, les couvraient d'outrages, les renversaient et les mettaient en pièces.

En somme, le nom arabe et la religion musulmane parmi les conquérans ont dû dominer. Les Berbers, les Slavons ne nous ont transmis aucun souvenir de leurs exploits; leurs enfans, sinon eux-mêmes, embrassèrent l'islamisme; tout ce que nous

---

(1) Voy. l'édition de *Roland l'Amoureux*, de Boyardo, et de *Roland-le-Furieux*, de l'Arioste, par Antonio Panizzi, avec un volume d'introduction, intitulé *Essay on the romantic narrative poetry of the Italians*, Londres, 1830, in-8°, p. 126.

savons sur les vainqueurs, nous le tenons des Arabes et des écrivains mahométans.

Une grande diversité devait également exister dans les motifs qui faisaient agir les conquérans. Chez plusieurs, c'étaient la soif des richesses, le goût des aventures, l'amour des plaisirs; mais chez d'autres, on remarquait le désir de propager la religion musulmane, et l'espérance d'obtenir les faveurs attachées à une œuvre si méritoire. Mahomet s'exprime ainsi dans l'Alcoran : « Grands et petits, marchez à la guerre sainte, et consacrez vos jours et vos richesses à la défense de la foi. Il n'est point pour vous de sort plus glorieux (1). » Il a dit de plus : « Celui dont les pieds se couvrent de poussière pour la cause de Dieu, Dieu le préservera du feu de l'enfer. »

Les musulmans en état de porter les armes, se croyaient obligés de se dévouer au triomphe de leur religion; ceux qui ne l'étaient pas, espéraient acquérir les mêmes mérites par le sacrifice de leurs biens. Mahomet s'exprime ainsi : « Annoncez à ceux qui entassent l'or et l'argent dans leurs coffres, et qui refusent de l'employer au soutien de la foi, qu'ils souffriront d'horribles tourmens (2). »

(1) *Alcoran*, sourate IX, vers. 41.
(2) *Alcoran*, sourate IX, vers. 34.

Tout musulman qui mourait les armes à la main était censé aller au paradis. On lit dans l'Alcoran : « Ne dis pas que ceux qui ont été tués pour la cause » de Dieu, sont morts ; ils sont vivans et reçoivent » leur nourriture des mains du Tout-Puissant (1). » Les mahométans donnent à ceux d'entre eux qui scellent ainsi de leur sang leur amour pour l'islamisme, le titre de *schahyd* ou de *martyr*, c'est-à-dire de témoin, par un sentiment tout-à-fait analogue à celui qui a fait appeler chez nous *martyrs*, les personnes mortes pour le triomphe du christianisme.

Un mahométan mort les armes à la main n'avait pas besoin, comme le reste des fidèles, d'être lavé ni couvert d'un linceul. Le sang dont il était couvert l'avait purifié de toute souillure ; l'habit dans lequel il était mort faisait son plus bel ornement. Mahomet a dit : « Inhumez les martyrs comme ils sont morts, avec leur habit, leurs blessures et leur sang. Ne les lavez pas ; car leurs blessures, au jour du jugement, auront l'odeur du musc. »

La loi voulait qu'avant de commencer les hostilités, le chef fît une sommation aux peuples qu'on

---

(1) *Alcoran*, sourate II, vers. 149.

devait attaquer, et leur proposât d'embrasser l'islamisme ou de payer le tribut (1). Cette sommation devait être conçue en termes modérés, conformément à ces paroles de Mahomet : « Invite-les à la voie de ton Seigneur, avec adresse, avec prudence, avec des exhortations douces et persuasives. » Il est probable que cette sommation se fit à la première entrée des musulmans sur le sol français ; mais, comme les habitans ne s'empressèrent pas de se soumettre au joug, les conquérans eurent recours à l'épée (2).

On dépeint ainsi le costume et les armes des premiers conquérans : une épée au côté ; une massue appuyée sur le cheval ; à la main une lance, à la-

---

(1) Cette alternative, à s'en tenir à l'esprit de l'*Alcoran*, aurait dû n'être accordée qu'aux chrétiens, aux juifs et aux guèbres, c'est-à-dire aux peuples qui admettent une religion révélée, et que les musulmans appellent en conséquence *peuples du livre*. Pour les idolâtres, ils n'auraient dû recevoir d'autre alternative que l'islamisme ou la mort ; mais cette doctrine n'a été mise à exécution dans toute sa rigueur que dans la presqu'île de l'Arabie. On a vu qu'une partie des Berbers était restée idolâtre. La même politique a été suivie dans l'Inde à l'égard des Gentils.

(2) La chronique de Turpin et les romans de chevalerie, à propos des guerres des chrétiens et des Sarrazins, font souvent mention de défis faits de *chevalier à chevalier*, et d'invitations à embrasser la religion l'un de l'autre. Il est probable qu'en général ces défis n'eurent lieu qu'après l'établissement de la chevalerie en Europe, et qu'ils étaient une suite de l'opinion qui ne permettait plus d'attaquer un ennemi sans défense.

quelle était attaché un drapeau; un arc suspendu à l'épaule et un turban sur la tête. Mais ce costume changea avec le tems, et les musulmans cherchèrent à imiter les chrétiens; abandonnant l'usage de l'arc et de la massue, ils adoptèrent le bouclier, la cuirasse et la longue lance propre à percer. Ils recherchaient aussi les épées de Bordeaux, alors très-fameuses (1), et leurs guerriers, renonçant au turban, portaient un bonnet indien. Avec les vingt eunuques slavons que les seigneurs français de la Catalogne donnèrent au khalife de Cordoue, étaient dix cuirasses slavonnes et deux cents épées françaises. Le même khalife, le jour de l'installation de son hageb ou premier ministre, qui du reste était d'origine slavonne, lui fit présent de cent guerriers français, à cheval, armés de l'épée, de la lance, de la cuirasse, du bouclier et du bonnet indien (2). Chez la plupart des musulmans, grands et petits, les armes, les tuniques d'écarlate, les selles et les drapeaux étaient faits à l'imitation de ce qui se pratiquait dans l'Europe chrétienne (3). Il est à croire pourtant qu'en général, l'équipement des guerriers sarrazins conserva toujours

(1) Maccary, man. arab., n° 704, fol. 56 recto.
(2) Maccary, n° 704, fol. 94 verso.
(3) Maccary, n° 704, fol. 60.

quelque chose de la légèreté qui les distinguait, lors de leurs premières invasions.

Nous avons dit que parmi les conquérans, plusieurs étaient excités par l'appât du butin. Pendant long-tems, les guerriers sarrazins n'eurent pas d'autre moyen de se dédommager de leurs dépenses et de leurs fatigues. Le guerrier qui agissait isolément était maître de tout ce qui tombait entre ses mains. Celui qui faisait partie d'un corps, portait ce qu'il prenait dans un lieu désigné par les chefs ; le butin était mis en commun, et, quand l'expédition était terminée, on procédait au partage.

Le butin se composait des métaux précieux, monnayés ou non monnayés, des étoffes, des pierreries, des ustensiles de tout genre, des bestiaux et des captifs de tout sexe et de tout âge. Les captifs formaient toujours la meilleure partie du butin, par la facilité qu'on avait, soit de les vendre, soit d'en tirer un service personnel. On les estimait d'après leur âge, leur sexe, leurs forces physiques et la forme de leurs traits.

Le chef commençait par prélever, pour le souverain, le cinquième de tout le butin, appelé le *lot de Dieu*, et le souverain disposait de ce cinquième comme il voulait ; mais il en convertissait ordinairement une partie en bonnes œuvres, comme

secours aux pauvres, etc., (1). Tout le reste était distribué aux soldats, de manière que le cavalier eût le double du fantassin (2).

Aussitôt le partage fini, il s'établissait une espèce de marché, où ceux qui n'étaient pas contens de leur lot le vendaient ou l'échangeaient. A la suite des armées se trouvaient des marchands et des spéculateurs, et les objets vendus étaient ensuite répandus dans toutes les provinces de l'empire.

C'est ici le lieu de parler, avec quelques détails, des chrétiens français des deux sexes qui eurent le malheur de tomber entre les mains des barbares. On a vu qu'il fallait bien se garder de confondre ces captifs avec ce qu'on nomme aujourd'hui des prisonniers de guerre.

Dès qu'un chrétien était pris, on lui attachait les mains derrière le dos; c'est ce qui fait qu'on l'appelait *assyr* (3), d'un mot arabe qui signifie garrotté, à peu près comme les Romains nommaient leurs captifs *vinctus*. Le partage du butin ayant eu

---

(1) *Alcoran*, sourate VIII, vers. 42.

(2) Reland, *Dissertationes miscellaneæ*, t. III, p. 40; Mouradgea d'Ohsson, *Tableau de l'empire ottoman*, t. V, p. 80; et Conde, *Historia*, t. I, p. 461.

(3) اسير

lieu, celui entre les mains duquel le chrétien était tombé, devenait son maître; il pouvait l'employer à son service, le vendre, le battre ou même le tuer. Le chrétien devenu esclave était alors appelé *mamlouk* (1), c'est à dire *possédé*, parce qu'en effet il ne s'appartenait plus à lui-même; on le nommait aussi *ricc* (2) ou *mince*, parce que ses facultés étaient fort restreintes; car il ne pouvait posséder, et tout ce qu'il gagnait devenait la propriété de son maître. On le transmettait par héritage, de la même manière qu'un champ ou une maison, et ses enfans étaient destinés au même sort que lui.

Quelquefois le maître, s'il était zélé pour l'islamisme, sollicitait son esclave de se faire musulman. Si le chrétien y consentait, il était ordinairement mis en liberté; si non, il avait l'espoir d'être racheté par d'autres pieux musulmans; car Mahomet a dit: « Le fidèle qui affranchit son semblable, s'affranchit lui-même des peines de cette vie et des tourmens du feu éternel. » Le nouveau musulman, bien qu'affranchi, ne laissait pas d'être obligé à certains devoirs envers celui qui lui avait rendu la liberté; mais il était admis dans le sein de la

(1) مملوك. C'est le mot qu'on prononce ordinairement *mameloük*, et qui a servi à désigner les esclaves-rois de l'Égypte, au moyen-âge.

(2) رق

société, et pouvait prétendre aux mêmes avantages que les hommes les plus favorisés. Le titre par lequel il était distingué, était commun à son ancien maître et à lui; c'est celui de *maula* (1), mot arabe qui signifie *être sous la protection de quelqu'un*, et qui exprimait d'une manière touchante les devoirs réciproques imposés au patron et à l'affranchi (2).

Si le chrétien résistait aux sollicitations, aux menaces et même quelquefois aux violences, on lui mettait ordinairement les fers aux pieds, et le maître l'occupait à la culture de ses terres, à quelque travail mécanique, en un mot, à tout ouvrage qui pouvait lui rapporter du profit.

On a vu, au reste, que les captifs chrétiens devenus musulmans ou demeurés fidèles aux lois de l'Évangile, étaient très-recherchés pour leur bravoure, et qu'ils figuraient dans toutes les expéditions sarrazines. Il s'en trouvait dans les armées, dans la garde particulière des émirs et des khalifes de Cordoue, et à la suite des seigneurs. Nous avons déjà parlé du hageb de Cordoue, à qui le khalife

---

(1) مولى

(2) Quelquefois l'esclave était seulement *habilité*, c'est-à-dire rendu apte à posséder. Alors il pouvait se livrer à la profession qu'il voulait; ce qu'il gagnait était sa propriété, à la charge pourtant de payer tous les ans une certaine somme d'argent à son maître, supposé que celui-ci y eût mis cette condition.

Hakam II fit présent de cent mamelouks français armés de pied en cap. Il a été également fait mention de captifs chrétiens, rendus eunuques ou conservés intacts, employés dans le palais des rois et dans celui des grands.

Les esclaves restés fidèles aux lois du christianisme ne perdaient pas tout espoir de recouvrer leur liberté. Les princes et les riches, parmi les mahométans, quand il leur arrivait quelque événement heureux, ne connaissaient pas de meilleure manière de témoigner leur reconnaissance à Dieu, que de mettre leurs esclaves en liberté. Le fameux Almansor, en l'an 997, ayant appris que les troupes de Cordoue avaient remporté de grands succès en Afrique, fit briser, en actions de grâces, les fers de dix-huit cents chrétiens des deux sexes (1).

Les chrétiens devaient exciter encore plus d'intérêt dans leur propre patrie, auprès de leurs parens, de leurs amis et des personnes qui partageaient leurs sympathies. Tous les ans, il partait de France des hommes munis d'argent, qui allaient en Espagne et en Afrique, racheter un père, un frère ou un ami. Souvent le prince s'interposait dans la négociation, et payait une partie du prix du rachat. Plus tard l'esprit de charité, qui carac-

(1) Conde, *Historia*, t. 1, p. 539.

térise le christianisme, donna naissance à ces touchantes confréries qui ont subsisté jusqu'à la révolution, et qui se vouaient à la rédemption des captifs. Quitter ses foyers et renoncer à toutes ses commodités pour aller dans des pays barbares, au secours de frères malheureux, au risque de partager leur sort, était regardé comme le comble de l'héroïsme, et l'était en effet. L'histoire a conservé le souvenir du dévouement d'Isarn, abbé de Saint-Victor à Marseille, qui, en 1047, se rendit en Espagne, pour racheter quelques chrétiens enlevés par des pirates, sur les côtes de Provence. Isarn était alors affaibli par une longue maladie; il eut à vaincre les instances de ses moines, qui ne voulaient pas le laisser partir. Vinrent ensuite les fatigues du voyage; Isarn eut beaucoup de peine à parvenir dans les lieux où les captifs avaient été déposés; enfin, quand les chrétiens eurent recouvré leur liberté, et qu'ils se furent mis en mer pour retourner dans leur patrie, d'autres pirates se présentèrent, qui les enlevèrent. Là-dessus, nouvelles courses, nouvelles sollicitations; tels furent les obstacles qu'eut à surmonter Isarn, qu'à peine de retour avec les captifs à Marseille, il succomba à ses fatigues (1).

---

(1) Mabillon, *Annales Benedictini*, t. IV, p. 489 et 493. On montre

Les femmes surtout étaient à plaindre, dans ces déplacemens forcés de populations. Faibles et vouées, par la nature de leur sexe, à une vie retirée, elles ne pouvaient pas toujours, comme les hommes, continuer à fixer les regards de leurs parens et de leurs amis. Quelquefois elles étaient employées dans les harems et les sérails, auprès des épouses de leur maître, en qualité de femmes de chambre. Celles qui se faisaient remarquer par leurs attraits, leurs dispositions pour la danse, la musique, la broderie, étaient achetées par des femmes qui leur faisaient donner une éducation soignée, et les revendaient à haut prix. C'était le don le plus précieux qu'on pût faire aux khalifes et aux grands. Ces femmes, ainsi que les captives d'un rang illustre, partageaient quelquefois le lit de leur maître. Qui sait si Lampégie, fille d'Eudes, duc d'Aquitaine, n'éprouva pas la même destinée?

En général, les captives jeunes se trouvaient à la merci de l'homme qui les possédait, et finissaient par être associées à son sort. Nous avons dit que, chez les musulmans, la loi ne tient presque aucun compte de la condition dans laquelle est née la

encore le tombeau d'Isarn, à Marseille. Voy. Millin, *Voyage dans les départemens du midi de la France*, t. III, p. 181 et suiv.

femme. On sait d'ailleurs que cette loi, qui a été faite pour des climats ardens, permet aux hommes, non seulement d'avoir quatre épouses, mais de cohabiter avec toutes les esclaves qu'ils peuvent se procurer. Il est rare que chez les musulmans, un homme épouse quatre femmes à la fois; ces quatre épouses seraient un grand embarras, même dans un pays où la femme est censée occuper un rang inférieur; mais il y a peu d'hommes qui n'aient quelque esclave; les plus pauvres ont une esclave qui leur tient lieu d'épouse et de servante.

Si le maître admettait son esclave au rang d'épouse, elle devenait par cela même libre, et les enfans l'étaient aussi. La mère et les enfans participaient aux mêmes avantages que les personnes nées dans le rang le plus illustre. Si le maître, tout en ne contractant pas de lien avec son esclave, reconnaissait les enfans qu'il en avait eus, les enfans étaient censés nés libres; de plus, la mère était affranchie par le fait même; mais elle restait sous le pouvoir du maître; seulement, à sa mort elle recevait de droit la liberté; en attendant, on ne la traitait plus en esclave; elle était appelée *ommveled* ou mère d'enfant. Les khalifes de Damas, de Bagdad, de Cordoue, avaient, dans leur sérail, de ces *mères d'enfant*. Tous les enfans d'Aaron-alraschid, à l'exception d'un seul, n'avaient pas d'autre

origine. Mais si les enfans que le maître avait de son esclave n'étaient pas reconnus par lui, ils étaient censés bâtards ; eux et leur mère restaient dans la servitude. Alors, ils étaient traités à peu près comme un vil bétail.

Pour donner une idée des étranges destinées réservées aux chrétiens des deux sexes, qui furent emmenés de France, nous nous bornerons à citer les traits suivans : Un guerrier des environs de Toulouse, appelé Raymond, vers la fin du dixième siècle, s'était mis en mer pour aller visiter les saints lieux. En route, son vaisseau fit naufrage sur les côtes d'Afrique, et il tomba au pouvoir des Sarrazins. Réduit à l'esclavage, son maître l'occupa à la culture de ses terres. Alors Raymond, qui n'était pas habitué à ce genre de travail, avoua qu'il avait été élevé pour la gloire des combats. On l'admit donc au nombre des guerriers du pays, et il ne tarda pas à se signaler. Il prit part aux différentes guerres qui eurent lieu parmi les peuples de l'Afrique, étant quelquefois fait prisonnier, et chaque fois s'attachant avec le même zèle aux intérêts de ses nouveaux maîtres ; enfin la fortune des armes l'amena en Espagne. Il se trouvait présent, avec beaucoup d'autres chrétiens, à la bataille qui fut livrée en 1009, aux environs de Cordoue ; c'est là, qu'après quinze années de courses et d'aventures, il fut repris

et mis en liberté par Sanche, comte de Castille (1). Quelque tems auparavant, une captive chrétienne, prise fort jeune, avait été formée aux arts de la danse, du chant et de la musique. Conduite en Arabie, elle avait fait le charme des amateurs de Médine et d'autres villes d'orient; à son retour, le roi de Cordoue l'avait attachée à sa personne, et en avait fait sa femme favorite (2). Enfin, pour compléter le tableau, quelques chrétiens, employés à la même époque dans le palais des princes de Cordoue, se rendaient dignes de la palme du martyre.

Le sort des musulmans qui tombaient entre les mains des Français se rapprochait beaucoup de celui qu'avaient à subir les captifs chrétiens. On a vu que l'esclavage était admis, en France, à l'égard des captifs germains, slaves et autres payens du nord de l'Europe; il devait l'être aussi pour les captifs sarrazins. La principale différence entre les captifs français au pouvoir des Sarrazins, et les captifs sarrazins au pouvoir des Français, c'est qu'en France, il y a toujours eu une ligne de dé-

(1) Voy. le recueil des Bollandistes, 6 octobre, p. 327, et ci-devant, p. 217.

(2) Maccary, n° 705, fol. 35.

marcation entre les hommes nés esclaves ou traités comme tels, et les personnes de condition libre. La loi mettait même alors une grande différence entre les simples bourgeois et les gentilshommes.

Parmi les captifs sarrazins, plusieurs étaient rachetés, soit par leurs parens, soit par leurs amis, soit par leur souverain, soit enfin à l'aide de legs que faisaient pour cet objet de pieux mahométans. En effet, tandis qu'il s'était formé, en France, des établissemens pour la rédemption des captifs, des établissemens analogues avaient pris naissance chez les musulmans d'Espagne. Quelqu'un demandant à Mahomet ce qu'il devait faire pour mériter le ciel, le prophète répondit : « Délivrez vos frères des chaînes de l'esclavage. » Un auteur arabe nous apprend que, du tems de Charlemagne, sous l'émir de Cordoue, Hescham, les armes musulmanes furent une année si heureuses, qu'on ne trouva pas à employer l'argent légué pour cet effet (1).

Les captifs musulmans destinés à être vendus étaient amenés à Arles, à Marseille, à Narbonne, où se rendaient des agens de leur nation. Quelquefois, les guerriers sarrazins profitaient des descentes qu'ils faisaient sur nos côtes, pour réclamer les

(1) Comparez Roderic Ximenès, p. 18, et Novayry, man. arab. de la Bibliothèque royale, n° 645, fol. 95 et 96.

captifs qui s'y trouvaient (1). D'autres fois, les princes chrétiens qui voulaient se rendre les chefs favorables les leur envoyaient en présent.

A l'égard des musulmans qui n'avaient pas de rançon à offrir, ils étaient, à l'exemple des juifs et des payens, réduits à l'état d'esclavage. Les esclaves attachés au service d'un maître, et les serfs rangés parmi les dépendances des fermes et des terres, formaient dans l'Europe chrétienne une grande partie de la population des villes et des campagnes ; ils ne pouvaient ni posséder ni tester, et constituaient une partie de la richesse. On pouvait les vendre, les battre, ou même les mettre à la torture. La plupart des serfs étaient chargés de chaînes, afin qu'ils ne pussent s'échapper. Heureusement, l'intérêt, à défaut de la charité, vint au secours de l'humanité souffrante. Comme les serfs et les esclaves, lorsqu'ils étaient maltraités, prenaient la fuite, et que les seigneurs, dans leurs guerres entre eux, s'efforçaient de se les enlever réciproquement, les maîtres furent obligés d'user de quelques ménagemens.

Les serfs et les esclaves sarrazins, non plus que les serfs et les esclaves juifs et payens, ne pouvaient s'allier avec des femmes chrétiennes, même

(1) Voy. ci-devant, p. 152.

réduites à l'état de servage; celles qui avaient la faiblesse de céder étaient privées de la sépulture ecclésiastique. Pendant long-tems, il ne fut pas même permis aux serfs de la même religion de se marier entre eux; seulement les deux sexes, avec la permission du maître, pouvaient cohabiter ensemble, et les enfans qui naissaient de cette union étaient, ainsi que les parens, la propriété du maître.

L'esclavage paraît avoir fini en Europe dès le douzième siècle; mais il continua dans quelques contrées pour les peuples non chrétiens, notamment pour les Sarrazins; c'est du moins ce qu'indiquent plusieurs faits du douzième siècle et des siècles suivans (1).

Pour le servage, il se maintint beaucoup plus long-tems. Néanmoins il diminua à mesure que les mœurs se polirent, et que l'esprit de l'évangile, qui a proclamé tous les hommes frères, reçut son développement. Les hommes pieux se firent, en certaines occasions, notamment quand il leur survenait un événement heureux, un devoir de mettre leurs serfs en liberté. D'un autre côté, l'usage s'é-

(1) On trouvera plusieurs témoignages irrécusables à ce sujet dans le t. IV du recueil des *Anciennes Lois maritimes* de M. Pardessus, ch. XXVII. Ce volume s'imprime en ce moment.

tablit de considérer comme libre tout serf qui demandait le baptême. Les serfs finirent par se fondre dans le reste de la population.

Ordinairement les serfs sarrazins étaient attachés aux fermes appartenant, soit à des particuliers, soit à des églises et à des monastères. D'autres fois ils étaient attachés à la personne du maître, et l'accompagnaient partout où il allait. On a vu qu'une partie des captifs sarrazins qui, en 1019, furent pris devant Narbonne, furent cédés à des églises ou distribués à des particuliers. Il avait dû en être de même des Sarrazins de Provence, qui survécurent au désâstre de leur nation, en 975, et en général de tous les détachemens sarrazins qui, dans le cours de leurs expéditions en France, avaient été séparés du corps de l'armée.

Le nombre des serfs et des esclaves sarrazins fut sans doute alimenté, soit par les guerres des croisades proprement dites, soit par les guerres des Français contre les Maures d'Espagne et contre les autres peuples musulmans établis sur les bords de la mer Méditerranée, soit enfin par le commerce (1) ; il est certain que leur existence en France se prolongea fort long-tems. Arnaud, archevêque de Narbonne

(1) Pour ce dernier point, voy. le recueil de M. Pardessus déjà cité.

en 1149, légua des Sarrazins de ses domaines à l'évêque de Béziers (1). Vers l'an 1250, Roméo de Villeneuve, ministre des comtes de Provence, ordonna par son testament de vendre les Sarrazins des deux sexes qui étaient dans ses terres (2). Deux cents ans après, il est fait mention de trois serfs maures achetés par le roi René (3).

Voici quelques traits qui achèveront de faire connaître le sort réservé aux Sarrazins qui tombaient au pouvoir des Français, et qui n'étaient pas rachetés par leurs frères.

Un article du concile de Taragonne en 1239, et un statut de l'évêque de Béziers en 1368, voulaient que les Sarrazins de l'un et l'autre sexe, ainsi que les juifs, portassent un habillement particulier, et pour la couleur et pour la forme (4).

Le commerce entre Sarrazins d'un sexe différent, qui avait lieu dans certaines localités, scandalisant beaucoup de personnes pieuses, un statut de l'ordre de Cîteaux, en 1195, défendit aux maisons de l'ordre de réunir dans la même habitation des Sarra-

(1) *Gallia Christiana*, t. VI, instrum. col. 39.

(2) Bouche, *Histoire de Provence*, t. II, p. 257.

(3) Fauris de Saint-Vincens, *Mémoires sur la Provence*, Aix, Ponties, 1817, p. 63.

(4) Martenne, *Amplissima collectio*, t. VII, p. 132, et *Thesaurus anecdotorum*, t. IV, p. 657.

zins et des Sarrazines. Il y avait même des établissemens religieux où il était défendu de recevoir des serfs sarrazins (1).

On a vu que les Sarrazins qui se faisaient baptiser devenaient par là même libres. Comme il arrivait quelquefois que la demande faite par les serfs de recevoir le baptême, cachait une ruse, et que devenus libres, ils retournaient à leurs égaremens, les maîtres eurent la faculté de les éprouver pendant quelque tems (2). Mais alors on vit des chrétiens inhumains, pour n'être pas frustrés d'un vil avantage, gêner leurs serfs dans les efforts qu'ils faisaient pour être admis au sein du christianisme (3); on les vit même, après que leurs serfs étaient baptisés, les retenir malgré les lois sous le joug et user des plus cruelles violences. Il existe une lettre foudroyante du pape Clément IV, adressée, en 1266, à Thibaud, roi de Navarre, dans laquelle le souverain pontife s'élève contre un abbé du monastère de Saint-Benoist de Mirande, lequel avait fait mettre à la torture un riche Sarrazin converti, sous prétexte que sa conversion n'était pas sincère, et qui

(1) *Thesaurus anecdotorum*, t. IV, p. 1246.
(2) *Ibid.*, t. IV, p. 290.
(3) *Ibid.*, t. IV, p. 1246 et 1250.

s'était emparé des biens de cet infortuné, au détriment de ses enfans (1).

On voit qu'outre les serfs sarrazins, il y avait en France des Sarrazins propriétaires. La plupart, à l'exemple des juifs, s'occupaient de finances et prêtaient à intérêt; plus d'une fois, lorsque la fureur populaire éclata contre les juifs usuriers, les Sarrazins furent enveloppés dans leurs désastres (2).

Ces Sarrazins, non plus que les serfs de la même nation, ne pouvaient épouser des femmes chrétiennes, ni les donner comme nourrices à leurs enfans. Eux et toute chrétienne qui aurait cohabité avec eux, étaient privés de la sépulture ecclésiastique. Ils payaient la dîme de leurs biens comme les chrétiens; de plus, ils étaient obligés d'observer les fêtes chrétiennes, et ne pouvaient ces jours-là se livrer à aucun ouvrage servile (3). Il ne reste plus maintenant de trace de cette classe infortunée.

Sans doute il y eut en France beaucoup de musulmans qui embrassèrent le christianisme. C'était

---

(1) *Thesaurus anecdotorum*, t. II, p. 360.

(2) *Ibid*, t. IV, p. 904.

(3) *Amplissima collectio*, t. VII, p. 132; *Thesaurus anecdotorum*, t. IV, p. 657 et 736.

une suite naturelle de l'état de choses qui existait alors. Mais il y eut malheureusement beaucoup plus de Français qui se firent musulmans. Les premières invasions des Sarrazins en France, et l'abominable commerce d'enfans chrétiens des deux sexes qui se faisait dans toute l'Europe, durent conduire chez les musulmans un nombre incalculable d'individus. D'ailleurs, il ne faut pas se le dissimuler, l'extrême facilité avec laquelle les musulmans ont de tout tems accueilli les chrétiens qui se présentaient, jointe aux avantages que les renégats et les aventuriers ont toujours rencontrés chez eux, multiplia nécessairement les apostasies.

Passons maintenant à la manière dont les Sarrazins, en s'établissant en France, traitèrent les peuples vaincus, et à la politique qui les dirigea dans l'administration civile et religieuse et dans les impôts. On sent bien qu'il ne s'agit pas ici des courses à main armée que firent les Sarrazins, et qui furent accompagnées de violences et d'excès de tout genre. Nous excluons non seulement les premières invasions des Sarrazins dans le midi de la France, mais encore le long séjour que ces barbares firent plus tard en Provence, en Dauphiné, en Piémont, en Savoie et dans la Suisse. En effet, comme on l'a vu, ce séjour, si on excepte quelques positions fortifiées,

fut toujours précaire. Dans aucune de ces contrées, les Sarrazins n'occupèrent le pays tout entier. Tandis que certaines bandes étaient maîtresses des passages des montagnes et des rivières, et se bornaient à rançonner les voyageurs, les hommes paisibles cultivaient les vallées fertiles, et consentaient même quelquefois à payer un tribut au prince du pays. Quant à la partie de la Provence qui était située aux environs de leur château-fort du Fraxinet, les Sarrazins ne conçurent pas d'autre politique que d'y tout détruire et de s'entourer de ruines. On ne peut mieux comparer les bandes sarrazines, à cette époque, qu'aux troupes de brigands qui, dans les dernières années, ont désolé une partie des états du pape et du roi de Naples.

Les observations que nous avons à faire s'appliquent uniquement à la forme de gouvernement que les Sarrazins établirent en Languedoc, lorsqu'ils se trouvèrent maîtres paisibles de cette province, entre les années 724 et 758, sous le règne de Charles-Martel et de Pepin-le-Bref. Les renseignemens nous manquent pour ces tems reculés; mais on a vu qu'à la suite des guerres intestines qui ne tardèrent pas à s'élever parmi les vainqueurs, c'est-à-dire à partir de l'année 737, les chrétiens goths du Languedoc avaient repris une partie de leur ancien crédit, et qu'ils avaient leurs comtes particuliers, leurs

viguiers et leurs lois nationales (1). D'un autre côté, Isidore de Beja, écrivain contemporain, nous apprend, sous la date de 734, que le gouverneur de l'Espagne, Ocba, avait coutume d'appliquer à chacun des peuples qui étaient soumis à son autorité leur législation particulière. Enfin, il nous reste une ordonnance rendue à la même époque par un gouverneur sarrazin de Coïmbre, et qui montre que les chrétiens du Portugal étaient assujétis à une administration analogue. Voici ce que porte cette ordonnance :

« Les chrétiens de Coïmbre auront leur comte particulier, qui les régira d'une bonne manière, et comme les chrétiens ont coutume d'être régis. Ce sera au comte de régler leurs différends ; seulement il ne pourra condamner personne à mort sans l'ordre du magistrat musulman. Il sera obligé de conduire le prévenu devant le magistrat ; on donnéra lecture du

---

(1) Seulement le comte était privé de toute juridiction militaire. Ce qui eut lieu alors en Languedoc, et dans les pays chrétiens subjugués par les musulmans, n'était que la répétition de ce qui avait été mis en pratique lors de la chute de l'empire romain. Quand les Goths, les Vandales et les Francs envahirent les provinces romaines, les peuples conquis conservèrent leurs comtes et leurs viguiers ; et quand les Goths et les Vandales furent soumis par d'autres barbares, ils réclamèrent les mêmes priviléges. Voy. M. de Sismondi, *Histoire de la chute de l'empire romain*, Paris, 1835, t. 1.

texte de la loi chrétienne, et si le magistrat y consent, on mettra le prévenu à mort. Les petites villes auront aussi leur juge particulier, qui les gouvernera équitablement, et tâchera de prévenir les altercations. Si un chrétien offense un musulman, le magistrat lui appliquera la loi musulmane; si un chrétien porte atteinte à l'honneur d'une musulmane non mariée, il embrassera l'islamisme, et épousera la musulmane; sinon il sera mis à mort. Si la musulmane était mariée, son séducteur sera tué sans rémission (1). »

Ces divers témoignages nous montrent quel fut le système d'administration adopté par les Sarrazins pour le Languedoc; et ce système était à peu près le même partout.

Si de l'administration politique nous passons à l'administration religieuse, nous manquons également de renseignemens positifs; mais, à l'aide d'inductions tirées de ce que les mahométans pratiquèrent ailleurs, on pourra se faire une opinion raisonnée.

(1) L'ordonnance de Coïmbre était conservée jadis dans l'abbaye de Lorban, et a été publiée d'abord dans la *Monarchia Lusytana*, Lisbonne, 1609, in-4°, part. II, p. 283, 287, etc. Comme cette ordonnance est de plus fort intéressante sous le rapport philologique, M. Raynouard l'a reproduite dans son choix de *Poésies originales des Troubadours*, Paris, 1816, t. I, p. 11, en l'accompagnant d'observations très-curieuses.

La masse de la population à Narbonne et dans les villes voisines resta chrétienne; et cette masse était nombreuse, puisqu'elle suffit plus tard pour exterminer la garnison musulmane. Les Sarrazins avaient donc respecté la religion du pays, et ils avaient laissé aux habitans des chapelles et des églises pour exercer leur culte; il était de plus resté des ecclésiastiques pour desservir ces églises.

Mais là, ce nous semble, se bornèrent les concessions; et ce serait une erreur de croire que les Sarrazins agirent avec Narbonne et les autres villes frontières, comme ils le faisaient à l'égard de Cordoue et des autres contrées situées au centre de l'empire. A Cordoue, les Sarrazins s'étaient bornés à s'emparer des églises principales, et à dépouiller les autres de leurs biens; ces dernières étaient restées au pouvoir des chrétiens, et ceux-ci avaient conservé leurs évêques, ou du moins des préposés ecclésiastiques d'un ordre supérieur. Ils avaient même conservé des monastères de l'un et de l'autre sexe; en un mot, les Sarrazins leur avaient laissé l'usage des cloches, faveur qu'ils n'avaient accordée aux chrétiens ni en Afrique ni en Asie (1).

(1) Voy. l'*Indiculus luminosus*, ouvrage écrit vers l'an 852, dans l'*Espana sagrada*, t. XI, p. 229. Les chrétiens du mont Liban sont maintenant les seuls qui jouissent de la même faveur.

Rien de semblable ne se voit ni à Narbonne, ni dans les villes voisines. On n'y aperçoit ni évêques, ni couvens. Il est vrai que le désordre qui se manifeste à cette époque dans la plupart des églises du midi de la France n'était pas seulement l'ouvrage des Sarrazins ; il existait depuis plus de cinquante ans, ainsi que le reconnaît saint Boniface, archevêque de Mayence, dans une lettre qu'il écrivit en 742, au pape Zacharie (1) ; et c'était une suite des bouleversemens occasionés par les guerres entre les enfans de Clovis. Mais ce désordre ne s'était pas jusque-là fait remarquer dans les provinces septentrionales de l'Espagne, et il se manifeste avec l'arrivée même des Sarrazins ; il y a plus, il ne finit qu'à mesure que les Sarrazins évacuent le pays (2).

On lit, dans une vie anonyme de Louis-le-Débonnaire (3), qu'en 802, lorsque les Français enlevèrent Barcelone aux Sarrazins, Louis, avant de prendre possession de la ville, se rendit dans l'église de Sainte-Croix, pour y remercier Dieu d'une

---

(1) Voy. le recueil des *Historiens de France*, t. IV, p. 94.

(2) A Jaca, en Aragon, à l'arrivée des Sarrazins, vers l'an 712, l'évêque se retira sur les sommets des Pyrénées ; et la ville ne recouvra son évêque que plus de trois cents ans après, en 1096, quand les Sarrazins évacuèrent le pays. Voy. le *Teatro historico de las iglesias del reyno de Aragon*, Pampelune, 1792, in-4°, t. V, p. 102 ; voy. encore p. 130, 233 et 376.

(3) Recueil des *Historiens de France*, par dom Bouquet, t. VI, p. 92.

conquête si importante. Comme l'église de Sainte-Croix sert encore aujourd'hui de cathédrale, le savant de Marca avait induit de ce passage que les chrétiens de Barcelone, sous la domination musulmane, avaient conservé leur principale église, et par conséquent leur évêque et leur haut clergé. Mais, dans le passage correspondant du poème d'Ermoldus Nigellus, déjà cité, et qui n'a été publié que long-tems après de Marca, il est dit que Louis, avant de se rendre à l'église, la fit purifier; par conséquent, dans l'intervalle, l'église de Sainte-Croix avait été convertie en mosquée. En effet, pour nous servir de l'expression du poète, la cathédrale de la capitale de la Catalogne avait été vouée au culte du démon (1).

Nous pensons que les musulmans mirent leur politique à écarter des villes frontières les évêques et le haut clergé, et à restreindre, le plus qu'ils purent, les relations des chrétiens de leurs domaines avec ceux des autres contrées. Ce qui le prouve, c'est l'importance que Charlemagne, à mesure que son pouvoir s'étendit, mit à favoriser ces relations, et à s'en charger lui-même.

---

(1) Voici le 533e vers du poème d'Ermoldus Nigellus :

Mundavitque locos, ubi dæmonis alma colebant.

Recueil de dom Bouquet, t. VI, p. 23.

On peut, du reste, à certaines restrictions près, juger des rapports religieux qui durent se former entre les chrétiens de France et les Sarrazins, par ce qui eut lieu en Espagne.

Le nombre des églises laissées aux chrétiens avait été déterminé au moment de la conquête, et il leur était défendu d'en construire de nouvelles. Mahomet a dit : « Ne laissez pas élever, par les infidèles, des synagogues, des églises et des temples nouveaux ; mais qu'il leur soit libre de réparer les anciens édifices, et même de les rebâtir, pourvu que ce soit sur l'ancien sol (1). »

Les chrétiens ne pouvaient faire de procession en public, et les offices sacrés devaient se célébrer les portes fermées. Si un chrétien voulait se faire musulman, il était défendu aux autres chrétiens d'y mettre obstacle (2).

Nous avons dit que les chrétiens de Cordoue et des autres villes de l'Andalousie étaient en général traités avec douceur, et que, de leur côté, les chrétiens avaient pour les musulmans certaines défé-

---

(1) Quelques docteurs exigent même qu'en rebâtissant l'église, on emploie la même terre, les mêmes pierres, en un mot les mêmes matériaux. Voy. Mouradgea d'Ohsson, *Tableau de l'empire ottoman*, t. v, p. 109 et 112.

(2) L'ordonnance relative aux chrétiens de Coïmbre nous apprend de plus qu'en Portugal, chaque église payait au fisc vingt-cinq pièces d'argent, les monastères cinquante, et les cathédrales cent.

rences : par exemple, ils circoncisaient leurs enfans, et s'abstenaient de chair de porc (1). Néanmoins, à s'en tenir au témoignage d'un chrétien de Cordoue, qui, à la vérité, écrivait au moment de la persécution de l'année 850, il existait une haine profonde entre les musulmans et les chrétiens, surtout en ce qui concernait les pratiques extérieures du christianisme. Cet auteur s'exprime ainsi : « Aucun de nous n'ose manifester ouvertement ses croyances; quand quelque devoir sacré oblige les ecclésiastiques à paraître en public, sitôt que les mahométans voient en eux les marques de leur ordre, ils éclatent en propos outrageans ; et, non contens de leur adresser des injures et des railleries, ils les poursuivent à coups de pierres. S'ils entendent le bruit de la cloche, ils se répandent en malédictions contre la religion chrétienne (2). » Plusieurs d'entre les musulmans auraient cru être souillés, si un chrétien les eût approchés.

De leur côté, les chrétiens, de l'aveu de saint Euloge, qui fut lui-même victime de la persécution de 850 (3), quand ils entendaient les crieurs musulmans appeler du haut des mosquées les fidèles

(1) Voy. ci-devant, p. 190.

(2) Alvare, *Indiculus luminosus*, dans le recueil déjà cité.

(3) *Apologie pour les martyrs*, dans le recueil intitulé *Hispania illustrata*, par André Schott, Francfort, 1608, t. IV, p. 313.

à la prière, croyaient entendre la voix de l'antechrist, et se hâtaient de faire le signe de la croix.

A l'égard des impôts établis par les Sarrazins, on a vu que le gouverneur d'Espagne, Alsamah, fut le premier qui, en 720, mit de l'ordre dans les finances, et qu'il étendit successivement les mêmes mesures à l'Espagne et au Languedoc. Jusque-là, la plus grande confusion s'était fait remarquer dans l'assiette des impôts et la solde des troupes (1).

Alsamah commença par distribuer aux guerriers et aux familles musulmanes pauvres une partie des terres enlevées aux chrétiens, terres dont quelques hommes puissans s'étaient arrogé les revenus. Le reste fut laissé au fisc, et les revenus en furent déposés dans le trésor public.

Les biens distribués aux vainqueurs furent taxés au dixième du produit; ceux qui furent laissés aux chrétiens payèrent le cinquième, c'est-à-dire le double (2). Dans les commencemens, pour attirer les chrétiens, il fut décidé que ceux qui se soumettraient volontairement seraient traités comme les musulmans eux-mêmes; mais cette faveur ne fut pas maintenue.

---

(1) Voy. ci-devant, p. 16.

(2) L'ordonnance relative aux chrétiens de Coïmbre porte aussi qu'en Portugal les chrétiens payaient le double des musulmans.

Indépendamment de ce tribut de vingt pour cent, qui devait être fort lourd, si on en juge par la nature de certains terrains, les chrétiens avaient à acquitter une espèce de capitation ou d'imposition personnelle, qui variait suivant la fortune des individus. Cette imposition n'atteignait que les chrétiens mâles parvenus à l'âge adulte, qui pouvaient vivre soit du revenu de leurs biens, soit du travail de leurs mains; elle portait le nom de *djizyé*, ou compensation, et était regardée par les musulmans comme un dédommagement de la faveur qu'ils avaient faite aux chrétiens, en leur laissant la vie et l'exercice de leur religion. Tout chrétien qui embrassait l'islamisme était par cela même affranchi de cette charge (1).

Enfin, les chrétiens payaient un droit pour les marchandises et les biens meubles. Ce droit, qui était pour les musulmans de deux et demi pour cent, a varié pour les chrétiens suivant les tems et les lieux. Il était, à cette époque, pour ces derniers, de cinq pour cent. Ce droit était appelé ordinairement *zekat*, c'est-à-dire purification, et était censé rendre licite l'usage des biens eux-mêmes. En effet, les mu-

---

(1) Pour les détails qu'on vient de lire, comparez Ibn-Alcouthya, man. arab. de la Bibliothèque royale, n° 706, fol. 59; et Conde, *Historia*, t. 1, premières conquêtes des Sarrazins en Espagne. Au reste le récit des écrivains arabes, au sujet des impôts, est très-incomplet.

sulmans, témoins chaque jour des excès du despotisme, sont persuadés que le bien mal acquis ne porte pas bonheur; et ils croient se mettre en garde contre les chances auxquelles nous sommes continuellement sujets, en sacrifiant une partie de leurs richesses. Le *zekat* payé par les musulmans est regardé comme un sacrifice volontaire, et doit être abandonné aux pauvres. Quant à celui qui était acquitté par les chrétiens, il était employé en partie à secourir les pauvres et à racheter les captifs (1).

On sera peut-être curieux de savoir de quelle manière les auteurs arabes désignent les peuples chrétiens avec lesquels leur nation a été si long-tems en rapport, soit de guerre, soit d'amitié. Les chrétiens soumis à la domination musulmane sont appelés *moahid* (2), ou confédérés, et *ahl-aldzimmet* (3), ou protégés. En effet, du moment que les chrétiens obtenaient la vie et l'exercice de leur religion, et qu'ils se soumettaient à payer tribut, il

---

(1) Comparez Mouradgea d'Ohsson, *Tableau de l'empire ottoman*, t. II, p. 403, et t. V, p. 15, ainsi que Conde, *Historia*, t. I, p. 270 et 611.

(2) معاهد

(3) اهل الذمة

y avait obligation réciproque entre les deux parties, et promesse de la part des vainqueurs de protéger les vaincus. Les Arabes donnent encore aux chrétiens, surtout à ceux qui ne reconnaissaient pas leur autorité, les titres de *eledj* (1), ou professant une autre religion; *adjemy* (2), ou appartenant à une autre race. Ils les nomment aussi *moschrik* (3), ou polythéistes; en effet, les musulmans sont persuadés que les chrétiens, en admettant un Dieu en trois personnes, admettent trois Dieux différens (4).

Les vainqueurs et les vaincus parlant un langage différent, quel moyen avaient-ils de communiquer ensemble? Les Arabes n'ont jamais eu de goût

(1) علج

(2) عجمى

(3) مشرك

(4) Voy. nos *Monumens arabes du cabinet de M. le duc de Blacas*, t. II, p. 8. Nous n'avons pas une seule fois rencontré dans les chroniques arabes le terme *mosarabe* appliqué aux chrétiens d'Espagne qui vivaient sous la domination maure, bien que quelques auteurs chrétiens aient cherché l'origine de cette dénomination dans la langue arabe. A l'égard du mot par lequel les Espagnols désignaient les musulmans qui, à mesure que la cause de l'Évangile fit des progrès, consentirent à vivre sous la domination chrétienne, mot qui s'écrit *mudejare*, on trouve dans les écrivains ottomans un terme qui en paraît être l'équivalent; c'est celui de مدجّل. Ce mot n'est pas expliqué dans les dictionnaires turcs ni arabes. Au sujet des mudejares, voy. Marmol, édit. de 1573, t. I, p. 154.

pour les langues étrangères. De leur côté, les chrétiens, dans ces tems d'ignorance et de barbarie, ne pouvaient guère songer à apprendre la langue arabe. L'histoire ne cite, à cet égard, qu'un abbé du monastère de Saint-Gall, appelé Hartmote, lequel en 880 joignit l'étude de l'arabe à celle du grec et de l'hébreu (1). Ce ne fut que plus tard, au tems des croisades, que les lumières ayant fait des progrès, nos pères commencèrent à s'occuper de la langue et des croyances d'un peuple, qui avait si long-tems été maître d'une partie de leur territoire. Pour cette étude, on se rendait de préférence en Espagne, où le latin et l'arabe étaient également cultivés, et où l'on était sûr de trouver tous les secours nécessaires. Ce fut à Tolède, qu'en 1142, Pierre le vénérable, abbé de Cluny, fit faire la première traduction latine de l'Alcoran que l'on connaisse; c'est là qu'il entreprit une réfutation de la religion musulmane, qui fut le signal de beaucoup d'autres ouvrages du même genre (2).

Mais on ne saurait douter que, dès le principe, il n'y eût en France un grand nombre de per-

(1) *Histoire littéraire de la France*, t. v, p. 611.

(2) Voy. le *Roman de Mahomet et le livre de la loi au Sarrazin*, publiés par MM. Reinaud et Francisque Michel, Paris, Sylvestre, 1831, préface.

sonnes qui parlaient l'arabe. Nous avons dit que les premiers conquérans, à mesure qu'un pays était subjugué, choisissaient un certain nombre d'otages parmi les familles les plus notables, et les envoyaient au centre de l'empire (1). Une partie de ces otages revirent nécessairement leur patrie. Il en fut de même des captifs et des esclaves chrétiens qui avaient recouvré leur liberté; enfin, il y avait les serfs sarrazins disséminés sur tout notre territoire.

Nous ferons encore mention des pélerins et des marchands qui, même à l'époque des invasions les plus sanglantes, se rendaient en Égypte, en Syrie et dans les autres pays musulmans. On peut citer l'Anglais saint Guillebaud, qui, vers l'an 730, se mit en route à travers la France et l'Italie, et qui se trouvait en Syrie vers l'an 734. Ces pélerins et ces marchands auraient pu nous fournir les renseignemens les plus curieux sur la politique et les ressources des princes mahométans, à cette époque et sur les dispositions de leurs peuples; en effet, combien il eût été important de savoir ce qui se disait à Damas, de la marche des armées musulmanes en occident, des effets que l'on attendait de conquêtes si merveilleuses. Malheureusement

(1) Voy. ci-devant, p. 10.

les pélerins et les marchands ne nous ont rien transmis. Saint Guillebaud, à son arrivée en Syrie, avait d'abord été arrêté comme espion; il fit voir que son unique objet était la visite des lieux sanctifiés par les mystères de notre religion, et on le mit en liberté. Il parcourut donc la Palestine, la Phœnicie et la Syrie. A Damas, il parla au khalife; mais nulle part, dans la relation qui nous reste de ses voyages, et qui a été écrite par une de ses cousines, il n'est dit un mot des choses que nous aurions tant d'intérêt à savoir.

A cette époque, la disposition des esprits devait empêcher les personnes pieuses d'apporter une attention convenable à ces malheureux événemens. On était persuadé que ces horribles invasions étaient un effet du courroux céleste, excité par les péchés des hommes. Or, la piété dirigée d'une certaine manière tient en quelque chose à l'esprit de fatalisme. Les personnes préoccupées de cette idée négligeaient les moyens humains, et se résignaient à un sort qu'elles auraient peut-être évité sans cela (1). Quelle différence entre cet abattement et l'entraînement qui plus tard amena le mouvement des croisades!

---

(1) Voy. ci-devant, p. 61 et 62.

On a vu que les Sarrazins, dans leurs courses dévastatrices, s'emparaient des femmes et des enfans des deux sexes. Les garçons devenaient soldats; pour les femmes et les filles, elles servaient à perpétuer la race des envahisseurs. Cette manière d'entretenir leurs forces, indépendamment des secours qu'ils recevaient continuellement d'Espagne et d'Afrique, entrait d'avance dans leurs calculs. On en peut juger par ce qui eut lieu lors de leur établissement dans l'île de Crète. Nous avons dit, qu'à la suite d'une rébellion des faubourgs de Cordoue, quinze mille habitans furent obligés de s'expatrier, et qu'après avoir fait une descente sur les côtes d'Égypte, ils se dirigèrent, avec d'autres aventuriers, vers l'île de Crète. Le chef de l'expédition, charmé de la beauté du climat et de la fertilité du sol, résolut d'y former une colonie, et mit le feu à sa flotte. A la vue des flammes, ses compagnons étonnés demandèrent comment ils pourraient désormais communiquer avec leurs femmes et leurs enfans. Là-dessus, le chef leur dit : « Je vous donne une nouvelle patrie; elle vous fournira des femmes; c'est à vous à vous procurer des enfans (1).

Les Sarrazins, à leur première entrée en France,

---

(1) Voy. ci-devant, p. 128, les ouvrages cités.

ne pensaient à rien moins qu'à subjuguer cette belle contrée, et à la soumettre, ainsi que le reste de l'Europe, aux lois de l'Alcoran. Mais plus tard, leurs bandes eurent uniquement pour mobiles l'amour du pillage, la soif de la vengeance et le goût des aventures. L'établissement des Sarrazins en Provence, à la fin du neuvième siècle, et leurs incursions dans les montagnes des Alpes, furent un événement purement fortuit. Au témoignage de l'historien Liutprand, on peut joindre la manière dont les mahométans subjuguèrent l'île de Sicile. Deux années s'étaient écoulées depuis la mort de Charlemagne (en 816), et le nom de ce grand prince était encore un objet de terreur pour les barbares. Le gouverneur grec de l'île de Sicile, s'étant révolté contre l'empereur de Constantinople, envoya demander du secours au prince africain de Cayroan. Le prince consulta les notables du pays; tous furent d'avis qu'on envoyât du secours au gouverneur; mais ils voulaient qu'on ne fît aucun établissement dans l'île, et qu'on se bornât à enlever les richesses faciles à emporter. Tous étaient persuadés que l'île, étant si rapprochée du continent italien, serait secourue, soit par les Grecs, soit par les Français, et que jamais un peuple qui parlait une langue et professait des croyances différentes ne parviendrait à s'y fixer d'une manière

solide. « Quelle est, demanda quelqu'un, la distance qui sépare l'île du continent? » On lui dit qu'une même personne pouvait aller deux ou trois fois en un jour, de l'île sur le continent et du continent dans l'île. « Et quelle est, reprit le premier, la distance de la Sicile à l'Afrique? » On lui dit qu'il y avait pour un jour et une nuit de navigation. « En ce cas, répliqua l'autre, fussé-je un oiseau, je ne me hasarderais pas à prendre ma demeure dans cette île (1). » En effet, ce ne fut qu'après coup, que les Sarrazins d'Afrique songèrent à occuper la Sicile; et ce qui les y décida, ce ne fut pas seulement la richesse du pays, ce fut encore l'anarchie qui désolait l'île. On en peut dire autant de leur établissement dans l'Italie méridionale. Ce furent les princes du pays, divisés entre eux, qui les y appelèrent et les y maintinrent.

Telles sont les considérations qui nous ont paru propres à jeter du jour sur le caractère général des invasions des Sarrazins en France, et sur les circonstances qui les accompagnèrent; elles se plaçaient d'autant plus convenablement ici, qu'elles

---

(1) Voy. l'historien arabe Novayry, dans le recueil de Rosario Gregorio, relatif à la Sicile, et intitulé *Rerum arabicarum*, etc., Palerme, 1790, in-fol., p. 3.

serviront à éclaircir les questions qui nous restent à examiner. Et d'abord, quel vestige trouve-t-on du séjour des Sarrazins dans le royaume et dans les contrées voisines?

Nous croyons que les premières invasions des Sarrazins, si on fait abstraction des dévastations qui en furent la suite immédiate, ne laissèrent qu'une trace assez légère. Ce n'est pas que l'esprit religieux eût aveuglé les habitans du midi de la France, au point de leur fermer les yeux sur les exploits et les travaux de guerriers qui, à l'exemple des Romains, se croyaient destinés à la conquête du monde. L'espèce d'éloignement des hommes du midi de la France pour les hommes du nord d'une part, et de l'autre le désordre qui existait dans toutes les classes de la société, avaient éteint presque tout patriotisme.

Le peu de traces que les Sarrazins laissèrent d'abord de leur séjour nous semble tenir à une autre cause. C'est que sortant à peine de leur désert, ils étaient encore étrangers à toute idée de civilisation, et qu'ils ne purent par eux-mêmes rien édifier de grand. En effet, à Narbonne, où ils se maintinrent pendant quarante ans, et qui était devenue leur boulevart en France, il ne reste pas le moindre vestige de monument élevé par eux. Apparemment ils se bornèrent à augmenter les fortifications de la ville, et à en faire une place imprenable. Dans une

cité où l'on rencontre à chaque pas des débris de la domination romaine, il n'existe plus aucun pan de muraille, aucune inscription qu'on puisse rattacher d'une manière certaine aux Sarrazins, et il ne paraît pas qu'aucun écrivain en ait jamais mentionné.

On a parlé d'un édifice qui sert aujourd'hui d'église au village de Planès, dans la Cerdagne française, aux environs de Mont-Louis; et on a dit que cet édifice avait été élevé par les Sarrazins, à l'époque où, antérieurement à Charlemagne, les mahométans étaient maîtres de cette partie des Pyrénées; on a ajouté qu'il leur servait de mosquée; mais cet édifice, encore parfaitement conservé, n'a rien qui ressemble à une mosquée : c'est un triangle équilatéral, ayant à chacune de ses faces un cercle dont la circonférence va passer par le centre d'un quatrième cercle qui forme la coupole supérieure. Ce ne peut pas non plus être, comme on l'a dit (1), le mausolée de Munuza, chef sarrazin, qui, ainsi qu'on l'a vu, fut pendant quelque tems à la tête du gouvernement des Pyrénées (2). L'édifice n'a nullement la forme d'un tombeau. D'ailleurs, qui aurait élevé ce

(1) *Mémoires de la Société des antiquaires*, t. x, p. 213.
(2) Voy. ci-devant, p. 36 et suiv.

tombeau? ce ne seraient pas les chrétiens, qui avaient à reprocher à Munuza d'avoir fait brûler vif un de leurs évêques; ce ne seraient pas non plus les musulmans, qui regardaient Munuza comme un traître, et qui machinèrent sa mort. Cet édifice est d'une construction postérieure à l'occupation du pays par les Sarrazins. L'absence de tout ornement d'architecture ne permet pas d'en fixer la date précise; mais tout porte à croire qu'il fut élevé par les chrétiens, postérieurement au dixième siècle (1).

La seule chose qui nous reste des premières invasions des Sarrazins, ce sont des médailles arabes, ayant primitivement servi de monnaies. On trouve assez souvent de ces monnaies en Languedoc et en Provence; malheureusement elles ne portent ni nom de souverain ni nom de gouverneur de province, et ne sont d'aucun secours pour l'histoire (1).

Lorsqu'à la fin du neuvième siècle, les Sarrazins s'établirent en Provence et se répandirent de là en Dauphiné, en Savoie et en Suisse, ils avaient fait dans l'intervalle de grands progrès dans les sciences et les arts, et ils en faisaient chaque jour de nouveaux. On ne peut nier que les mahométans

---

(1) C'est l'opinion M. le baron Taylor, qui a examiné le monument, et dont le jugement est d'un grand poids dans ces matières.

de l'Espagne, de la Sicile et même de l'Afrique, ne fussent alors plus avancés que les chrétiens de France et des contrées voisines, en proie à l'anarchie et à tous les malheurs qui en sont la suite. Il serait inutile de tracer ici le tableau des merveilles que la civilisation enfanta chez les Maures d'Espagne. Qui n'a entendu parler de la magnifique mosquée de Cordoue, servant aujourd'hui de cathédrale, et qui fut élevée dans la dernière moitié du huitième siècle ? Qui ne connaît les ponts, les canaux d'irrigation et les monumens de tout genre, qui furent érigés en Espagne, à partir de cette époque ? Ce n'était pas seulement dans les arts proprement dits que se montrait la supériorité des Sarrazins ; elle se manifestait aussi dans les sciences, sans lesquelles il ne peut y avoir de véritable civilisation. Les Sarrazins possédaient dans la langue arabe des traductions des ouvrages d'Aristote, d'Hippocrate, de Galien, de Dioscoride, de Ptolemée ; ils avaient même ajouté aux découvertes des savans de l'antiquité.

Leur supériorité était avouée par les chrétiens eux-mêmes. L'histoire a conservé le souvenir de Sanche, prince de Léon, qui, vers l'an 960, étant attaqué d'une maladie incurable, demanda un saufconduit au khalife Abd-alrahman III, et se rendit à Cordoue, pour y consulter les médecins arabes.

L'histoire ajoute que Sanche trouva dans le savoir de ces médecins tous les secours qu'il en attendait, et que le reste de sa vie, il se montra reconnaissant du généreux accueil qu'il avait reçu (1). Vers la même époque, un moine auvergnat, Gerbert, devenu plus tard pape sous le nom de Sylvestre II, allait en Espagne pour s'y former à l'étude des sciences physiques et mathématiques ; et ses progrès furent tels, qu'à son retour, le vulgaire le prit pour un sorcier.

Mais un très-petit nombre de personnes, en France, pouvait puiser à cette source d'instruction, et la masse du peuple croupissait dans l'ignorance. De quel secours pouvaient être pour nos pères les bandes sarrazines qui, le fer et la flamme à la main, dévastaient nos plus belles provinces ? On l'a déjà vu : ces bandes se composaient d'aventuriers, venus de tous les pays, et ces hommes avaient pour unique objet de s'enrichir de butin. La véritable influence exercée par la civilisation arabe ne commença que plus tard, c'est-à-dire à partir seulement du douzième siècle, à la suite des guerres des croisades, lorsque la religion chrétienne et la religion musulmane, l'Orient et l'Occident, étant pour ainsi dire en pré-

(1) Voy. un autre fait d'un genre analogue dans Maccary, manuscrits arabes, n° 704, fol. 96.

sence, les peuples de France, d'Angleterre, d'Allemagne, sortirent enfin de leur léthargie, et manifestèrent le désir de prendre part aux avantages de la civilisation sarrazine. La connaissance du grec étant alors perdue en Occident, et les traités grecs se trouvant traduits en arabe, des chrétiens de France et des contrées voisines se rendirent en Espagne, pour transporter en latin les versions arabes. C'est d'après ces traductions que, jusqu'au quinzième siècle, on étudia dans nos universités la plupart des écrits légués par l'antiquité grecque.

Disons cependant quelques mots de certains souvenirs qui se rattachent plus ou moins directement à la seconde occupation de notre territoire par les Sarrazins. Ces souvenirs, quelque frappans qu'ils aient pu être d'abord, doivent l'être moins, aujourd'hui que les monumens qui devaient les perpétuer ont nécessairement été altérés par le tems.

Il est à regretter que le château élevé par les Sarrazins, au fond du golfe de Saint-Tropès, ait été détruit. Les travaux exécutés dans le roc, et dont il reste encore des vestiges, donnent une haute idée de la patience des hommes qui l'occupaient. Mais nulle part on n'aperçoit d'inscription ; nulle part on ne distingue de ces signes écrits que les

Grecs et les Romains n'oubliaient pas en pareil cas, et que les Arabes eux-mêmes surent employer en Espagne et ailleurs.

On a cité quelques châteaux forts, construits sur les lieux élevés, et on les a attribués aux envahisseurs; on a également rapporté à ces derniers les nombreuses tours qui, dans une grande partie de la France et de l'Italie, particulièrement sur les côtes, couronnent les montagnes et les collines; on a dit que de ces hauteurs les bandes sarrazines, soit à l'aide de feux allumés pendant la nuit, soit de toute autre manière, se faisaient part des nouvelles qui les intéressaient, et concertaient leurs mouvemens (1). En effet, les auteurs arabes font mention des *rebaths*, ou lieux d'observation, élevés dans le Languedoc par Ocba, vers l'an 734 (2). Ainsi, l'opinion qui a été émise au sujet de ces tours n'est pas sans quelque fondement; mais en général, ne serait-il pas plus naturel d'attribuer les tours bâties près des côtes aux chrétiens, qui étaient sans cesse menacés par les descentes des pirates, et qui n'ayant pas de moyen de se

(1) Voy. la *Promenade pittoresque dans le département du Var*, par M. Alphonse Denys. Voy. également ci-devant, p. 56.

(2) Isidore de Beja fait un récit analogue au sujet du prédécesseur d'Ocba, Alsamah. Voy. à la p. 16.

défendre, étaient par là instruits de leur approche et avaient le tems de pourvoir à leur sûreté.

Nous ne nous arrêterons pas à divers objets conservés jadis précieusement en France, et dont on faisait remonter l'origine aux Sarrazins. Ces objets consistaient en étoffes de soie, en coffrets d'ivoire ou d'argent, en calices de cristal, en armes, etc. Une partie de ces objets existe encore dans les trésors des églises ou dans les cabinets des curieux. Le prix qu'on y mettait montre la haute idée qu'on avait de l'habileté des artistes sarrazins; mais il ne prouve pas que pour le moment nos pères cherchassent à les imiter (1). D'ailleurs, la plupart de ces objets sont postérieurs au huitième siècle (2).

Le second séjour des Sarrazins n'a pas dû être sans influence sur l'agriculture. On ne trouve ni en Provence ni en Dauphiné aucune trace de ces

---

(1) Nos pères faisaient alors usage de certaines étoffes appelées du nom de *sarrazines*, à cause du pays d'où elles venaient. Voy. Ducange, *Glossaire de la basse latinité*, aux mots *saracenicum* et *saracenum*.

(2) Telles sont deux timbales que l'on conservait jadis à Narbonne, et avec lesquelles on frappait le jour de la Fête-Dieu. Une histoire manuscrite de Narbonne, par le P. Louis Piquet, et appartenant à M. Jallabert, amateur zélé de Narbonne, porte que ces deux timbales étaient un reste du séjour des Sarrazins dans cette ville; mais les légendes marquées sur les timbales annoncent qu'elles ont été fabriquées en Egypte ou en Syrie, sous la domination des sultans mamelouks; elles sont par conséquent du treizième siècle au plus tôt.

magnifiques canaux d'irrigation, qui font encore la richesse de Murcie, de Valence, de Grenade. Mais sans doute, dans le cours d'une si longue occupation, il se trouva parmi les envahisseurs quelques hommes amis de l'humanité, qui cherchaient à faire jouir leur nouvelle patrie des avantages de l'ancienne.

On dit que le blé noir, autrement appelé blé-sarrazin, qui forme aujourd'hui une des productions les plus importantes de nos campagnes, est originaire de la Perse; que de là il passa en Égypte, et qu'après avoir parcouru, avec les conquérans arabes, tout le littoral de l'Afrique, il pénétra avec eux en Espagne et de là en France. Chacun sait que cette plante précieuse peut servir à la fois d'engrais et de fourrage, et que sa graine fournit une farine qu'on peut convertir en bouillie.

On attribue aux Sarrazins établis en Provence l'art d'exploiter le chêne-liège, très-abondant dans la forêt qui a retenu d'eux le nom de *forêt des Maures*; cet arbre était depuis long-tems cultivé en Catalogne, et il constitue encore aujourd'hui une des principales richesses des environs du Fraxinet (1).

Les Sarrazins donnèrent peut-être une nouvelle

(1) Le centre de cette industrie est dans le village même de la Garde-

activité à l'art d'extraire du pin maritime, de tout tems très-commun en Provence, notamment dans la forêt des Maures, la résine réduite à l'état de goudron, et servant à calfater les navires. Le nom de *quitran*, que le goudron porte encore en Provence, vient des Arabes. Il est à croire que les Sarrazins entretenaient une marine au fond du golfe de Saint-Tropès, afin d'avoir leurs communications libres par mer (1).

On a, dans un autre genre, attribué aux Sarrazins le renouvellement de la race des chevaux du midi de la France, notamment de la Camargue. Il paraît qu'en effet les chevaux actuels de la Camargue proviennent d'un croisement entre les jumens du pays et des chevaux andalous. Or, les flottes sarrazines, lorsqu'elles se mettaient en mer, devaient emmener des chevaux, afin qu'arrivés à leur destination, les hommes de l'équipage pussent faire des courses dans l'intérieur des terres. Une lettre du pape Léon III à Charlemagne fait mention d'une

---

Freinet. Voy. la *Statistique du département des Bouches-du-Rhône*, t. IV, p. 18.

(1) Sur l'exploitation du pin chez les anciens, voy. Pline le naturaliste, liv. XVI, n° 16 et suiv. C'est à tort que l'auteur de la *Statistique du département des Bouches-du-Rhône*, t. IV, p. 18, semble croire que l'exploitation du pin était inconnue avant le moyen-âge.

escadre sarrazine qui était descendue dans une île voisine de la côte de Naples, ayant à bord quelques *chevaux maurisques* (1). Il est vrai que le pape ajoute que l'escadre étant obligée de remettre à la voile sans pouvoir ramener les chevaux, ces malheureux animaux furent mis à mort (2). En effet, un des articles du code militaire des mahométans est ainsi conçu : « Lorsque vous vous retirerez d'un pays ennemi, vous n'y laisserez ni chevaux, ni bestiaux, ni fourrages, ni provisions, ni rien de ce qui pourrait tourner à la défense de l'ennemi (3). »

Nous penchons à croire que c'est plus tard qu'eut lieu le renouvellement de la race des chevaux de Provence; c'est-à-dire à l'époque où ce pays et la Catalogne appartenant au même prince, il était facile de les faire participer aux avantages l'un de l'autre. Ce qui le prouve, c'est que la race actuelle est désignée par les habitans sous le nom d'*egos*, mot qui est le même que l'espagnol *yegua*, appliqué à la jument. D'ailleurs il est fait mention, dans une charte de l'an 1184, c'est-à-dire de l'époque dont nous

(1) *Caballi maurisci.*

(2) Voy. la *Critique des annales de Baronius*, par le P. Pagi, à l'an 813, n° 20 et suiv.

(3) Mouradgea d'Ohsson, *Tableau de l'empire ottoman*, t. v, p. 60.

parlons, de deux taureaux catalans qui se trouvaient dans une des fermes de la Camargue (1).

On peut également faire remonter le renouvellement de la race des chevaux du pays des Landes à l'époque où les guerriers de la Gascogne allant presque toutes les années au-delà des Pyrénées, pour seconder les chrétiens leurs frères dans leurs efforts contre les Maures, avaient la facilité de s'y procurer tout ce qui pouvait enrichir leur patrie.

La Provence offre encore à l'attention des curieux divers usages particuliers au pays, et qu'on a cru un reste du séjour des Sarrazins. Ce sont certaines danses qui s'exécutent le soir et dans la nuit; ces danses varient suivant les localités; mais elles s'accordent en ce qu'on y voit figurer un danseur entre deux danseuses, présentant alternativement une orange à chacune d'elles; ou bien ce sont des hommes et des femmes placés sur deux files, et qui dansent en se croisant. La personne placée à la tête de chaque file fait des gestes qui sont successivement imités par les autres. Il existe encore une espèce de danse guerrière, dans laquelle deux hommes brandissent chacun une épée, et s'agitent de manière à

(1) Voy. la *Statistique du département des Bouches-du-Rhône*, t. IV, p. 24. L'auteur du reste émet une opinion un peu différente de celle que nous exprimons ici.

figurer des guerriers qui veulent enlever une bergère, ou qui essaient de la défendre contre son ravisseur (1).

Ou ces danses n'ont pas été introduites par les Sarrazins, ou bien elles ont perdu leur caractère primitif. En Orient et dans les contrées du Midi, l'esprit de jalousie ne permet pas aux femmes et aux filles de se mêler ainsi avec les hommes ; les femmes figurent dans les danses et les fêtes, mais elles figurent seules ; d'ailleurs ce sont des femmes exclues du sein de la société. Quant à la danse guerrière, c'est un reste des usages des anciens, chez qui ces sortes de danses étaient fort recherchées (2).

C'est ici le lieu d'examiner si, à la suite des invasions des Sarrazins, il se forma quelque colonie de ce peuple chez nous. On a cité plusieurs de ces colonies ; et en effet, il est probable que dans le cours d'invasions souvent malheureuses, quelques détachemens sarrazins furent coupés du gros de l'armée et obligés de mettre bas les armes. Mais l'histoire ne

---

(1) *Statistique du département des Bouches-du-Rhône*, t. III, p. 208 et suiv. Millin, *Voyage dans les départemens du midi de la France*, t. III, p. 360, t. IV, p. 197.

(2) Burckhardt, *Voyages en Arabie*, traduct. franç., t. III, p. 60 et 182, a donné des détails fort intéressans sur les danses en usage parmi les Bédouins.

nous ayant transmis le souvenir d'aucune de ces colonies, quel moyen avons-nous aujourd'hui de suppléer à son silence? Les Sarrazins ne sont pas les seuls qui aient envahi notre territoire. Sans parler des hordes barbares qui les avaient précédés, les Normands et les Hongrois ne se montrèrent-ils pas aussi acharnés qu'eux? On peut également citer les peuples de race germaine, notamment les Saxons, dont un grand nombre de familles, d'après le témoignage de l'histoire, furent transplantées par Charlemagne dans différentes provinces de l'empire. Pour distinguer ces différentes races, il faudrait que leurs descendans eussent conservé quelques restes de leur langage et de leurs usages. Mais, dans un pays comme la France, où toutes les provinces se tiennent, et où tout tend à la longue à prendre une physionomie uniforme, comment ces différences se seraient-elles maintenues si long-tems? D'ailleurs, ainsi qu'on l'a vu, les bandes sarrazines comptaient dans leur propre sein plusieurs races et plusieurs croyances particulières.

Nous ne pensons pas qu'il existe maintenant en France de population dont on puisse, d'une manière certaine, faire remonter l'origine aux bandes sarrazines. On a cité une peuplade qui habite les bords de la Saône, entre Mâcon et Lyon, particulièrement celle qui est établie sur la rive gauche, et on a pré-

tendu que cette peuplade provient d'un détachement qui, sous Charles-Martel, ne put, avec le reste de l'armée, regagner les Pyrénées. On a fait mention de quelques usages particuliers à cette peuplade; on a même relevé quelques expressions qu'on a cru d'origine arabe (1). Mais les expressions qui ont été signalées dérivent du latin ou du vieux français, ou ont une origine absolument inconnue. Quant aux usages, ils ne renferment rien qui ne puisse s'appliquer aussi bien aux Bohémiens ou à toute autre race étrangère (2).

Il y a plus, si nous consultons l'histoire, elle nous dira que jamais colonie de Sarrazins n'exista là où l'on place celle-ci. Dans la première moitié du dixième siècle, à l'époque où les Sarrazins, les Normands et les Hongrois, s'étaient, pour ainsi dire, donné rendez-vous dans notre infortunée patrie, et que chacun de leur côté, ils entassaient ruines sur ruines, l'histoire affirme que les environs de Tournus et de Mâcon, par un privilége particulier, furent à l'abri de ces épouvantables dévastations; et que c'est là que les évêques et les moines accou-

(1) Voy. la dissertation de M. Riboud, dans le t. v des *Mémoires de la Société des antiquaires*, p. 1 et suiv.

(2) Sur les Bohémiens, voy. la lettre curieuse de M. Walckenaer, *Nouvelles Annales des Voyages*, t. LX, p. 64 et suiv.

raient de toutes les parties de la France avec les reliques des saints, et les trésors des églises (1). Si une colonie sarrazine s'était trouvée dans le pays, comme l'éloignement qu'on a cru remarquer entre la population actuelle et les populations voisines aurait été alors encore plus sensible, est-ce là que les chrétiens pressés de toute part auraient cherché un refuge?

Nous rejetons également l'opinion de ceux qui ont rattaché aux invasions sarrazines la classe d'hommes établis dans le Bigorre et dans les contrées voisines des Pyrénées, et qu'on appelle *Cagots*. Les Cagots, qui ont subsisté jusqu'à ces derniers tems, formaient une classe à part. et passaient pour être en proie à des maladies contagieuses. Le savant de Marca supposa qu'ils étaient un reste des Sarrazins, et il faisait dériver leur nom de *caas-goths*, ou chasseurs de goths. Mais les Cagots sont appelés dans le pays du nom de *Christaas*, ou de chrétiens; ce qui a donné lieu à un savant de nos jours de penser que c'étaient des chrétiens primitifs, qui n'étaient jamais sortis de leurs montagnes, et qui, n'adoptant pas les pratiques mises plus tard en usage par

(1) Voy. le recueil des *Historiens de France*, par dom Bouquet, t. IX, p. 7, 565, 669, etc.

le reste de la population, avaient fini par se trouver isolés (1). Quoi qu'il en soit, l'opinion de Marca est insoutenable, et on pourrait tout au plus rattacher les Cagots à ce grand nombre de peuplades éparses en Bretagne, en Auvergne et ailleurs, sous les noms de *Caqueux*, *Cacous*, *Capots*, etc., (2).

Nous ne parlons pas ici des Maures d'Espagne, qui, sous Henri IV, émigrèrent en France, particulièrement dans les provinces méridionales du royaume. On sait que le roi d'Espagne, Philippe III, ne voulant plus tolérer dans ses états des hommes qui étaient en opposition avec la religion dominante, et qui, bien que faisant la richesse et la force du pays, pouvaient, par leurs relations avec l'empire ottoman, alors formidable, mettre le royaume en danger, ces hommes, au nombre de plus d'un million, furent obligés de renoncer à leur patrie. Cent cinquante mille d'entre eux franchirent les Pyrénées

---

(1) Voy. la lettre que M. Walckenaer a insérée dans les *Nouvelles annales des Voyages*, t. LVIII, p. 326 et suiv.

(2) Comparez l'*Histoire de France*, par M. Michelet, t. I, p. 495, et les *Mémoires de la Société des antiquaires*, t. X, p. 217. Ce que nous avons dit de la prétendue colonie sarrazine des bords de la Saône, et des Cagots, s'applique également à une certaine peuplade établie sur les bords de la Loire, dans la presqu'île nommée le Véron, entre la Loire et la Vienne. Voy. le *Voyage aux Alpes maritimes*, par M. Emm. Fodéré, t. I, p. 45 et suiv.

et entrèrent en France. Mais le gouvernement leur permit seulement de traverser le royaume. Presque tous se rendirent en Afrique ou dans les provinces de l'empire ottoman ; ceux qui restèrent en France embrassèrent le christianisme et se fondirent dans la masse de la population (1).

La littérature arabe n'a-t-elle exercé aucune influence sur la littérature des peuples du midi de l'Europe? On a attribué aux nomades de l'Arabie le premier emploi de la rime, des poésies amoureuses et des chants de guerre. En effet, c'est vers les derniers tems du séjour des Sarrazins en France, que commencèrent à se former la langue d'oc et la langue d'oil ; la langue latine n'existait plus que dans les livres, et la langue germanique était tombée en désuétude. L'influence arabe dut s'exercer principalement sur la langue d'oc, commune aux peuples du midi de la France et de la Catalogne, d'abord parce que ce furent les pays où les Sarrazins se maintinrent plus long-tems ; de plus, parce que la littérature des troubadours paraît avoir précédé les autres littéra-

(1) Comparez Chenier, *Recherches historiques sur les Maures*, t. II, p. 385, et M. Capefigue, *Richelieu, Mazarin, la Fronde et le règne de Louis XIV*, t. I, p. 31, 88 et suiv.

tures de l'Europe moderne. Mais cette influence ne dut devenir vraiment sensible qu'après l'entière expulsion des Arabes du sol français. Les monumens de la littérature romane qui nous sont parvenus, sont tous postérieurs à la première moitié du dixième siècle ; et sans doute, l'occupation d'une partie du royaume par les Sarrazins n'eut d'abord d'autre effet que d'entraver le développement d'une civilisation qui tendait à se communiquer à toute la société chrétienne de cette époque (1).

A l'égard des mots d'une origine incontestablement arabe qui se sont introduits dans la langue française, par exemple l'expression *salam alayk* (salamalek), qui signifie *salut à toi*, et à laquelle l'interlocuteur répond *alayk alsalam*, ou *sur toi le salut*, ces mots ont pu s'introduire en France postérieurement aux invasions des Sarrazins, et pendant les guerres des croisades. Il ne faut pas oublier que les relations entre la France et les Sarrazins n'ont pas cessé avec les invasions de ces derniers ; bien au contraire, ces relations n'ont fait que s'accroître, et leurs effets ont dû être d'autant plus puissans, qu'en général, à la différence des anciennes, elles reposaient sur des rapports de commerce et d'amitié.

(1) Nous empruntons quelques-unes de ces observations à M. de Sismondi, *Histoire de la littérature des peuples du midi de l'Europe*.

Un effet de la domination passagère des Sarrazins que l'on ne saurait méconnaître, c'est la création d'une foule de seigneuries et de fortunes dont il existe encore des débris. Les Sarrazins s'étaient mis en possession de vallées fertiles et riches; d'autres contrées, par suite d'une politique barbare, avaient été entièrement dévastées; il était naturel que les personnes qui avaient aidé à l'expulsion des barbares eussent part aux terres conquises. C'est ce qui eut lieu dans les diocèses de Grenoble, de Gap, et dans la Basse-Provence (1). C'est ce qui avait déjà été mis en usage dans les provinces septentrionales de l'Espagne.

Cette manière d'arriver à l'opulence paraissait tellement naturelle, que les princes et les grands s'en étaient fait comme une branche de revenu, et qu'on spéculait sur une expédition tentée contre les infi-

---

(1) Seulement il est bon de rappeler l'erreur de certains écrivains qui, voulant flatter la vanité de quelques anciennes familles, ont fait remonter l'origine de ces fortunes jusqu'avant Charlemagne. Voy. ci-devant, p. 82. C'est encore à tort que d'autres écrivains, attribuant à ce genre de conquêtes une influence qu'elles n'ont pas eue, y ont rattaché l'établissement des franchises municipales et de l'esprit de liberté qui se firent remarquer dans le midi de la France plutôt qu'ailleurs. Ces franchises étaient un reste de la domination romaine, et se sont toujours conservées d'une manière plus ou moins intacte dans la Provence et le Languedoc. Voyez l'*Histoire du Droit municipal en France*, par M. Raynouard, Paris, 1829, 2 vol. in-8°.

dèles, comme maintenant on spéculerait sur l'armement d'un navire. En 1034, le comte d'Urgel, Ermengaud IIe, fait don à un monastère de ses états de la dîme de toutes les prises qu'il fera sur les mécréans (1). En 1074, le pape Grégoire VII écrit aux grands d'Espagne pour leur annoncer qu'il investissait d'avance Ebles II, comte de Roucy, de toutes les terres que celui-ci parviendrait à enlever aux Sarrazins, à condition qu'Ebles déclarerait les tenir du saint-siége, et qu'il lui paierait un tribut annuel (2).

En somme, il semble que l'influence exercée directement par les Sarrazins ne fut pas aussi considérable qu'on serait tenté de le croire d'abord. Les dégâts mêmes qu'ils commirent, quelque affreux qu'ils fussent, s'affaiblirent en présence de ceux des Normands et des Hongrois; ils furent même inférieurs à ceux des Normands, puisque ceux-ci, bien que venus plus tard, eurent un théâtre plus vaste, et se maintinrent avec moins d'interruption. D'ailleurs, ce n'est pas le souvenir des maux causés par les Sarrazins qui resta gravé le plus profondément dans les es-

(1) Bibliothèque royale, grand recueil des chartes, cartulaire majeur de Saint-Michel de Cuxa, fol. 111 verso.

(2) *Art de vérifier les Dates*, t. III, 2e partie, p. 273.

pris ; pendant long-tems on songea de préférence aux lumières, aux exploits et à la puissance des Sarrazins ; ce fut au point que le nom de *sarrazin* et les noms de *païen* et de *romain*, se confondirent dans les esprits (1), et que le vulgaire attribua aux Sarrazins tout ce qui apparaissait de grand et de colossal. On sait que la ville d'Orange offre encore des restes imposans de la domination romaine. Un poème manuscrit fait de ce magnifique monument un *ouvrage sarrazin*. Il en a été de même des anciens murs romains de Vienne en Dauphiné (2). Encore aujourd'hui, dans le midi de la France, chaque fois qu'on retire de la terre quelqu'une de ces larges briques, par lesquelles les Romains avaient coutume de recouvrir la toiture de leurs édifices, le peuple, dans les pays mêmes où les mahométans n'ont peut-être jamais mis les pieds, ne manque pas de donner à ces débris le nom de *tuile sarrazine*.

Le souvenir des invasions des Normands et des Hongrois n'existe plus que dans les livres. D'où vient que le souvenir des Sarrazins est resté présent à tous les esprits? Les Sarrazins se montrèrent en

(1) Voy. le *Roman de Garin le Loherain*, publié par M. Paulin Paris, t. I, p. 88, et t. II, p. 57 et 199.

(2) Voy. l'*Histoire de la ville de Vienne*, par M. Mermet, 2e partie, 1833, in-8°, p. 148 et suiv.

France avant les Normands et les Hongrois, et leur séjour se prolongea après les incursions des uns et des autres. Les premières invasions des Sarrazins sont empreintes d'un tel caractère de grandeur, qu'on ne peut en lire le récit sans émotion. Les Sarrazins, à la différence des Normands et des Hongrois, marchèrent long-tems à la tête de la civilisation; de plus, lorsqu'ils eurent cessé d'occuper notre territoire, ils continuaient à être un sujet d'épouvante pour nos côtes; enfin, les guerres qu'ils soutinrent pendant les croisades en Espagne, en Afrique et en Asie, durent ajouter à leur nom un nouvel éclat. Mais toutes ces raisons seraient insuffisantes pour expliquer la grande place que le nom sarrazin remplit encore en Europe dans la mémoire des hommes. La cause, la véritable cause d'un fait si singulier, c'est l'influence qu'exercèrent au moyen-âge les romans de chevalerie, influence qui s'est maintenue plus ou moins jusqu'à nos jours.

Maintenant que les romans de chevalerie sont presque oubliés, nous avons de la peine à nous rendre compte de l'effet qu'ils produisirent. Mais au moyen âge, ces romans formaient presque l'unique lecture de la noblesse et même du peuple. C'est là que les guerriers et les hommes qui se piquaient d'élévation dans les sentimens, allaient chercher des leçons de

valeur et de générosité ; c'est là que les personnes de l'un et de l'autre sexe se formaient à la galanterie, qualité qui tenait alors une place très-importante dans les mœurs publiques. En général, les monumens de l'antiquité classique étaient perdus de vue ; on dédaignait même les chroniques nationales qui auraient pu mettre sur la voie de la vérité.

Les romans de chevalerie, dont une partie seulement nous est parvenue, furent écrits dans les onzième, douzième et treizième siècles. La plupart étaient en vers, et n'étaient pas seulement lus des personnes de toutes les classes ; des chanteurs ambulans, nommés *jongleurs*, allaient de ville en ville, de bourg en bourg, et les récitaient en présence du peuple assemblé. Il n'y avait presque pas de fête dans les châteaux et dans les villages, où quelque morceau de ce genre ne fût exposé à l'admiration populaire. Ce sont ces mêmes récits qui, plus tard, reproduits par la plume des poètes italiens, surtout de l'Arioste, ont continué, sous une nouvelle forme, à circuler dans toutes les bouches.

On sait que les guerres de Charles-Martel, de Pepin et de Charlemagne, qui forment le sujet d'une grande partie des romans de chevalerie, furent principalement dirigées contre les Frisons, les Bavarois, les Saxons et les autres peuples germains et slaves, qui sans cesse menaçaient de forcer les bar-

rières de l'empire. Mais, à l'époque où les romans de chevalerie furent composés, il n'existait plus d'empire français; la France était à peu près réduite à ses limites actuelles; et les hommes qui voulaient signaler leur valeur allaient combattre les mécréans, soit sur les bords de l'Èbre, du Tage, ou du Guadalquivir, soit sur ceux du Jourdain, de l'Oronte et du Nil. Comme les auteurs de romans de chevalerie écrivaient surtout pour les gens de guerre et pour les personnes qui aimaient à figurer dans les tournois et les exercices militaires, ils se crurent obligés de mettre en scène les idées et les mœurs de leur tems. Dès lors, les noms de Roland et des héros qui, depuis Charlemagne, étaient pour ainsi dire en possession d'enflammer les imaginations, ne furent plus qu'une espèce de thème, auquel venaient se rattacher les grands coups de lance et les triomphes des guerriers de l'époque. Les poètes avaient même fini par comprendre, sous la dénomination de Sarrazins, les Saxons et les autres peuples du Nord, qui avaient été successivement en lutte avec la France (1).

Il fut donc admis en principe que tous les exploits

(1) Quelques-unes de ces idées se trouvaient déjà dans les articles que M. Fauriel inséra, en 1832, dans la *Revue des Deux-Mondes*, relativement aux épopées provençales.

des paladins et des braves de l'âge héroïque de notre histoire avaient eu lieu contre les Sarrazins. Il ne s'agit plus que de multiplier les occasions où ces braves pourraient se signaler. Presque chaque ville du midi de la France et de l'Italie fut censée avoir eu son émir et son prince sarrazin, ne fût-ce que pour ménager aux preux de la chrétienté le mérite de les déposséder (1). On fit même intervenir les Sarrazins dans les combats et les tournois des chrétiens, en un mot, dans tous les lieux de la terre où il y avait quelque laurier à cueillir. Il y a plus, afin de relever la gloire des chevaliers chrétiens, qui naturellement finissaient par l'emporter, on rehaussa le caractère de quelques-uns des chevaliers sarrazins; on en fit des modèles de noblesse et de générosité (2); enfin on ne reconnut de supérieur à leur courage que le courage surhumain de Renaud et de Roland.

Ici encore on retrouve la preuve de la supériorité morale des Maures d'Espagne. Quelques chroni-

(1) Voy. le *roman de Philomène,* déjà cité.

(2) Dans le roman de *Partenopeus de Blois*, le héros chrétien du poème est pris d'une manière traîtreuse par quelques Sarrazins. Aussitôt le chef de l'armée sarrazine vient se remettre entre les mains du roi de France, et déclare qu'il est prêt à subir le traitement que le roi voudra lui infliger en représailles. Le même trait est raconté d'un autre roi sarrazin. Voy. le *Journal des Savans*, décembre, 1834, p. 728, article de M. Raynouard.

queurs espagnols rapportent que, vers l'an 890, le roi des Asturies, Alphonse-le-Grand, ne trouvant point parmi les chrétiens d'homme assez éclairé pour élever dignement son fils et héritier présomptif, fit venir de Cordoue deux Sarrazins pour lui servir de précepteurs. Une idée analogue se retrouve peut-être dans un roman de chevalerie relatif à Charlemagne, où il est dit que Charles, encore enfant, se rendit chez les Maures, ce qui donna probablement lieu de croire à nos pères que ce prince, à l'aide des lumières qui distinguaient alors les mahométans, s'était mis en état de renouveler la face de l'occident (1).

Ce n'est guère que depuis quelques siècles qu'on est revenu à l'étude des documens originaux de l'histoire nationale; et c'est seulement depuis environ cent cinquante ans que la critique a pour toujours fait justice des contes mis en circulation par les romans de chevalerie. On est étonné de voir l'illustre Mabillon hésiter sur la fausseté de certains épisodes du poème de *Guillaume-au-Court-Nez*, et ranger dans le domaine de l'histoire la prétendue occupation du midi de la France par les Sarrazins, sous Charlemagne (2).

---

(1) Voy. le *Roman des enfances de Charlemagne*, par Girard d'Amiens, manusc. français de la Biblioth. roy., n° 7188, fol. 30, verso.

(2) *Annales Benedictini*, t. II, p. 369.

Assurément, si les Moussa, les Tharec, les Abdalrahman et les Almansor revenaient au monde, ils seraient bien étonnés de voir le changement qui s'est opéré en Europe dans la position respective des chrétiens et des musulmans. Mais cette première impression effacée, ils seraient agréablement surpris de la large place que nos vieux romanciers ont accordée à leurs exploits ; et leur ame, habituée aux grandes choses, rendrait hommage à un sentiment de courtoisie qui ennoblit les mœurs barbares de nos pères, et qui semble disparaître chaque jour.

FIN.

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

Page 3. La note deuxième doit être ainsi conçue : « Procope, *Histoire de la guerre des Vandales*, liv. II, ch. 10; et M. Dureau de Lamalle, *Recherches sur l'histoire de la partie de l'Afrique septentrionale, connue sous le nom de régence d'Alger*, par une commission de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres; Paris, 1835, t. I, p. 114 et suiv. »

Ibid. Lisez ainsi la note 3 : « Voy. les témoignages mentionnés par Ibn-Khaldoun, dans l'extrait déjà cité, p. 127, 132 et 141, bien qu'Ibn-Khaldoun lui-même ne partage pas cette opinion. Voy. aussi l'article *berber* de l'*Encyclopédie Pittoresque*, par M. d'Avezac. »

Page 21. Le premier alinéa doit commencer ainsi : « Des documens qui remontent à une assez haute antiquité, font mention de la destruction du monastère de Saint-Bausile, près de Nîmes, etc. »

Page 51. Au bas de la page, ajoutez en note : « Voyez Conde, *Historia*, t. I, p. 89. »

Page 176. A la fin du dernier alinéa, ajoutez en note : « On lit dans une charte de l'abbaye de Saint-Victor, à Marseille, à l'année 1005, ces paroles : Cum omnipotens Deus vellet populum christianum flagellare per sævitiam paganorum, gens barbara in regno provinciæ irruens, circumquaque diffusa vehementer invaluit, ac munitissima quæque loca obtinens et inhabitans, cuncta vastavit, ecclesias et monasteria plurima destruxit, et loca quæ prius desiderabilia videbantur in solitudinem redacta sunt, et quæ

dudum habitatio fuerat hominum, habitatio postmodum cœpit esse ferarum. Voy. dom Martenne, *Amplissima collectio,* t. I, p. 369. D'un autre côté, voici quel était, en 975, l'état de l'église de Fréjus, d'après une charte rédigée au moment où le pays fut enfin délivré de la présence des barbares : Civitas Forojuliensis acerbitate Saracenorum destructa atque in solitudinem redacta, habitatores quoque ejus interfecti, seu timore longius fuerunt effugati ; non superest aliquis qui sciat vel prædia, vel possessiones quæ ecclesiæ succedere debeant ; non sunt cartarum paginæ, desunt regalia præcepta. Privilegia quoque, seu alia testimonia, aut vetustate consumpta aut igne perierunt, nihil aliud nisi tantum solo episcopatus nomine permanente. *Gallia Christiana,* t. I. *Instrumenta,* p. 82. »

Page 230, note. A propos de l'origine du mot *sarrazin,* ajoutez ces mots : « Notre savant confrère, M. Letronne, nous a fait observer que d'après le témoignage de Strabon, de Diodore de Sicile, etc., la partie de l'Égypte située entre le Nil et la mer Rouge était dès avant notre ère, comme elle l'est encore de nos jours, habitée par des tribus arabes, et qu'elle portait le nom d'*Arabie.* Il serait donc également possible que la dénomination d'*orientaux* eût servi à distinguer les nomades restés dans la presqu'île, de ceux qui avaient traversé la mer Rouge. Encore aujourd'hui que l'Égypte est occupée par les Arabes, la contrée située à l'orient du Delta est nommée *scharkyé* ou orientale, et la partie comprise dans le Delta, *gharbyé* ou occidentale. C'est ainsi que les Goths, dès avant leur départ des pays qu'ils occupaient au nord de l'Europe, s'étaient divisés en *Ostrogoths* ou Goths de l'est, et *Visigoths* ou Goths de l'ouest ; mais la difficulté qui résulte du passage de Nonnosus existe toujours. »

TABLE DES MATIÈRES.



TABLE DES MATIÈRES.

